LA REVUE POPULAIRE

UN ROMAN D'AMOUR

NOVEMBRE 1943

PER
R-5[illegible]
EX. 3

QUINZE CENTS
MONTREAL ET QUÉBEC
14c PLUS TAXE



TOUS ENSEMBLE "HÂTONS LA VICTOIRE"
EN ACHETANT DES OBLIGATIONS
DU Ve EMPRUNT

Les voisins font valoir leurs légumes de la Victoire



Les voisins font de nouveau connaissance! Ils conduisent les enfants à l'école à tour de rôle—empruntent les cuiseurs à pression, échangent des recettes et des fleurs. Par-dessus les murs et les clôtures—ils projettent des petits soupers où ils feront valoir les produits de leurs jardins de la Victoire.

Tout le monde apporte quelques bouteilles de Coca-Cola—quelques aliments, et un légume primé pour décorer la table. Il existe une grande rivalité entre ces ardents planteurs de légumes et de fleurs. Cependant, en ce qui concerne le rafraîchissant, ils sont tous d'accord. C'est du Coca-Cola glacé pour tous les voisins, à ces réunions où "chacun apporte le sien."

"Délicieux et rafraîchissant". . . pétillant et alléchant . . . le Coca-Cola glacé fait partie des heureux moments que l'on passe chez soi. Les qualités agréables du Coca-Cola glacé . . . son goût qui charme et ne rassasie jamais . . . la façon complète et satisfaisante dont il rafraîchit . . . en font la boisson idéale pour toutes les occasions.



Boisson rafraîchissante, pure et saine

COPYRIGHT 1943, THE COCA-COLA COMPANY



LES lignes interurbaines sont achalandées de dépêches de guerre d'importance vitale. On ne peut ériger de nouvelles lignes parce que les matériaux requis sont nécessaires à la fabrication d'avions, de tanks, de canon, de munitions et de navires. Dans ces circonstances difficiles nous faisons appel à votre collaboration *volontaire.* Prière de vous abstenir de toute communication peu importante, singulièrement avec les centres d'activités de guerre. Quand vous le pouvez, appelez durant les heures creuses et soyez bref dans vos conversations.

TRANS-CANADA TELEPHONE SYSTEM

THE BELL TELEPHONE COMPANY OF CANADA

Les tués et blessés du "front familial"

L'ANNÉE DERNIÈRE, plus de 2.300 personnes, au Canada, ont trouvé la mort dans des accidents dans la maison.

Au cours de la même année, des milliers de travailleurs ont été frappés d'incapacité temporaire, par suite d'accidents dans leur demeure.

Les heures de travail ainsi perdues par cet énorme "front familial" auraient permis de fabriquer un grand nombre de chars d'assaut, de canons, d'avions, de navires, et d'autre matériel de guerre d'importance capitale.

La majorité des accidents dans la maison pourraient être évités. La négligence, voilà principalement ce qui fait qu'un foyer agréable, intime, devient trop souvent la scène d'accidents tragiques, cause de douleur, de chagrin, et de pertes matérielles.

Par les temps actuels, tout particulièrement, le devoir s'impose, à vous et aux membres de votre famille, d'aider à réduire le nombre des accidents dans la maison. *La plupart de ces accidents seraient évités si l'on s'attachait à observer les trois principes fondamentaux de la sécurité, qui sont esquissés ci-dessous.*



Suppression des sources de danger. Maintenez vos escaliers, ainsi que les rampes, en bon état, et convenablement éclairés . . . *Il arrive plus d'accidents graves dans les escaliers que n'importe où ailleurs, dans la maison.*

Parfois, c'est une sage précaution de mettre des dispositifs de protection aux fenêtres, afin d'empêcher les enfants de tomber.

Faites vérifier et réparer les ustensiles électriques : fers à repasser, radiateurs, grille-pain, etc. Remplacez les fils électriques dénudés, et les prises de courant desserrées. Veillez aux fuites dans les appareils à gaz et les conduites. Nettoyez régulièrement les tuyaux des cheminées et les appareils de chauffage.



De l'ordre dans la maison. Escaliers et paliers devront être débarrassés de tous balais, jouets, boîtes, et autres objets susceptibles de provoquer des chutes. Les carpettes seront solidement fixées au plancher. Pour les parquets, on ne mettra pas trop de cire, et l'on frottera soigneusement pour bien la faire pénétrer.

Les rideaux de la cuisine seront ramenés en arrière, afin d'éviter qu'ils ne prennent feu. Couteaux et instruments coupants seront rangés en lieu sûr, quand on ne s'en servira pas . . . S'il y a des casseroles sur le feu, les poignées seront tournées en dedans, pour ne pas risquer de les renverser.

Les meubles et autres objets seront tenus hors du passage, pour empêcher que quelqu'un ne trébuche ou ne tombe.



Des habitudes de précaution. Si vous avez à atteindre un endroit élevé, servez-vous d'une échelle, ou d'une chaise droite, solide — ne grimpez pas à l'aveuglette sur la première chaise à bascule ou la première caisse de bois qui se trouve à votre portée.

Les personnes prudentes ont soin de déconnecter les ustensiles électriques, tels que fers à repasser, ou fers à friser, avant de quitter la chambre. Elles ne laisseront jamais sans garde-feu une cheminée allumée, qu'elle soit au gaz, au bois ou au charbon.

Fermez, sans attendre, les portes de placards et les tiroirs de bureaux, pour éviter qu'on s'y cogne. Débarrassez-vous le plus vite possible des débris de verre et autres détritus susceptibles de blesser.

Ayez soin de bien vous sécher les mains avant de toucher un commutateur ou un appareil électrique quelconque.

Guerre aux accidents dans la maison!

Faites, dès aujourd'hui, une tournée d'inspection de votre demeure.

Vérifiez tout vous-même, et inculquez à tous les membres de la famille, surtout aux enfants, la nécessité absolue de toujours se conformer à ces trois principes fondamentaux de la sécurité. Ne donnez pas au moindre accident la chance de se produire.

La Metropolitan vous enverra, sur demande, son feuillet gratuit : "Guerre aux accidents de la maison".

75e ANNIVERSAIRE — 1868-1943

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker,
PRÉSIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln,
PRÉSIDENT

Direction Générale au Canada : Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada, Ottawa.

Veuillez m'adresser un exemplaire de votre feuillet 11-Z-43, intitulé : "Guerre aux accidents dans la maison".

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

LA REVUE POPULAIRE

36e année, No 11 Montréal, Novembre 1943

SOMMAIRE

Les amis de l'art 7

Saint-Mathias,
par le Lt-col. Rodolphe Girard 8

Décor ancien, décoration moderne,
par Aimé Plamondon 9

La stratosphère,
par Fernand de Verneuil 10-11

De tout,
par Francine 12-13

NOTRE ROMAN COMPLET :

Le songe d'une nuit d'hiver
par Saint-Ange 14

Nos CWAC au travail 16

L'enfant chez le dentiste 17

Vos menus du lundi au dimanche ,
par Mme Rose Lacroix 18

Le Coin du Tapis 28

Les mots croisés de "La Revue Populaire" 46

Conseils pratiques 58

La broderie,
par Mme de Bellefeuille 60

Cadeaux faits à domicile pour la Noël 61

Robes, blouses et jupes pour la saison froide 62

Nos vieilles familles canadiennes,
par Emile Falardeau 70

Littérature 72-73-74

En décembre, un roman d'amour complet :

LES FIANCES DU PRIEURE

par GEORGES DELRAC

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975, rue de Bullion, Montréal, P.Q. Canada — Tél. : PLATEAU 9638*

LA DIRECTION :

Président ..... Fred Poirier
Vice-Président ..... Georges Poirier
Surintendant ..... Albert Pleau
Directeur ..... Jean Chauvin

Rédacteur en chef ..... Fernand de Verneuil
Secrétaire de la rédaction ..... Gérald Danis
Chef de la Publicité ..... Charles Sauriol
Directeur artistique ..... Hector Brault
Pages Féminines ..... Mme Jules Fournier
Chroniqueuse culinaire ..... Mme Rose Lacroix
Gérant de la circulation ..... Odilon Riendeau

NOS REPRESENTANTS :

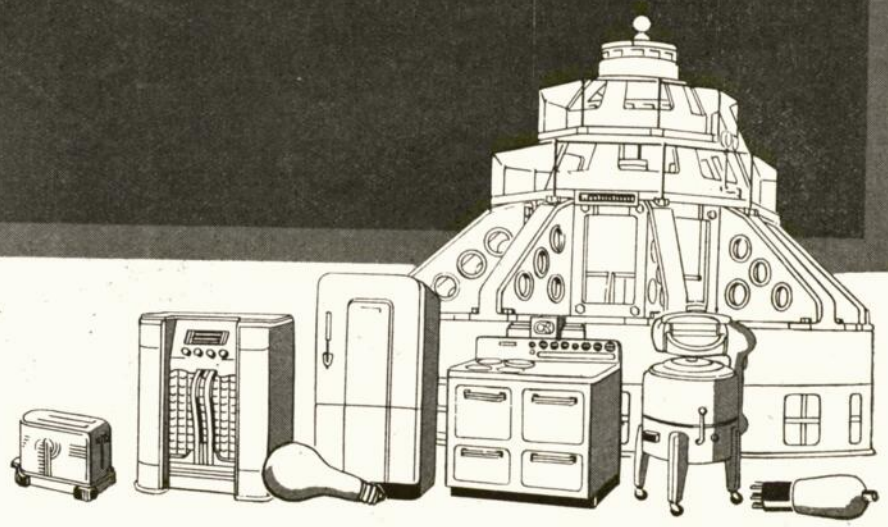
Wilfrid Daoust, 20, 11e Avenue, Lachine. (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).
A Québec et à Lévis :
Adélard Paré, 6, rue du Pont, Québec
Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
Paul Larivière, 1710 rue St-Philippe, Trois-Rivières.

TARIF D'ABONNEMENTS

Canada : Un an $1.50 — 2 ans : $2.00
Etats-Unis Un an $1.75 — 2 ans : $2.50

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Rien de Semblable n'a Encore Été Fait . . .



Ces mots pourraient tout aussi bien être la devise de l'industrie électrique. Depuis le développement du système à courant alternatif par George Westinghouse en 1899, l'électricité s'est attaquée à des travaux jamais encore tentés et y a réussi. Nos foyers, nos villes, nos industries, nos fermes portent tous la marque des miracles accomplis par l'électricité.

La guerre a présenté à l'électricité de nouveaux et difficiles problèmes à résoudre . . . elle a révélé de nouveaux génies, de nouveaux talents . . . elle a suscité de nouveaux progrès en électronique, en électro-chimie, en métallurgie, dans l'application de l'électricité à la production, aux communications, au transport. Plusieurs de ces inventions sont encore des secrets.

Et, avec la victoire, nous aurons devant nous des tâches nouvelles . . . celle de créer de nouvelles industries où nos soldats et nos ouvriers de guerre puissent s'employer à des oeuvres de paix . . . celle de produire en plus grand nombre de meilleurs appareils électriques destinés à rendre la vie plus agréable à tous.

Il nous faudra faire ce que personne n'a encore fait. Mais la chose sera facile à un peuple libre, où tous travailleront ensemble avec tous leurs talents à développer les ressources du Canada et à assurer dans toute sa plénitude l'utilisation de l'électricité, le plus grand et le plus versatile serviteur de l'humanité.



Westinghouse

APPAREILS ÉLECTRIQUES POUR L'INDUSTRIE ET LE FOYER

CANADIAN WESTINGHOUSE CO. LIMITED - MONTREAL, HAMILTON, CANADA

Bureaux de vente: Vancouver, Trail, Calgary, Edmonton, Régina, Saskatoon, Winnipeg, Fort William, Toronto, Swastika, London, Montréal, Ottawa, Québec, Halifax



Nous aimons tous deux *la tarte aux pommes avec fromage!*

Nous, qui habitons le Canada et les Etats-Unis, offrons le meilleur exemple de bon voisinage au monde.

Nous nous entendons parfaitement, nous nous faisons mutuellement confiance, nous sommes bons camarades.

Les choses qui nous rendent bons voisins sont aussi fondamentales que notre goût commun pour la tarte aux pommes avec fromage.

Nous rions des mêmes choses.

Nous aimons la même musique.

Nous jouons aux mêmes jeux.

Nous travaillons et prions pour un même motif.

Nous vivons sous des drapeaux différents mais nous avons tous deux enracinés au coeur la même conception de la liberté, le même idéal de vie. Nous partageons le même désir de les conserver envers et contre tous.

* * *

Aujourd'hui, nos soldats combattent côte à côte dans toutes les parties du monde. Nos citoyens travaillent côte à côte pour les ravitailler et les aider à accomplir leur tâche pénible. Nous de la Maison Seagram sommes fiers de ce que nos grandes distilleries au Canada et aux Etats-Unis sont exploitées par des milliers de Canadiens et des milliers d'Américains qui travaillent ensemble . . . engagés exclusivement à la production d'alcool à haute preuve pour fins de guerre.

La Maison Seagram

L'alcool pour fins de guerre s'emploie dans la fabrication d'explosifs, de caoutchouc synthétique, d'instruments de navigation, de verre qui n'éclate pas et de plusieurs autres produits



Photo Roger Viau

Les Amis de l'Art

L'ASSOCIATION des *Amis de l'Art* compte tout juste un an d'existence, mais en cette courte période de temps elle a eu de si nombreuses initiatives qu'on a l'impression qu'elle a déjà fourni une longue carrière et qu'elle est devenue indispensable. Elle a été fondée le 21 septembre 1942 par Mme Hector Perrier qui en est aussi la première présidente. Les buts principaux de cette œuvre sont : occuper les loisirs de la jeune génération en lui offrant des éléments de culture artistique et intellectuelle, des distractions saines et éducatives ; développer chez elle la curiosité et le goût des choses de l'esprit ; l'intéresser aux œuvres artistiques étrangères et nationales.

Les membres (il y en a déjà 5,000), se recrutent parmi la jeunesse étudiante des deux sexes, dans les universités, les collèges, les pensionnats et les écoles de la Commission Scolaire. Pour être admis chez les *Amis de l'Art* et bénéficier des avantages exceptionnels offerts par cette société, il suffit d'appartenir à la catégorie des étudiants ou des écoliers, de présenter sa carte d'identité accompagnée d'une photo et de payer une modique souscription annuelle de 25 cents. On peut en faire partie dès qu'on en éprouve le désir car il n'est jamais trop tôt pour inculquer à un enfant le goût de la beauté.

Le comité des *Amis de l'Art* se charge de tracer un programme et d'organiser des visites dans les musées, au Jardin Botanique, etc. qui sont de nature à intéresser et à instruire ses membres. L'an passé, on leur a donné six cours sur l'histoire de l'art et, pour terminer la saison, on les a invités à un récital-causerie de M. Jean Dansereau, à l'Auditorium du Plateau. Le tout. bien entendu, sans un sou de profit pour l'association.

Les Montréalais n'ont pas oublié la magnifique exposition de peintures qui eut lieu, grâce au dévouement intelligent de Mme Norman Bohn, à la Galerie des Arts, durant l'hiver de 1942. A la demande de Mme Perrier qui secondait Mme J.-E. Perrault dans son travail de recrutement des visiteurs, on consentit à accorder des billets à prix réduit aux étudiants et aux écoliers. Ils venaient là par groupe de 20 à 30, accompagnés de leur maître, et on mettait aussitôt à leur disposition un professeur des Beaux-Arts qui leur servait de guide et d'explicateur. La jeunesse de chez nous répondit avec enthousiasme à l'invitation qu'on lui faisait dans de si avantageuses conditions et 22,000 écoliers défilèrent dans les salles de la Galerie des Arts où beaucoup d'entre eux venaient pour la première fois. Un concours écrit, dont les lauréats furent couronnés en mai de la même année, permit de connaître et de recueillir leurs impressions. L'expérience avait été si satisfaisante qu'elle suggéra à Mme Perrier l'idée de grouper les jeunes désireux de prendre part à la vie intellectuelle et artistique de notre ville, et de leur permettre d'assister, dans les meilleures conditions financières possibles, à des concerts, à des conférences et à des représentations théâtrales. *(Lire la suite page 67)*

Saint-Mathias

par le lieutenant-colonel Rodolphe Girard



Photos de l'Inventaire des Oeuvres d'Art, Québec

Par une molle après-midi de juillet, ensoleillée, je quittai Richelieu, avec l'intention de faire une longue marche dans la direction de Saint-Hilaire. Après avoir suivi l'historique Richelieu, je longeai le bassin de Chambly et franchis le pont de la petite rivière des Hurons, aux eaux rapides et jaunâtres, en cet endroit, quand j'aperçus, à distance, le clocher de l'église qui domine un pittoresque village, Saint-Mathias. Arrivé à ce sanctuaire, je n'allai pas plus loin, car ma promenade devait être interrompue par la visite prolongée d'un des temples les plus remarquables du pays.

En 1739, les habitants de Chambly-Est construisirent à la Pointe-Olivier, aujourd'hui Saint-Mathias, une chapelle en bois, démolie en 1773, et remplacée par une construction en pierre de petites dimensions, qui servit tout à la fois aux fins du culte et au logement du pasteur.

C'est en 1784 que l'on commença la maçonnerie de l'église actuelle de Saint-Mathias, dont la pierre angulaire fut bénie le 15 juillet de la même année. Cette chapelle, à un jet de pierre de Richelieu, est bien modeste avec sa profondeur de 90 pieds, son abri de 40, et son clocher de 110 pieds, du sol à la flèche. Cependant dès qu'on l'aperçoit, on est saisi d'un sentiment fait de vénération et d'admiration. Sa vue évoque un touchant passé. C'est une relique qui ressuscite dans notre esprit d'émouvantes pages de nos annales, un petit tableau de maître ayant plus de prix que le grandes peintures prétentieuses.

Construite en pierre des champs, elle révèle de ce fait son âge respectable. Et c'est de cette même pierre qu'est édifié, à sa gauche, le mur, comme nous en trouvons rarement chez nous, mur derrière lequel reposent les morts de l'ancien cimetière exhumés en 1779, et ceux qui les ont rejoints dans la suite.

Mais il n'y a rien de parfait, et ce souvenir du passé porte une balafre. C'est un beau camée égratigné. Comme les ans avaient lézardé la façade de cette chapelle, des mains profanes, au lieu d'aveugler les fissures tout simplement, ont recouvert cette façade en béton. N'était-ce pas enlever un peu à ce sanctuaire son cachet d'antiquité ? Ne dirait-on pas le portrait d'une vielle dame du dix-huitième siècle dont un peintre fantaisiste, peu soucieux des anachronismes, avait ceinturé le poignet d'une montre-bracelet.

Mais portons nos regards plus haut et admirons le clocher normand à double lanterne, dont les sveltes colonnes tranchent avec grâce sur le beau ciel bleu.

Franchissons le seuil. Du premier coup d'œil, on constate que l'architecture assez rustique de l'extérieur est en contraste frappant avec l'intérieur. Si modeste que soit cette petite église, elle n'en contient pas moins un trône curial, un banc d'œuvre, un maître-autel et des autels latéraux, ainsi qu'une chaire, dont la menuiserie délicate est une fine dentelle de bois d'un travail admirable. Les dorures et les décorations, que certains croiraient peut-être un peu lourdes, n'en portent pas moins l'empreinte de l'époque.

Il est vrai que les puristes de l'art seraient un peu scandalisés aujourd'hui que les sévères mobiliers et les murs nus du *modern-style* ou art nouveau de nos logis ont remplacé les anciens ameublements faits de fauteuils capitonnés, de paravents, de poufs, de caoutchoucs, de lourdes tentures, de gigantesques miroirs aux cadres d'or, de lustres, de mille bibelots, et les murs couverts de peintures et de toutes sortes de gravures comme dans un musée national.

Et cependant combien n'en avons-nous pas visité avec ravissement de ces humbles belles et anciennes chapelles dans les provinces de Normandie, de Bretagne et autres de France.

Quant aux ouvrages, je me contenterai de citer quelques lignes d'un article de M. l'abbé René Desrochers :

« De 1794 à 1797 le sieur Louis Quevillon et ses sculpteurs travaillèrent à la confection des travaux de menuiserie à l'intérieur du nouveau temple, ces mêmes ouvrages devant être continués et complétés quelques années plus tard par René Beauvais dit St-Jacques, Paul Rollin, François Dugal et Antoine Barette, faisant de l'église actuelle l'un des exemples les plus complets de ce Louis XV attardé, de cette sorte de rococo charmant connu autrefois sous le nom de « quevillonnage ».

« Le 26 janvier 1821, les marguillers du banc passèrent un marché définitif pour 51,000 livres avec les sieurs René Beauvais dit St-Jacques et Paul Rollin, dont nous avons parlé précédemment, tous deux maîtres sculpteurs de St-Vincent de Paul. Aux termes de convention réciproque, « ceux-ci s'obligent solidairement, dit le document, (greffe du notaire Soupras, à Saint-Hyacinthe à faire et parfaire tous les ouvrages portés au devis dressé à cet effet, les dits ouvrages devant être terminés d'ici à sept années finies et révolues, à savoir : les quatre jubés et ensuite travailler aux autres ouvrages jusqu'à leur perfection ; l'un des deux entrepreneurs sera toujours présent à Saint-Mathias pour les diriger. »

Par ailleurs, M. Gérard Morisset, le directeur averti et distingué de l'Inventaire des œuvres d'art, au secrétariat de la province de Québec, qui a eu la bienveillance de m'envoyer les photos ci-contre, m'a écrit en même temps :

« Est-il besoin de vous dire, qu'on a écrit toutes sortes de choses inexactes sur l'église de Saint-Mathias ? S'il est vrai que Louis Quévillon en a entrepris la décoration sculptée vers 1815 (la chaire, par exemple, paraît être son œuvre propre), il est sûr qu'après sa mort (1823) il reste beaucoup à faire à Saint-Mathias et que ce sont les anciens compagnons du maître, René Saint-James et Paul Rollin, qui ont continué la décoration sculptée de l'église. Mais là, il se présente bien des difficultés. Il est sûr que René Saint-James a passé son entreprise à Paul Rollin et que ce dernier l'a abandonnée vers 1827 au dit Saint-James ; il est non moins sûr que René Saint-James est tombé en démence vers 1832 et que c'est son ancien compagnon, Jean-Baptiste Baret qui, finalement, a terminé l'entreprise aux environ de 1845. Il serait bon que vous consultiez les documents de l'Inventaire des Oeuvres d'art à ce sujet. Vous constaterez par vous-même que la sculpture sur bois de cette église, si elle semble homogène, est loin d'être de la même main. Vous y verriez encore quelques notes qui concernent le plan de l'église et sa construction. J'ajoute que le tableau ornant le retable central et représentant l'*Election de saint Mathias comme apôtre*, est une œuvre du peintre Louis Dulongpré et date de 1881.»

La lampe du sanctuaire, le grand chandelier pascal, les deux chandeliers du maître-autel en bois sculpté, sont l'œuvre du ciseau de Louis Quevillon. Ce sont certainement des travaux remarquables. Ils nous rappellent ces statues du moyen-âge, naïves aux yeux du profane, mais qui sont imprégnées d'un profond mysticisme et d'une extraordinaire conception des choses célestes.

Au sujet de la lampe du sanctuaire, un des curés de Saint-Mathias, excellent homme et dévoué pasteur, mais qui n'était ni esthète ni antiquaire, remplaça un jour cet article du culte par une lampe plus moderne, et le convertit en jardinière dans son parterre.

Quelle ne fut pas la surprise et l'indignation d'un ami de l'art quand il découvrit ce mésusage !

M. l'abbé Ernest-Henri Collette est le pasteur de Saint-Mathias depuis six ans.

Décor ancien, décoration moderne

Par AIMÉ PLAMONDON,
notre correspondant
à Québec

C'EST au numéro civique 3, rue St-Jean, rez-de chaussée de l'élégant édifice de style français qui abrita pendant quelques générations l'établissement réputé de Cyrille Duquet, le joaillier, qu'on trouve aujourd'hui « l'Atelier Enrg. » On peut conclure de là que la destinée de la maison n'a pas beaucoup changé. Si l'or s'en est allé, l'Art incontestablement demeure.

A mon entrée dans le studio, une jeune fille occupée à tisser sur un joli métier de bois jaune clair interrompt son travail pour venir aimablement à ma rencontre. Cette tisseuse provisoire c'est Mademoiselle Renée Lesieur, étudiante en décoration intérieure à l'Ecole des Beaux-Arts. Si j'en juge par la qualité de son sourire, cette jeune artiste connaîtra certainement une très fructueuse carrière.

Nullement découragée par l'aveu candide que je ne suis qu'un curieux et de la pire espèce, celle des journalistes, Mademoiselle Lesieur répond patiemment à toutes mes questions, m'en suggère même quelques-unes, plus pertinentes, auxquelles je n'aurais vraisemblablement pas songé.

J'apprends ainsi que l'Atelier, fondé il y a deux ans, est une initiative du directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, M. J.-B. Soucy, dont je reconnais bien là le constant désir de répandre dans le grand public le goût des créations de l'art moderne exécutées suivant les formules classiques ainsi que l'extrême sollicitude pour le succès de ses élèves, anciens et actuels.

Dans cet établissement au nom excellemment choisi, où l'atmosphère n'a rien de la banalité inévitable des établissements de commerce ordinaires, on trouve dans un ravissant pêle-mêle de délicieuses peintures d'Omer Parent, Jean-Paul Lemieux, Madeleine Laliberté, Benoît East, voisinant avec de fines aquarelles de Jean-Baptiste Soucy « Monsieur le Directeur ». Tout à côté, voici de subtiles gravures de Simone Hudon, Sylvia Daoust, Madeleine Scott, et puis des sculptures en plâtre de Sylvia Daoust, entre autres une remarquable Madone et une dévotieuse statue de Notre-Dame de Montréal, et puis encore d'intéressants travaux en bois signés René Thibault, Alphone Doré, Jane B. Shaw. Le choix est varié, l'assortiment considérable et si l'on ne sait trop ce qu'il faut admirer davantage, on conclut tout de même sans l'ombre d'une hésitation que le talent de la jeunesse canadienne-française pour les arts plastiques est maintenant prouvé de façon indiscutable.

Mais un peu plus loin, un peu partout, serait, je crois, plus juste, se trouve le rayon des objets tissés : ceintures, sacoches, mouchoirs de tête, foulards, nappes et serviettes de toutes formes et dimensions, chaque objet portant la marque d'une conception originale et d'une technique irréprochable. N'allez pas croire surtout que j'oublie les cravates, ces œuvres raffinées et séduisantes de décoration extérieure masculine dont on tisse le matériel ici-même. C'est justement à ce travail délicat que se livre ma charmante cicerone dans les instants de loisir que veulent bien lui accorder les chalands sérieux et les importuns de ma sorte.

Sur cette table d'angle, une nouveauté tout à fait inédite attire mon attention. Cela s'appelle du Tissu Timbré (block printed) et c'est fabriqué par de jeunes artistes qui voilent leur talent sous l'anonymat de la marque de commerce « Pégase », représentant le fabuleux coursier en pleine chevauchée héroïque, sans doute vers la gloire et le succès. Ce matériel extrêmement attrayant, rehaussé de dessins classiques, grecs et égyptiens pour la *(Lire la suite page 63)*





Décoratrice d'intérieur, Irène Auger (ci-dessus) s'est fait une spécialité de la confection des tissus à la main et des tapis travaillés au crochet d'après des modèles créés par elle-même. Ci-dessous: Un coin de l'Atelier, magasin fondé il y a deux ans, par le directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Québec, M. J.-B. Soucy. Photos Roger Bédard, Québec.

Notre Atmosphère

La chose la plus nécessaire à la vie humaine est l'atmosphère qui entoure notre globe; nous pourrions vivre plusieurs jours sans nourriture mais si l'air que nous respirons disparaissait subitement, il ne faudrait que très peu de minutes pour anéantir tout ce qui vit sur la terre. En quoi consiste cet air, quelles sont ses propriétés, a-t-il été toujours tel que nous le connaissons ? autant de questions auxquelles il est répondu ici.

DE QUOI SE COMPOSE NOTRE ATMOSPHERE ?

L'air que nous respirons est un mélange principalement composé d'oxygène et d'azote ; il s'y trouve aussi de l'acide carbonique, de la vapeur d'eau et d'autres gaz tels que l'argon et le crypton. L'oxygène est indispensable à la vie animale et l'acide carbonique à celle des plantes.

L'AIR EST-IL PESANT ?

Sans doute ; s'il ne l'était pas il ne pourrait pas se maintenir à la surface de la terre et serait depuis longtemps perdu dans l'espace. C'est ce qui est arrivé pour la lune.

L'ATMOSPHERE DE NOTRE SATELLITE N'ETAIT DONC PAS PESANTE ?

Il est probable que la lune n'a jamais eu d'atmosphère proprement dite et voici pourquoi : un corps quelconque n'est pesant qu'en vertu de la force d'attraction de l'astre où il se trouve et la force d'attraction de la lune, beaucoup plus faible que celle de la terre, n'a pas été suffisante pour dominer la force de répulsion des molécules d'une atmosphère ; celle-ci n'a donc très probablement jamais pu se fixer à la surface de la lune.

QUEL EST LE POIDS DE LA NOTRE ?

Il est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit généralement. Un pied cube d'air pèse, en chiffres ronds, environ une once et demie et vu la hauteur de notre atmosphère, celle-ci pèse de plus de dix tonnes sur chaque verge carrée de notre sol. Nous supportons donc nous-même un poids énorme d'air et qui est proportionnel à la surface de notre corps.

COMMENT SE FAIT-IL QUE CE POIDS NE NOUS ECRASE PAS ?

Par la raison toute simple qu'il se répartit à l'intérieur comme à l'extérieur de notre corps et, par conséquent, annule ses effets. Nous sommes dans le même cas que les poissons vivant aux grandes profondeurs de l'océan ; ils ne sont pas incommodés par une pression qui nous aplatirait comme une feuille de papier parce qu'elle ne s'exercerait qu'à l'extérieur de notre corps. Nous vivons au fond d'un véritable océan d'air.

SAIT-ON LE POIDS TOTAL DE L'ATMOSPHERE ?

Oui ; on l'évalue à près de six millions de milliards de tonnes ; le chiffre le plus exact que l'on ait établi de ce poids s'inscrit de la façon suivante : 5,810,000,000,000,000 tonnes.

LES AEROPLANES PRENNENT DONC UN VERITABLE POINT D'APPUI SUR L'AIR ?

Exactement. Ce point d'appui est d'autant plus solide que la vitesse de l'aéroplane est plus grande ; ils deviennent alors de véritables glisseurs comme ces planches entraînées à la surface de l'eau par un canot automobile et sur lesquelles un homme, à condition de garder l'équilibre, trouve un point d'appui très ferme. Si la vitesse diminue ou cesse, l'homme s'enfonce ; de même l'avion dont le moteur s'arrête descend vers le sol.

NOTRE ATMOSPHERE A-T-ELLE TOUJOURS ETE TELLE QUE NOUS LA CONNAISSONS ?

Non ; pendant des millions d'années elle a été impropre à alimenter la vie animale, elle différait alors extrêmement de celle que nous respirons aujourd'hui. Elle contenait, à l'état de vapeur, les métaux les plus volatils tels que le potassium, le sodium et le calcium ; elle contenait aussi une grande quantité de chlore avec de l'hélium et de l'hydrogène.

Outre les masses d'oxygène et d'azote qui subsistent encore, il y avait dans l'atmosphère toute la masse des futurs fleuves et océans et d'énormes quantités de gaz carbonique.

CETTE ANCIENNE ATMOSPHERE DEVAIT EXERCER UNE GIGANTESQUE PRESSION SUR LA TERRE ?

Oui ; on l'évalue à pas moins de deux tonnes et demie par pouce carré. Il est certain que cette pression a joué un grand rôle dans la formation définitive de notre globe terrestre.

Fernand de Verneuil

L'ETAT DE NOTRE ATMOSPHERE EST-IL MAINTENANT FIXE POUR TOUJOURS ?

Certainement non ; son évolution continue. L'industrie moderne envoie continuellement dans l'atmosphère des millions de tonnes de gaz carbonique dont une grande partie, il est vrai, est reprise par la nature pour ses combinaisons mais il faut faire entrer en ligne de compte la loi fatale de refroidissement universel. Quand notre soleil ne donnera plus la chaleur actuelle, la vapeur d'eau et le gaz carbonique se congèleront, puis ce sera le tour de l'oxygène et de l'azote et il n'y aura, à proprement parler, plus d'atmosphère mais il y aura aussi des millions d'années que nous ne serons plus là pour le voir.

A PART LES GAZ, Y A-T-IL AUTRE CHOSE DANS NOTRE ATMOSPHERE ?

Oui ; des quantités des poussières introduites par les éruptions volcaniques et autres causes. En plus, l'air contient des poussières de métaux dont le sodium, le calcium, le magnésium, l'aluminium et surtout le nickel, le cobalt et le fer. Ils ont une origine terrestre, à l'exception de ces derniers qui peuvent provenir des profondeurs de l'espace. Ajoutons à tout cela une grande quantité de matières organiques très combustibles contenant des germes vivants qui jouent un rôle très important par leurs conséquences pathologiques.

NOTRE ATMOSPHERE EST-ELLE DONC UNE MINE QUE L'ON POURRA EXPLOITER UN JOUR ?

On a déjà fait des tentatives en ce genre et il est fort probable que la chimie puisera un jour de multiples choses dans l'air que nous respirons. Malheureusement, ce ne sera pas pour le bonheur de l'humanité.

QUELLE EST LA HAUTEUR DE NOTRE ATMOSPHERE ?

On ne le sait pas exactement. Autrefois on donnait le chiffre d'une trentaine de milles mais on va beaucoup plus loin dans les estimations actuelles. On donne à l'atmosphère une hauteur "théorique" de 21,000 milles en chiffres ronds. Il va sans dire qu'à cette hauteur, l'air est extrêmement raréfié. A quelques milliers de pieds seulement d'altitude il est déjà insuffisant à entretenir la respiration normale.

COMMENT A-T-ON TROUVE LE CHIFFRE DE 21,000 MILLES ?

Cette limite extrême est celle à laquelle les molécules de l'air cessent d'être retenues par l'attraction terrestre pour s'échapper sous l'action de la force centrifuge. Pour que cette force centrifuge surpasse la sollicitation de la pesanteur, une sphère gazeuse devrait avoir un rayon 6.6 fois celui de la terre ; la périphérie de la sphère aurait alors une vitesse linéaire suffisante pour que les molécules gazeuses ne soient plus retenues et s'échappent par la tangente.

QUELLE EST LA NATURE DE L'ATMOSPHERE AUX DIVERSES ALTITUDES ?

Depuis la surface du sol jusqu'à dix mille pieds environ, cette région contenant presque toute la vapeur d'eau est celle des principaux nuages ; les variations de température y sont très irrégulières. Au-dessus et jusqu'à 35,000 pieds, c'est une région d'allure plus uniforme où la décroissance de la température est constante ; sa limite supérieure est celle des plus grands froids et il y flotte les "cirrus" qui sont les nuages les plus élevés. A partir de cette hauteur, l'abaissement de température semble cesser ; cette zone et nous sommes dans la couche dite isotherme qui s'étend à des hauteurs indéterminées. Plus haut, le domaine de l'atmosphère est encore peu connu.

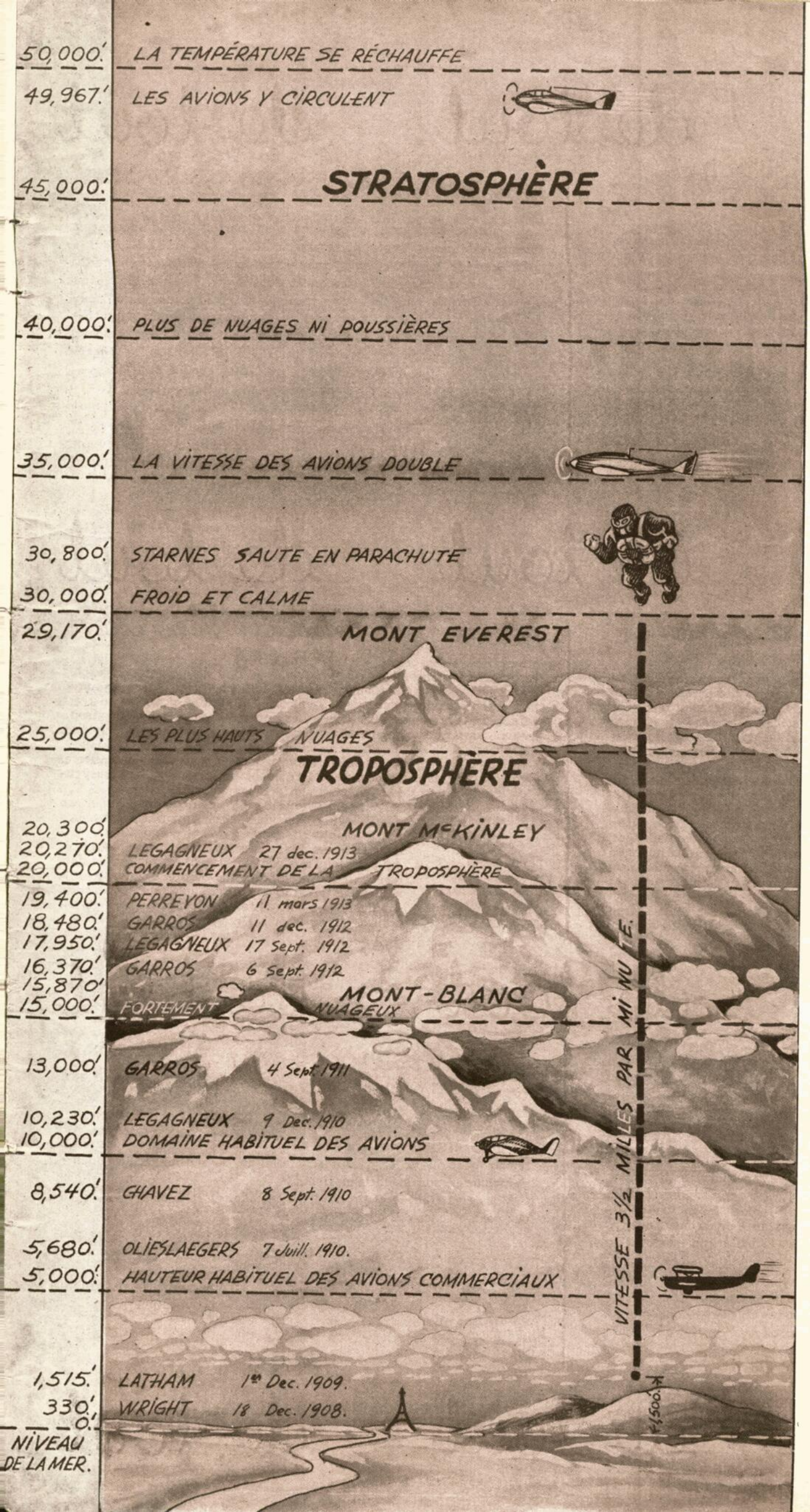
De la surface du sol à 30,000 pieds c'est la troposphère ; de 30,000 à 45,000 pieds, c'est la stratosphère et des avions spécialement construits y circulent maintenant ; il en est même qui l'ont dépassée et c'est là un exploit qui aurait fait traiter de fou celui qui l'aurait prédit il y a un demi siècle.

JUSQU'A QUELLE HAUTEUR DES POUSSIERES PEUVENT-ELLES FLOTTER DANS L'ATMOSPHERE ?

On a observé des nappes de poussières, éclairées par le soleil couchant, à des hauteurs de vingt-cinq milles ; après la gigantesque éruption du Krakatoa, en 1883, ces nuages de fines poussières persistèrent pendant de longs mois et on évalua leur hauteur à quarante milles.

A CETTE HAUTEUR DE 40 MILLES, L'AIR DOIT ETRE PEU DENSE ?

Beaucoup en effet. Il est environ sept cents fois moins dense qu'à la surface du sol ; c'est dire que nul être humain n'y pourrait vivre même quelques secondes.



OBSERVE-T-ON D'AUTRES CHOSES PLUS HAUT ENCORE ?

Oui, les étoiles filantes qui traversent l'atmosphère à des hauteurs de cinquante, soixante milles ou davantage ; elles y laissent parfois des traînées phosphorescentes qui s'évanouissent graduellement.

L'HOMME IRA-T-IL UN JOUR SE PROMENER DANS CE DOMAINE ELEVE ?

Cela n'a rien d'impossible ; nous sommes aujourd'hui témoins de choses qui auraient traitées, il n'y a pas encore longtemps, de rêve fou. Il est toutefois évident qu'un tel voyage ne pourra pas se faire avec les moyens actuellement connus.

LA TEMPERATURE DE L'ATMOSPHERE VARIE-T-ELLE BEAUCOUP SELON LA HAUTEUR ?

Oui ; à la surface du sol elle peut, en certains pays, dépasser cent degrés Fahrenheit alors que dans les très hautes régions de l'air elle descend à près de cent degrés sous zéro.

LA COMPOSITION DE L'AIR EST-ELLE LA MEME A TOUTES LES HAUTEURS ?

Non ; la proportion d'oxygène baisse à mesure qu'on s'élève ; à trente mille pieds elle n'est que de dix-huit pour cent et à cent mille pieds de hauteur elle n'est plus que de sept pour cent. Par contre la proportion d'azote augmente ; elle va de quatre - vingt à quatre - vingt - treize pour cent.

L'ATMOSPHERE EST-ELLE REELLEMENT BLEUE COMME ELLE NOUS APPARAIT PARFOIS ?

Oui et non. Par lui-même l'air est incolore mais, sous une grande épaisseur, il prend une teinte bleutée par suite de la lumière solaire qu'il décompose ; ses particules diffusent la lumière et l'arrière-plan se trouve ainsi recouvert d'un voile bleu de ciel d'autant plus opaque que l'air est plus fortement éclairé.

Les récits des grands ascensionnistes nous apprennent qu'aux grandes altitudes le paysage est baigné d'une lueur sépulcrale ; les ombres sont très noires et les parties éclairées reflètent violemment les couleurs crues. Plus haut encore, le ciel lui-même devient noir, il perd totalement cette belle couleur azurée que nous lui connaissons de la surface du sol.

Y A-T-IL DES PAYS OU L'ATMOSPHERE EST TOUJOURS CALME ?

Non ; l'atmosphère a partout ses caprices et ses fantaisies. C'est un vaste ensemble qui possède ses fleuves aériens comme l'océan a ses fleuves marins. Sur le bord de ces fleuves aériens se forment des tourbillons et des courants contraires. De plus, ces fleuves se déplacent, changent de direction, voyagent entre le pôle et l'équateur. Ajoutons à cela qu'une éruption volcanique qui lance dans l'atmosphère des milliards de verges cubes de gaz peut troubler encore la régularité du régime. Nulle part donc, l'atmosphère n'est en repos permanent.

(Lire la suite page 69)

de tout de tout de tout

nos amis les livres :

Choix de Poésies, tel est le titre d'un recueil de vers de Verlaine que viennent de publier Les Editions Variétés. « Paul Verlaine est resté un enfant toute sa vie. Mais faut-il l'en plaindre puisqu'il nous a laissé de si belles choses ? »

Heureux le poète, qui, comme Verlaine, conserve son âme d'enfant, sa fraîcheur de sensations, son instinctif besoin de caresses ; qui a de sincères repentirs, aime avec candeur, croit en Dieu, le prie humblement dans les heures sombres, et qui dit naïvement tout ce qu'il pense et tout ce qu'il éprouve, avec des maladresses charmantes et des gaucheries pleines de grâce !



Heureux ce poète, malgré les grands malheurs qu'il a soufferts dans son corps malade et dans son cœur douloureux. Mais la souffrance est la rançon du génie, et ce mot peut être prononcé en parlant de Verlaine.

Un volume de 300 pages. Prix $1.25, par la poste $1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

mon problème :

Je m'irrite facilement et cela me vaut parfois des désagréments ; quel remède pourrais-je apporter à cela ?

Un remède simple comme composition mais d'application permanente ; il se compose de réflexion et de volonté. Il est probable que vous vous irritez pour des choses n'en valant pas la peine ou qui même, devraient plutôt vous porter à rire, la réflexion vous le dira. Naturellement il faut réfléchir, ne fût-ce qu'un instant, avant de céder à l'irritation. Enfin, il vous faut prendre l'habitude de faire intervenir la réflexion en permanence, c'est-à-dire chaque fois que vous vous sentirez sur la pente de l'irritation.



En suivant ce conseil vous ne manquerez pas de constater une amélioration sensible de votre caractère dans un délai assez court et vous trouverez alors beaucoup plus de charme à la fréquentation de vos semblables, donc à la vie elle-même.

de tout de tout de tout

je vais chez les Dupont ce soir !

Quand une femme reçoit une invitation, sa première réaction est de se dire : « quelle toilette vais-je mettre ? » Avant la guerre, elle se serait écriée : « je n'ai rien à me mettre sur le dos ! » Heureusement que nous sommes devenues plus raisonnables et que nous cherchons à tirer parti de toutes nos richesses de jadis. Les robes du soir sont actuellement très simples. Elles sont échancrées plutôt que décolletées. S'il s'agit d'une jeune fille, une toilette de dîner peut fort bien être courte. Cette année, on porte beaucoup de jupes noires avec blouses habillées. Il est commode d'avoir deux ou trois de ces blouses et de varier ainsi sa toilette. Elles ne sont plus pailletées, mais garnies de broderies de soie ou de laine, ou encore de soutache. Le Gouvernement nous prévient qu'il faudra économiser le charbon l'hiver prochain, c'est dire que nos maisons devront avoir une température moins élevée. Il serait donc imprudent, si l'on doit s'acheter une robe du soir, de choisir un tissu trop léger.



je vous recommande cette recette :

POUR LE NETTOYAGE — *Couleurs fragiles* : Eau de cuisson de haricots blancs secs ou eau de pommes de terre. Faire macérer dans la quantité d'eau nécessaire pendant deux ou trois heures, des pommes de terre épluchées, lavées et râpées. Presser les pommes de terre pour en extraire le jus : passer à l'étamine. Rinçage à l'eau salée additionnée d'un filet de vinaigre.

Tissus noirs, légèrement salis : Plonger le tissu dans de l'eau de lierre. Recouvrir de papier blanc. Repasser ; achever le séchage par suspension, dans le sens de la longueur.



Dentelles : Faire bouillir les dentelles pendant un quart d'heure, dans une eau de savon très forte. Les retirer ensuite, les presser dans les mains sans frotter. Les rincer à plusieurs reprises dans de l'eau froide, puis dans une eau légèrement azurée, et, en dernier lieu, dans une faible dissolution de gomme arabique. Les presser comme il faut, puis les étendre sur un linge en les étirant bien. Lorsqu'elles seront sèches, les repasser légèrement.

de tout de tout de tout

ce mouvement de gymnastique me garde jeune :

Si, par la gymnastique, vous cherchez un amaigrissement rapide, vous devez choisir des mouvements assez fatigants et les exécuter avec vigueur. Si vous craignez les courbatures, faites à la fois de la gymnastique et du massage. Un bain chaud pris après votre séance de gymnastique-massage contribuera davantage au relâchement de vos muscles. Le mouvement ici illustré a pour but l'amaigrissement du siège.



Remuez à droite et à gauche sur le siège, de manière que roulant à droite la jambe gauche repose sur la jambe droite et inversement.

Le mouvement est plus difficile si on lève un peu les deux jambes du sol.

mon horoscope :

Mois favorable aux travaux intellectuels, à la vie familiale, aux plaisirs artistiques, aux travaux d'art, à toutes les occupations où la femme peut mettre en valeur son intuition, sa sensibilité, ses qualités particulières, son magnétisme féminin.

Vous êtes franche et droite dans vos affaires et vous ne vous occupez pas de celles des autres.



Vous êtes amoureuse de liberté et vous ne pouvez souffrir la moindre contrainte. Vous aimez les grands espaces libres et les voyages.

Vous êtes aimable à l'état normal mais irritable et redoutable à la moindre provocation.

de tout de tout de tout

de tout de tout de tout

parlons d'une femme célèbre :

Eve Curie est l'une des personnalités les plus marquantes qui aient quitté la France après l'Armistice. A la fois Française et Polonaise, on comprend fort bien qu'elle ne pouvait accepter le joug des ennemis de ses deux patries. Elle est célèbre tout à la fois par le nom illustre que lui ont transmis ses parents, par sa beauté, son élégance et sa vive intelligence ainsi que par son dévouement passionné à la cause française. En effet, elle fait actuellement partie des Volontaires Françaises qui se sont jointes à l'armée des Français Combattants formée par le Général de Gaulle. Il y a quelques mois, Mme Eve Curie a publié un récit détaillé et fort intéressant de ses hasardeux voyages à travers les deux hémisphères et des visites qu'elle a faites aux divers fronts des armées Alliées. Ces déplacements, elle les a accomplis en employant à peu près tous les modes de transport connus : avion, bateau, chemin de fer, auto et même *jeep*. Cette randonnée a duré de novembre 1941 à avril 1942.



mon budget de guerre :

L'un des devoirs les plus essentiels d'un jeune couple est d'établir sagement un budget, et cela dès les premiers jours de leur vie en commun. Le terme de budget peut leur sembler, au premier abord, d'un prosaïsme révoltant, n'empêche qu'ils font aussi bien de s'y habituer tout de suite parce qu'il est destiné à tenir désormais une place importante dans leur vie conjugale. Dans combien de ménages des dépenses excessives n'ont-elles pas été le point de départ d'une mésentente tenace ? Et n'arrive-t-il pas souvent que des jeunes gens qui avaient l'habitude de tout se dire commencent à se mentir en voulant cacher de petites extravagances qu'ils craignent de se voir reprocher ? Si, au contraire, on se met tout de suite d'accord sur les déboursés essentiels, c'est une sorte d'association basée sur la confiance réciproque et qui devient un lien de plus dans une vie tendue vers un bonheur commun. Des économistes ont fixé à $150 par mois le coût approximatif de la vie d'un jeune ménage.



de tout de tout de tout

je veux paraître jeune :

Toutes les femmes peuvent paraître jeunes ou du moins se rajeunir d'une dizaine d'années, si elles sont attentives à observer régulièrement les recommandations suivantes, car tout régime ne donne de bons résultats que s'il est suivi à la lettre et avec fidélité exemplaire. Mener une vie régulière. Avoir des heures de sommeil d'une durée suffisante, soit environ huit heures. Suivre un régime alimentaire approprié qui conserve l'élégance de la taille sans être préjudiciable à la santé. Prendre chaque jour un exercice raisonnable. S'habiller avec goût et simplicité. N'adopter que les modes qui conviennent à notre type et ne pas viser à une originalité excessive. Choisir les nuances les plus seyantes à son coloris et les modèles les plus propres à avantager la taille ou, au besoin, à en dissimuler les imperfections. Etre toujours soigneusement coiffée. Ne pas négliger, en outre, certains soins essentiels et quotidiens de beauté.



le langage des fleurs :

Comme tous les êtres vivants les fleurs ont leur langage, seulement ce langage s'enveloppe de mystère et n'est compris que des amoureux. Ce n'est donc pas un hasard si un jeune homme offre à une jeune fille certaines fleurs qui sont l'interprète fidèle de ses tendres sentiments ou de sa peine. Ainsi le camélia lui dit : « je vous aimerai toujours » ; le chèvrefeuille : « nous sommes si unis que jamais rien ne nous séparera ». Le bégonia donne un avertissement : «vous vous exposez à beaucoup de peine, car je suis fantasque » ; l'azalée : « je n'ai point de confiance en vous parce que je vous sais volage » ; la balsamine adresse un tendre reproche : « vous savez bien que vous m'avez fait de la peine » ; l'angélique flatte la vanité : « vous êtes belle comme un ange » ; la capucine : « je brûle pour vous d'un feu qui me dévore » ; la camomille promet : « je vous serai fidèle et dévoué jusqu'à la mort » ; la bardane est cruelle : « vous m'ennuyez et je ne veux plus vous revoir » ; tandis que l'anémone annonce une rupture : « tout est fini entre nous ».



de tout de tout de tout

savez-vous ce que signifient ces noms ?

HORACE : Ce nom convient à celui qui a la notion exacte du temps et de l'argent. Dans ses composantes il y a le mot latin « hora », heure, et le préfixe « Hor » qui désigne, encore actuellement, une monnaie de la Perse.

ARMAND : Les avis sont partagés à ce sujet ; les uns y reconnaissent l'esprit de décision et le courage calme ; d'autre, d'après une racine gaélique, le désir des voyages et les aptitudes aux qualités maritimes.

PIERRE : Caractère ferme, parfois un peu rude mais dont la bonté n'est jamais, ou rarement absente. Ceux qui portent ce prénom basent leurs actes sur l'esprit de justice et, généralement, jouissent de la sympathie générale.

Armand
Horace
Pierre

la REVUE vous signale ces films :

On parle encore du film récent de Mickey Rooney, *Human Comedy*, et ce n'est pas sans raison. Pour qui avait préalablement lu le livre retentissant de Soroyan, l'adaptation cinématographique se révéla d'emblée, une œuvre d'importance. Qui, mieux que Mickey Rooney, pouvait vraiment personnifier le caractère central de *Human Comedy* ? Il serait même vain de se le demander encore. S'il n'est pas, chronologiquement parlant, d'une actualité brûlante — nous vivons si vite de ce temps — *Human Comedy*, malgré cette restriction, demeure un film qu'on doit absolument voir ou revoir si l'occasion se présente. — Franz Werfel, écrivain juif-alsacien, réussissait à s'échapper de l'Europe en feu après avoir promis qu'il dédierait son prochain livre à Notre-Dame de Lourdes. Werfel tint sa promesse. Voilà comment nous aurons prochainement *The Song of Bernadette* avec la délicieuse et incomparable Jennifer Jones.



de tout de tout de tout

Le Songe d'une Nuit d'Hiver

Roman d'amour
complet
par
SAINT-ANGE



DANS la pièce immense, où brûlait déjà un feu de sapin, un homme d'une soixantaine d'années, vêtu comme le sont les chasseurs, monologuait près de l'âtre.

— L'entêtement de ma nièce est extraordinaire. Pourquoi s'obstine-t-elle à demeurer ici, dans ce fond de vallée ? Je veux bien que les Vosgiens aiment tous le coin où ils sont nés, mais je ne propose pas à Odile de quitter les Vosges. Elle viendrait vivre avec nous, à Epinal et son frère poursuivrait ses études. Elle pourrait passer quelques mois d'été ici, dans ce tissage perdu et qu'il est impossible de faire tourner à nouveau. Elle y conserverait sa maison, avec les meubles, les souvenirs auxquels elle tient évidemment par-dessus tout. Je ne demande pourtant pas l'impossible . . .

Monsieur Walter Dieterlin sombra dans une méditation muette, tandis qu'une vieille femme pénétrait sans bruit dans la pièce.

Sans lever la tête, ni cesser de regarder l'âtre, il dit seulement.

— C'est toi, Catherine ?

— Oui, Monsieur Walter.

— Approche un peu.

Et la femme obéit. C'était une paysanne robuste au visage lisse de pomme, sur lequel les années n'avaient pas marqué de rides. L'âge ne s'inscrivait qu'aux commissures de la bouche presque édentée et autour des yeux, où les tissus apparaissaient plissés comme du crêpon.

— Monsieur Walter désire-t-il pour lui faire prendre patience, que je lui serve deux doigts de kirsch ou de mirabelle ? s'informa-t-elle aves respect. Monsieur n'en trouvera pas de meilleur à trois lieues à la ronde . . . (elle ajouta avec fierté) : C'est Kunz lui-même qui brûle sa mirabelle et son kirsch . . .

— Eh bien oui, tu as raison. Sers-moi une eau-de-vie de derrière les fagots. Cela me sera une occasion de complimenter ton mari.

Les yeux demi fermés, il dégusta lentement l'alcool parfumé.

— Elle est incomparable, ma bonne . . .

Il reposa son verre et des préoccupations l'assaillirent sans doute de nouveau, car il se redressa l'air grave et presque soupçonneux.

— Mais, Catherine, ce n'est pas tout cela. Puisque nous voici l'un en face de l'autre, nous allons parler franchement. Le temps n'est plus, où je venais ici, sans souci, chez mon frère, afin de faire de bons repas, chasser et rempir les coffres de ma voiture d'eaux-de-vie distillées par Kunz.

« D'autres soins me retiennent, hélas. Odile et Nicolas sont orphelins depuis six mois. Ils n'ont aucune fortune ; leur père est mort ruiné. Ce tissage, qu'il dirigeait, n'a plus sa raison d'être. Les machines, le matériel, les métiers, tout est trop vieux. La crise a fermé ainsi, des centaines d'entreprises à travers les Vosges.

« Odile et Nicolas n'ont pas de quoi subsister ici . . . J'ai proposé à ma nièce de venir vivre à Epinal. Sa tante et moi, nous la chérissons de tout cœur. Notre fils est marin et nous sommes très malheureux de ne l'avoir presque jamais près de nous. Nicolas, après le lycée, entrera à l'école de tissage. C'est à lui que je destine mon affaire . . . Ainsi les Dieterlin continueront à faire battre des métiers.

Le tisseur frappa du poing la table et demanda véhémentement :

— Est-ce que ce ne sont pas là des projets raisonnabes ? Est-ce que ton Kunz de mari et toi-même allez me contredire ? Est-ce que vous allez soutenir Odile, abonder dans son sens, pour la conserver avec vous, dans ce désert ? Mais que diable . . . est-ce que tu te figures que nous serons tranquilles de l'imaginer dans le creux de cette vallée perdue, en pleine solitude, au milieu de l'hiver qui vient . . . à quatre milles du village ? . . .

Chaque question était ponctuée d'un coup solide sur le bois ciré de la table. Il continua. Sa violence faisait place à une certaine inquiétude.

— Elle sera seule . . . toujours seule . . . Est-ce ici qu'elle trouvera un mari, sorti de la montagne et des bois de sapins ?

La vieille bonne penchait la tête et soupirait.

Elle avait saisi un pan de son tablier qu'elle roulait et déroulait patiemment, comme un pansement, autour de son index droit.

Le discours du chef de famille l'avait émue et deux grosses larmes perlaient sous ses paupières.

— Monsieur Walter, c'est mal à vous d'imaginer que nous voulons influencer Mlle Odile. Tout ce que vous venez de dire, Kunz et moi, nous le lui répétons sans cesse.

— Qu'est-ce qu'elle répond ?

— Elle hoche la tête, très vite, vous savez et elle dit : « Non, non et non. » Et nous n'en tirerons rien de plus, je vous le jure.

— C'est de l'enfantillage, Catherine. Odile le voudrait, que matériellement elle ne peut demeurer ici.

— Mademoiselle paraît certaine de s'en tirer et depuis son deuil elle a même fait réparer le toit du logis de maître.

— Oui . . . oui . . . elle peut avoir quelques milliers de francs, mais quand cette réserve sera épuisée ?... Moi je veux bien l'aider dans la mesure du possible, mais . . .

Cette fois Catherine Kunz protesta.

— Mademoiselle Odile est trop fière, pour compter sur vous, Monsieur Walter.

— Fière ? . . . Elle l'est comme pas une, aussi je n'arrive pas à comprendre.

Sentencieusement, la servante donna son avis.

— Elle a sans doute son secret.

L'oncle haussa les épaules.

— Je suis un homme d'affaires, un homme positif et malheureusement je crains qu'Odile ait hérité de son père ce tempérament romanesque qui l'a conduite au bord de la misère. Ma nièce a sans doute beaucoup d'illusions, mais elle ne fabrique pas de fausse monnaie.

— Alors, Monsieur Walter, attendez les explications qu'elle vous fournira tout à l'heure devant le curé et le notaire, puisque vous les avez convoqués tous les deux, pour « l'entreprendre » la pauvre chère demoiselle.

— Oui, c'est cela, j'attendrai.

Il reprit comme pour lui-même.

— Un secret . . . Un secret . . . Mon cher Claude lui aussi était plein de secrets . . . De chimères . . . oui . . . Il aurait dû édifier plusieurs fortunes avec ses idées, ses belles imaginations, mais tout est resté dans le domaine nébuleux des songes . . .

A ce moment le petit oiseau de bois du coucou sortit sur son seuil et chanta en battant des ailes, pour annoncer quatre heures.

Des pas rapides sonnèrent dans la cour. La porte du perron s'ouvrit. Odile et Nicolas firent irruption dans la salle à manger. L'un et l'autre étaient chargés de grands branchages roux et de houx à grains rouges.

La jeune fille vint embrasser son oncle.

— Tu vois, nous sommes allés jusqu'à La Croix du Lac. Nous rapportons de grands bouquets, papa les aimait tellement . . . Nous sommes passés au cimetière et nous avons renouvelé les feuillages sur sa tombe.

Elle parlait avec calme. Les mots, dans sa bouche, prenaient une importance insoupçonnée et paraissaient toujours décisifs.

— Tu as fumé ta pipe, oncle Walter. Cela ma rappelle papa, l'odeur de ton tabac dans la maison. Nic ne grille que des cigarettes blondes, lui.

Les deux orphelins se ressemblaient d'une manière étonnante. Grands et minces tous deux, racés des pieds petits aux mains longues, bruns et de complexion mate. (Leur mère qu'ils avaient perdue dix ans plus tôt était franc-comtoise et sans aucun doute d'origine espagnole.)

Odile se débarrassa d'un feutre et d'un voile de crêpe. Son ovale apparut dans toute sa pureté. D'immenses yeux aux lueurs magnétiques et chaudes brillaient sous son front haut qu'encadraient des anglaises romantiques. Des cils frémissaient comme des ailes sombres sur ce regard tour à tour prenant et inflexible. Le nez droit, la bouche et le menton au dessin ferme révèlaient à l'observation un caractère décidé, une volonté qui ne devait jamais transiger.

— Nicolas, d'ailleurs, n'avait pas dans sa physionomie de traits aussi accusés. Il avait seize ans à peine et le masque de l'homme, qu'il serait plus tard, ne se devinait pas encore sous celui d'un charmant adolescent qu'il demeurait.

Il s'assit sur un canapé aux coussins de cretonne, après avoir posé sa gerbe sur la table, à côté de celle d'Odile. Catherine, chaque fois qu'elle se trouvait en présence de sa jeune maîtresse, manifestait dans toute son attitude une admiration sans borne.

Walter Dieterlin le remarqua et bougonna dans ses moustaches.

— C'est vrai que la mâtine vous tient sous un charme impérieux. Comment oser accuser cette créature d'enfantillage, comme je le faisais il y a quelques instants.

Odile, de sa voix posée, grondait doucement la servante.

— Catherine . . . Catherine, ne reste pas ainsi les bras ballants. Je débarrasserai vite la table et dresserai le couvert du goûter. J'espère que tu n'as pas oublié que le notaire et le curé appréciaient tous les deux tes tartes.

L'oncle Walter se retourna, presque fâché.

— Il ne s'agit pas d'un go'ter, mais d'une discussion avec toi. Il faut, ma chérie, que tu arranges ton existence d'une manière sérieuse.

— Mon cher oncle, rien n'empêche que cette discussion ait lieu devant de la pâtisserie et une bouteille de vin d'Alsace, pour vous Messieurs, car Nic et moi prendrons du thé.

Monsieur Dieterlin découvrit ses batteries

— Notaire et curé viennent ici pour m'aider à te faire changer d'avis. Si tu commences par flatter leurs goûts, par les prendre par leur faiblesse . . .

La jeune fille assura à son tour, souriante et posée.

— Ne craignez rien. Ils sont et resteront vos alliés, je le sais. Ils m'ont recommandé, cent fois, de me rendre à vos raisons. En préparant ce goûter je ne fais que suivre les traditions de père qui était, dans n'importe quelles circonstances, un hôte exquis.

Une voiture s'annonça dans la cour par trois coups de trompe. Nicolas souleva le rideau de tulle et annonça.

— Maître Loyseau a amené M. le curé dans sa voiture.

Avec calme, Odile s'en fut dans le vestibule pour les accueillir . . . Walter Dieterlin en profita pour interpeller son neveu.

— Nikcou, mon petit gars, ta sœur ne montre aucune nervosité. Pourtant elle se doute que nous combattrons tous, ses projets.

Le jeune homme repartit avec fierté.

— Ma sœur n'est jamais nerveuse, elle est toujours sûre d'elle.

L'homme grogna :

— Mais enfin, toi . . . toi . . . qu'est-ce que tu penses des décisions d'Odile ?

— Je pense que ce qu'elle décide est mûrement réfléchi. Et je m'incline devant ses volontés. Elle est majeure depuis plus de deux ans, mais il me semble qu'elle l'est moralement depuis toujours . . .

L'ecclésiastique et le tabellion furent introduits et tous se trouvèrent réunis devant le foyer.

— Quoi de neuf dans le pays, cher maître, s'informa le tisseur.

— Eh bien, l'hôtel qui avait été construit sur la crête qui domine les « Roches Rouges » et qui était fermé depuis si longtemps va rouvrir, cet hiver, pour la saison du ski. Les commerçants du pays sont enchantés. Cela va un peu animer notre vallée, n'est-ce pas, curé ?

Le saint homme joignit les mains.

—Certainement et j'en suis fort aise. Ma paroisse n'est pas très riche et si nous avions de la neige à la Noël et que l'hôtel fut plein, je pourrais organiser une belle messe de minuit qui me permettrait d'installer un calorifère chez nos pauvres vieux de l'hospice.

Odile qui aidait Catherine à dresser la table, fronçait les sourcils. *(Lire la suite page 20)*

NOCTURNE

Le souffle lent du soir défleurit les lilas,
Amoncelant au pied d'odorantes jonchées
De ces petites fleurs qui craquent sous mes pas.

Mon âme est douloureuse et mon cœur est très las.

Sur la toiture, des colombes sont perchées
Attristant l'air du soir d'un long roucoulement ;
Il tombe de leurs becs des plumes arrachées.

Il neige dans mon cœur des soufrances cachées.

Au bassin, le jet d'eau rejaillit tristement,
Ridant l'onde qui dort de cercles concentriques,
Et les plantes du bord ont un tressaillement.

Au cœur les souvenirs pleurent confusément.

Voici la nuit qui vient et ses folles paniques :
Le vent ne souffle plus, le ramier s'est enfui,
Le jet d'eau se lamente en des plaintes rythmiques,

Et tes grands yeux ouverts me suivent dans la nuit.

HENRI DE REGNIER.

Vos menus du lundi au dimanche

LUNDI

Dîner

Soupe du dimanche
Bœuf aux légumes
Salade au chou
Bagatelle aux fraises
Pain brun, thé, lait, café

BŒUF AUX LEGUMES

Desserte de rosbif
1 pinte d'eau chaude
6 oignons
3 clous de girofle
3 carottes
3 tranches de navets
6 pommes de terre
1 feuille de laurier
Sel et poivre

Mettre dans une marmite la desserte d'un rosbif, couvrir d'eau chaude et laisser mijoter 2 heures. Ajouter les oignons piqués des clous de girofle, les carottes séparées en 2 ainsi que les navets. Cuire 1 heure. Peler des pommes de terre moyennes, mettre dans la marmite et prolonger la cuisson encore d'une demi-heure. Servir bien chaud. Excellente manière entre mille d'utiliser une desserte de rosbif.

SALADE AU CHOU

2 cuillerées à table de farine
½ cuillerée à thé de sel
½ cuillerée à thé de moutarde
1 cuillerée à table de sucre
½ tasse de lait
4 cuillerées à table de vinaigre
3 tasses de chou
1 cuillerée à thé d'oignon râpé

Mettre dans une casserole tous les ingrédients secs, délayer avec le lait. Faire cuire jusqu'à épaississement, ajouter graduellement le vinaigre. D'autre part, hacher en fines lanières le chou, mettre dans un grand bol, ajouter l'oignon râpé puis la vinaigrette, remuer en tous sens avec 2 fourchettes et servir froid.

BAGATELLE AUX FRAISES

¼ de tasse de sucre
4 cuil. à table d'amidon de maïs (cornstarch)
⅛ de cuillerée à thé de sel
2 tasses de lait
1 cuillerée à thé de vanille
Tranches de gâteau
Confitures de fraises

Mettre dans une casserole le sucre, l'amidon de maïs et le sel, délayer avec le lait. Laisser cuire jusqu'à épaississement, retirer du feu, aromatiser. D'autre part, mettre dans un plat à pouding des tranches de gâteau ou des miettes, couvrir d'un rang de blanc-manger. Répéter ainsi jusqu'à ce que le plat soit rempli finissant par du blanc-manger. Laisser prendre bien ferme. Couvrir de confiture de fraises et servir aussitôt.

Souper

Fricassée de pommes de terre
Sauce au fromage
Croûtes de pain brun aux confitures
Thé, café, lait ou cacao

FRICASSEE DE POMMES DE TERRE

2 cuillerées à table de graisse
1 oignon moyen haché
4 tasses de pommes de terre
1 cuillerée à table de sel
½ cuillerée à thé de poivre
4 tasses d'eau chaude

Faire chauffer la graisse et y faire blondir l'oignon haché. Ajouter les pommes de terre crues et coupées en dés, puis couvrir avec l'eau chaude, saler et poivrer. Laisser cuire à petit feu, jusqu'à ce que l'eau soit toute absorbée. Mettre dans un plat et masquer d'une sauce fromage.

SAUCE AU FROMAGE

2 cuillerées à table de graisse
4 cuillerées à table de farine
2 tasses de lait
1 tasse de fromage
Sel et poivre

Mettre dans une casserole la graisse non fondue, la farine et délayer avec le lait. Laisser cuire jusqu'à épaississement. Retirer du feu, ajouter le fromage, en réserver 2 c. à tb. et bien brasser jusqu'à ce qu'il soit entièrement fondu. Verser cette sauce sur les pommes de terre, saupoudrer de fromage râpé et passer à four vif pour gratiner. Servir aussitôt.

CROUTES DE PAIN BRUN AUX CONFITURES

Beurrer légèrement des tranches de pain brun et couvrir d'une confiture quelconque, rhubarbe, prunes, pommes. Faire rôtir à four chaud jusqu'à ce que ce soit bien croustillant. Excellente manière de servir du pain brun aux enfants.

Par
Mme ROSE LACROIX
Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

•

COMMENT ELABORER DES MENUS RATIONNELS ET ECONOMIQUES

L'hiver est à nos portes. Le soleil parcimonieux nous mesure ses rayons pâles et tremblants ; bientôt portes et fenêtres closes, le souvenir de toutes les splendeurs de l'été ne sera plus qu'un rêve. C'est le sommeil hivernal de la nature, mais nous, pauvres humains, il faut continuer à vivre, à dépenser de l'énergie, à fournir un labeur constant. Il est donc de première importance que nous nous préparions à supporter sans danger les rigueurs de la saison qui s'annonce. Comment parer à tous les inconvénients de l'hiver. Tout simplement en observant les lois d'une alimentation rationnelle. Je les résume pour vous si vous me le permettez :

Les aliments protecteurs de la santé devraient figurer régulièrement dans l'alimentation quotidienne : Lait, fruits, légumes, céréales et pain, viandes, poisson, œufs. Ce sont les grandes classes d'aliments que tout le monde consomme en proportions variables et souvent sans discernement. Ce qui importe, c'est de préparer ces aliments avec soin et beaucoup de variété. La monotonie dans les repas engendre toujours l'inappétence qui se traduit par un affaiblissement de l'organisme bien difficile à surmonter une fois qu'il est établi. Il faut prévenir ce dégoût des aliments. Il n'est pas nécessaire d'avoir fait de grandes études ou de se creuser la tête pour imaginer des recettes extraordinaires ou extravagantes. Le dimanche, jour de repos, la ménagère intelligente et surtout soucieuse de remplir consciencieusement tout son devoir devrait élaborer ses menus pour toute la semaine.

Voulez-vous, chères lectrices, nous commencerons aujourd'hui, à penser aux dîners et aux soupers pour toute une semaine, libre à vous ensuite de faire quelques changements suivant vos ressources. Je laisse à chacune le soin d'organiser les déjeuners du moment que vous ne donnerez pas de café aux enfants. Le chocolat chaud est tout indiqué pour les jeunes sans compter que les adultes s'en trouveraient également bien.

Mes chères lectrices :

Je vous serais infiniment reconnaissante si vous m'adressiez votre appréciation au sujet de cette chronique ; si elle vous plaît, je continuerai à vous en servir quelques-unes pour vous permettre d'avoir des menus pour tout un mois. Merci d'avance de votre aimable collaboration. Prière d'adresser vos lettres à Mme Rose Lacroix, 975, rue de Bullion, Montréal.

MARDI

Dîner

Langue de bœuf braisé au chou
Pommes de terre nature
Salade de betteraves
Brown Betty aux pommes

LANGUE DE BŒUF BRAISE AU CHOU

1 langue de bœuf fraîche de 3 livres
2 cuillerées à table de graisse
2 cuillerées à table de farine
4 tasses d'eau
1 cuillerée à table de sel
1 feuille de laurier
1 oignon
1 chou

Mettre la langue dans une marmite, couvrir d'eau chaude et laisser cuire 2 heures. Retirer de l'eau, enlever la peau. Faire fondre dans la même marmite. Quand le tout est brun et crémeux, mouiller avec 4 tasses d'eau de cuisson, y mettre la langue et la feuille de laurier et laisser cuire 1 heure. Couper en tranches épaisses 1 chou moyen auquel on mêlera un oignon émincé. Mettre autour de la langue et prolonger la cuisson 1 heure. Servir avec pommes de terre nature.

SALADE DE BETTERAVES

2 betteraves
1 tasse de céleri
1 cuillerée à thé d'oignon râpé
4 cuillerées à table de vinaigre
1 cuillerée à table de sucre
¼ de cuillerée à thé de poivre
1 pincée de menthe séchée
½ cuillerée à thé de sel

Brosser et bien laver les betteraves, couper les feuilles à 2 pouces et laisser la racine. Faire cuire dans l'eau bouillante jusqu'à ce qu'elles soient tendres et que la pelure s'enlève facilement. Tailler en minces filets. Couper également les pommes en filets. Bien mélanger avec la vinaigrette et aromatiser à la menthe.

BROWN BETTY AUX POMMES

6 pommes moyennes
1 tasse de mie de pain brun
½ tasse de cassonade
2 cuillerées à table de beurre
Le jus et l'écorce râpée d'un citron

Laver les pommes sans les peler et les couper en tranches minces. Beurrer un plat à pouding n'ayant

(Lire la suite page 56)

FRAÎCHES
comme des fleurs

Etre belle, c'est avoir un épiderme frais et net, au grain serré et uni. Le maquillage, n'est qu'un accessoire, destiné à souligner vos charmes, mais non à repeindre une physionomie et encore moins à dissimuler des traits vieillis et un teint terni. La beauté est rarement un don de la nature; elle est le plus souvent le résultat de soins patients et judicieux. Aussi, pour être belle, apprenez à soigner rationnellement votre épiderme.



Tous les poètes ont comparé les femmes à des fleurs ; elle en ont la grâce, la beauté, mais aussi, hélas ! la fragilité. Jeunes filles elles évoquent les fleurs à peine écloses ; femmes, c'est leur splendide épanouissement. Pourquoi faut-il les voir trop souvent se faner avant l'âge ?

Consolez-vous donc si votre nez est un peu trop long, vos yeux un peu trop petits ou votre bouche un peu trop grande. Ce sont là des détails sans importance si votre visage est éclatant de fraîcheur et de santé, votre peau nette et sans défaut. Dites-vous bien qu'est-ce qui frappe et plaît avant tout et que les plus beaux yeux du monde, s'il brillent dans un visage terne, ridé ou couperosé, perdent cent pour cent de leur pouvoir.



« Mais, dites-vous, on ne peut pas toujours avoir vingt ans, on ne peut pas éviter de vieillir ! »

Certes, mais toutes les femmes qui l'ont désiré fortement ont réussi à prolonger leur jeunesse et même à avoir une vieillesse charmante. Pensez aux beautés célèbres des siècles passés, aux moyens rudimentaires seuls à leur disposition pour lutter contre le temps : les bains de lait d'ânesse auxquels Poppée devait sa fraîcheur sans égale et les prosaïques escalopes de veau qui conservaient à Ninon de Lenclos son teint éblouissant.

Le citron, les œufs et autres denrées alimentaires sont assimilables par l'estomac qui les digère en les transformant grâce au suc gastrique et à d'autres sécrétions dont l'épiderme est dépourvu. Sachez que les produits naturels, lorsqu'ils ne sont pas préparés et travaillés en vue de leur action sur la peau sont inefficaces toujours et souvent irritants et nuisibles.

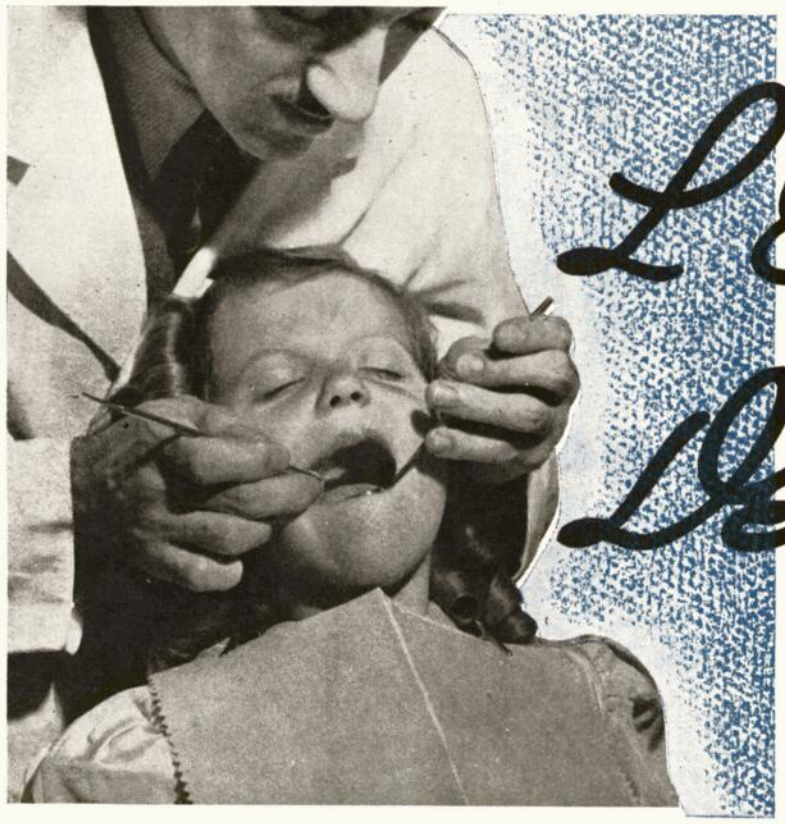


Trop de femmes oublient que leur peau est un organe vivant qui s'appauvrit, s'anémie, se flétrit et a besoin d'un apport extérieur de nourriture pour résister aux ravages du temps. Fournissez-lui cette nourriture sous forme de crème grasse appliquée chaque soir pendant une dizaine de minutes.



Pour lutter contre l'asséchement et la mort des tissus, il ne suffit pas de les nourrir, il faut encore les nettoyer et les protéger selon leur nature.

La beauté n'est pas un miracle, mais le résultat des soins patients, assidus et durables. Et puis, souvenez-vous de cet axiome valable pour être jolie comme pour être en bonne santé : «Mieux vaut prévenir que guérir. »



L'Enfant chez son Dentiste

LES DENTS de lait sont de première importance, parce qu'elles préparent les aliments pour la digestion pendant la période de croissance la plus importante pour l'enfant : Jusque vers l'âge de douze ans. On ne doit donc rien épargner pour conserver ces dents dans le meilleur état possible.

Les dents de lait servent aussi à frayer un chemin aux dents permanentes qui suivront. Par conséquent, si les dents de lait sont perdues trop tôt, les deuxièmes dents pourront pousser de travers.

On demande souvent au dentiste pourquoi les dents de lait ne restent pas et ne grandissent pas comme les yeux et les oreilles . . . C'est que les dents sont surtout composées de matière inorganique comme la pierre, et par conséquent, n'augmentent pas de volume. La nature, dans sa sagesse, donne à l'enfant de petites dents pour mastiquer sa nourriture jusqu'à ce que les mâchoires soient suffisamment développées pour loger les plus grosses dents permanentes.

Les dents de lait percent ordinairement entre 4 mois et 2 ans ½ et sont au nombre de 20. Il y a 4 incisives centrales, 2 en haut et deux en bas ; 4 incisives latérales, 2 dans la mâchoire supérieure, et 2 dans la mâchoire inférieure ; quatre canines, 2 dans chaque mâchoire, et 8 molaires, dont 4 en haut et 4 en bas. Ces dents sont remplacées par les permanentes entre six et 13 ans, les incisives centrales et latérales tombant les premières.

Il n'y a pas d'époque définie pour l'éruption des dents de lait, mais un enfant normal et bien nourri percera ses dents de lait au temps voulu. Quelquefois un enfant naît avec une ou deux dents, mais il est erronné de croire que cela soit un mauvais signe.

Le régime alimentaire de l'enfant doit être soigneusement préparé en vue de conserver ses dents en bon état : du lait en abondance, des légumes verts, des fruits, des œufs, de la viande, du pain et des céréales à grains entiers. Dans ce régime, les dents sont sujettes à la carie.

Les parents doivent aussi apprendre à leurs enfants à bien mastiquer leurs aliments. Des aliments "durs" aident à nettoyer les dents, mais un nettoyage plus complet est nécessaire. Du coton ou de la gaze enroulé autour du doigt de la maman, puis trempé dans une solution de sel et d'eau — environ une cuiller à thé de sel pour une chopine d'eau suffit pour le nettoyage des premières dents du bébé. Plus tard, la mère pourra employer une petite brosse à dents et une pâte dentifrice non médicamentée pour nettoyer les dents de l'enfant jusqu'à ce qu'il apprenne à le faire lui-même.

On doit faire examiner les dents d'un enfant au moins tous les six mois par le dentiste de la famille, à partir de l'âge de deux ans, et même plus tôt, si de petites taches sombres apparaissent sur les dents. Du repos, du sommeil, de l'air pur et du soleil sont nécessaires à l'hygiène dentaire de l'enfant.

•

Tout le monde sait qu'il y a des milliers de bactéries dans la bouche. La plupart des micro-organismes se développent de préférence dans des endroits sans lumière, chauds et humides. La bouche réunit toutes ces conditions essentielles plus une : l'abondance de nourriture.

On croit que le premier à révéler la présence de bactéries sur les dents et autour de celles-ci, fut un marchand de toile Hollandais, Anton van Leeuwenhook, il y a presque trois cents ans. Voici de quelle curieuse façon il décrivit, en 1663, ce qu'il avait du dans son microscope :

"Les plus grosses de ces bestioles (sur mes dents) ont la forme de bâtonnets. Leurs mouvements sont vifs et souples, et ils jaillissent hors de la salive comme un brochet de l'eau. D'autres de ces bestioles tournent comme des toupies, et ont des chaînes. D'autres encore sont comme une fourmillière."

La science moderne a découvert que dans une seule bouche, il pouvait y avoir plus de cent différentes sortes de bactéries. Quelques-unes de ces bactéries ont le pouvoir de faire fermenter les particules d'aliments qui restent dans la bouche. Plusieurs savants sont d'avis que les acides produits par cette fermentation peuvent attaquer l'émail et permettre aux bactéries de pénétrer la dentine et la pulpe ou nerf, et tôt ou tard, de se mêler à la circulation du sang.

Il ne serait pas pratique de retrancher entièrement du régime alimentaire tous les aliments qui contiennent de l'hydrate de carbone, et il n'est pas plus possible ni recommandable de détruire pour un certain temps toutes les sortes de bactéries de la bouche ; car si certaines espèces de bactéries sont nocives, plusieurs autres sont inoffensives, et d'autres sont utiles. La nature n'est pas sans défense contre le travail des bactéries. Dans des conditions normales, la salive dilue les acides avant qu'ils ne puissent causer aucun tort, excepté lorsque l'acide est retenu au fond d'une cavité ou entre les dents.

Vous pouvez réduire le nombre de bactéries de votre bouche en ne mangeant pas trop d'aliments contenant des hydrates de carbonne tels que le sucre, l'amidon et d'autres substances semblables. Le fait de se brosser les dents après chaque repas peut aider, et naturellement de fréquentes visites chez votre dentiste sont essentielles à la santé de votre bouche.

Dans certaines conditions, il y a des bactéries qui peuvent doubler leur nombre toutes les trente minutes, ce qui fait que les devancer est une véritable tâche.

Même les brossages les plus énergiques et les soins d'hygiène les plus méticuleux, ne feront pas disparaître les bactéries de la bouche. Demandez à votre dentiste de vous enseigner la meilleure façon de vous brosser les dents pour pouvoir garder sous contrôle les "bestioles" de Van Leeuwenhook.

La Commission d'Hygiène Dentaire du Collège des Chirurgiens Dentistes de la Province de Québec.









NOS CWACS

au Travail





L'ALLEMAGNE, la première, fonda des régiments féminins, imitée en cela comme en tout par l'Italie. La Russie, elle, avait et possédait depuis longtemps, un grand nombre de femmes à la Ludmila Pavlichenko.

Et nous, empêtrés dans nos chères traditions, nous nous contentions de laisser nos jeunes filles à la maison, sans rien leur demander de plus.

La seconde guerre survint. Et c'est alors que l'on se rendit compte en haut lieu, que justement, dans un pays comme le nôtre, vaste à perdre haleine et si peu peuplé, il fallait que l'effort de guerre fut encore plus sérieux que dans les pays surpeuplés.

Qui fut dit fut fait. Pendant l'été de 1941, on fonda les bases des régiments féminins.

Ce ne fut pas long, dès l'automne, les premières recrues commencèrent d'arriver, et avec une telle solution de continuité que le C. W. A. C. compte maintenant, d'un littoral à l'autre, quelque dix mille femmes en uniforme, qui ont libéré de leurs fonctions autant de soldats aptes à devenir combattants.

C'est plus qu'un beau geste de la part de ces jeunes filles, c'est la preuve indéniable de leur confiance en l'avenir, de leur compréhension des faits présents, d'un optimisme de bon aloi, qui ne repose pas seulement sur l'admiration des efforts des autres.

Elles travaillent, les petites CWACS. Comme les régiments sont, à l'heure actuelle, formés avant tout par le bon sens qui demande de mettre chaque individu à la place qu'il peut tenir, les jeunes filles en uniforme ne remplissent que les places qu'elles peuvent judicieusement tenir, le travail qu'elles faisaient dans le civil est une infaillible pierre de touche.

Il est plus facile de prendre tout de suite une place qu'on peut tenir que faire un long apprentissage. C'est pourquoi celles qui, d'avance, peuvent se donner comme sténos, dactylos, téléphonistes, comptables, etc., sont certaines de remplir, dans les différents services de l'Armée, des fonctions similaires.

Et ce n'est pas tout. Comme nombre de métiers nouveaux sont nés de la guerre, les jeunes filles qui ont des dispositions et témoignent une préférence peuvent les apprendre. Radiotélégraphistes, techniciennes de laboratoires, aides dentistes, et combien d'autres professions, toutes plus intéressantes les unes que le autres sont mises à la portée des jeunes filles qui s'enrôlent dans les rangs du C. W. A. C.

Il y a malheureusement encore de grands combats à livrer contre le préjugé tenace qui règne au sujet de la femme en uniforme. Quelques mères de familles s'opposent encore à l'entrée de leurs filles dans le C.W.A.C. parce qu'elles redoutent pour elles on ne sait quels dangers qui n'existent certainement pas. Toutes les jeunes filles du C.W.A.C. se portent bien, sont heureuses, et ne voudraient pas revenir à la vie civile pour un empire. Elles travaillent, sans doute, mais jamais au-dessus de leurs forces. De plus elles sont bien dirigées par des officiers qui les comprennent et les aiment bien. Elles sont admises à une discipline qui est pour elles une sauvegarde, et elles remplissent, à la lettre, tous leurs devoirs religieux.

Si vos jeunes filles veulent s'enrôler dans le C. W. A. C., Mesdames, n'entravez pas leur geste généreux. Vous serez fières d'elles et vous n'aurez qu'à vous louer de leur avoir permis de faire, en entier, l'effort qui amènera, avec la victoire, la fin tant désirée de la guerre.

Photos Office National du Film.







Bonne nourriture pour les enfants

. . . LES GRANDS BOLS DE BONNE SOUPE CHAUDE CONTIENNENT BEAUCOUP D'ÉLÉMENTS NUTRITIFS

Depuis des années, les mamans avisées ont servi des lunches et des soupers copieux en commençant par de grands bols de Soupes Campbell's, sachant que ces soupes fournissent le genre de nourriture dont les enfants actifs ont besoin. Et, maintenant que les restrictions de temps de guerre rendent la composition des menus plus difficile, vous trouvez plus souvent de la bonne soupe sur les tables de famille. Les lunches d'écoliers, par exemple, sont sûrs de plaire et de bien nourrir quand la Soupe aux Légumes Campbell's en est le plat principal. Les enfants aiment le goût du bouillon riche qui a si soigneusement mijoté avec le bon bœuf et tous les légumes potagers nourrissants . . . il y en a plus de douze sortes, depuis des tomates rouges et mûres jusqu'à du blé d'Inde doré.

Pourquoi ne pas faire cela cet automne—composer plus de lunches et de soupers nourrissants en partant de gros bols de Soupe aux Légumes Campbell's.



Quand midi sonne, à la maison
Vite je cours, non sans raison...
Ma soupe attend—toujours exquise—
Et ça vaut bien des friandises.

DIFFÉRENTES SORTES AU CHOIX: Asperges • Bœuf • Bouillon • Céleri • Poulet et Riz • Poulet et Gombos Poulet et Nouilles • Consommé • Crème de Champignons • Mock Turtle • Queue de Bœuf • Pepper Pot • Potage Ecossais • Tomates • Légumes • Légumes et Bœuf • Légumes à la Végétarienne.

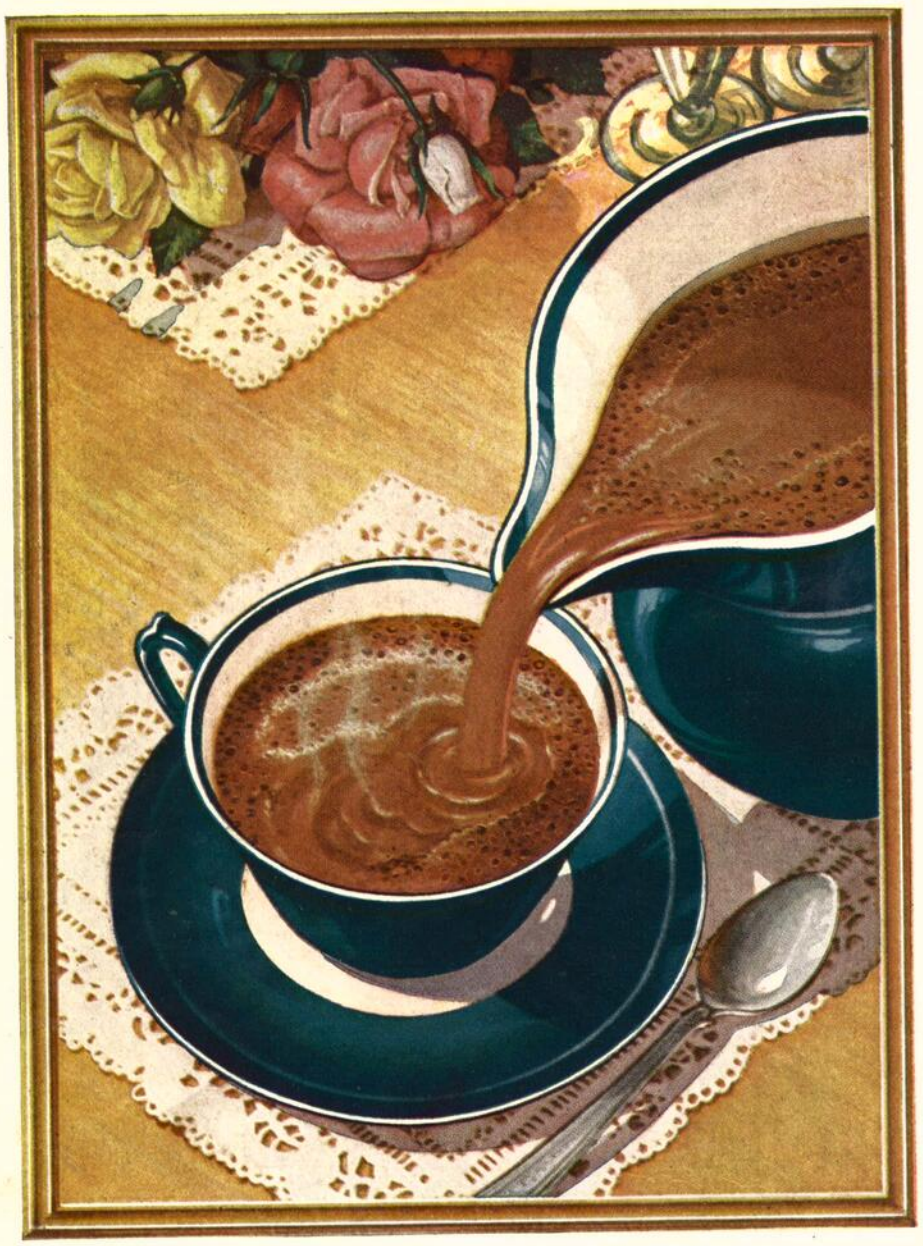
RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC



SOUPE AUX LÉGUMES Campbell's

LA SOUPE QUI EST "PRESQUE UN REPAS À ELLE SEULE"

PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES



FRY, *naturellement!*

Car Fry vous donne toute la saveur du cacao à son mieux . . . ce "quelque chose de plus" acquis par 214 ans d'expérience dans la fabrication du cacao!

Rappelez-vous aussi qu'une tasse de cacao Fry préparée avec du lait est plus qu'un breuvage délicieux. C'est un véritable aliment riche de substances nutritives et fortifiantes pour la santé et l'énergie.

Aujourd'hui surtout, alors qu'il est si important d'avoir un régime alimentaire suffisamment nourrissant, le cacao Fry prend une place de choix au foyer.



C'EST SI FACILE DE PRÉPARER DU CACAO FRY POUR LA FAMILLE

Pour chaque tasse voulue, mettez simplement dans un pot *une* cuillère à thé de Fry et *une* cuillère à thé de sucre et mélangez à *sec*—ajoutez du lait froid pour faire une pâte puis remplissez de la quantité de lait chaud requise et brassez.



Une Tasse de Fry est une Tasse de Nourriture

LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER

(Suite de la page 15)

Odile, qui aidait Catherine à dresser la table, fronçait les sourcils.

— Oh mais, c'est une très mauvaise nouvelle. Les Roches Rouges vont perdre leur tranquillité. Je n'aime pas du tout les étrangers. Nos pentes seront transformées en pistes de luges, de skis. Nous serons envahis. La solitude est si merveilleuse quand le grand silence blanc règne chez nous.

Les trois hommes rirent ensemble.

— Voyez notre sauvageonne. Pour elle les intérêts sont choses négligeables.

Monsieur Walter intervint directement.

— Odile, tout cela n'a aucune importance, tu ne seras pas ici cet hiver, tu tiendras compagnie à ton oncle et à ta tante à Epinal. C'est là pour nous une espérance que tu ne peux pas décevoir.

La jeune fille vint nouer ses bras autour du cou de M. Dieterlin.

— Mon cher oncle, je constate que vous vous ruez au combat et vous voyez que je ne me dérobe pas. D'ailleurs il n'y aura pas de combat. Je n'émigrerai pas à Epinal, malgré toute la tendresse qui m'y appelle. Je ne veux vous causer aucune peine, mais la vie n'est possible pour moi qu'ici même. J'y resterai donc.

« Nicolas reprendra sa pension au collège de Remiremont, où il poursuit d'excellentes études. Vous nous inviterez aux vacances, nous vous inviterons aussi. Tenez . . . pour Noël vous viendrez assister avec tante Clara à la fameuse messe de minuit qui nous est promise.

Monsieur Dieterlin tenta de se dégager des jolis bras frais.

— Tu me prends en traître. Assieds-toi en face de moi et nous discuterons.

— Bon, je suis docile.

— Docile, toi . . . hum . . . hum . . .

Odile saisit une chauffeuse basse et s'installa en face du grave aéropage qui la considérait en hochant la tête. Elle n'en paraissait nullement déconcertée.

— Odile, reprit le terrible Walter, laisse-moi te parler avec brutalité. Avec quoi te chaufferas-tu ici ? Avec quoi mangeras-tu ? Avec quoi entretiendras-tu ton frère et paieras-tu sa pension au collège ?

Elle noua ses mains fines et hâlées sur ses genoux, mordit ses lèvres pourpres, eut l'air de réfléchir un instant et dit, comme lorsqu'elle n'était qu'un bébé.

— Tonton Alter, j'ai calculé qu'avec quinze cents francs par mois, nous nous en tirerons.

Le tisseur prit l'assistance à témoin et haussa les épaules.

— Voici bien une réponse de femme. Je lui demande : avec quoi mangeras-tu, avec quoi te chaufferas-tu et elle réplique : avec quinze cents francs de rente. . .

Maître Loyseau tira sa tabatière, huma une prise et s'exclama avec commisération .

— Hélas . . . hélas . . .

L'oncle continua.

— Veux-tu me dire où tu as l'intention de les prendre ces quinze cents francs ?

— Mais à mon compte en banque, proclama Odile avec dignité.

Une stupéfaction se montra sur tous les visages.

— Où as-tu un compte de banque? Odile, ne plaisante pas.

Et le tabellion répéta en écho :

— Où avez-vous un compte en banque, ma chère enfant, et comment puis-je l'ignorer ?

— A Wesserling.

Tirant de son sac un carnet bleu, elle le tendit à Maître Loyseau qui posa ses bésicles sur son nez rond.

— Qu'est-ce que cela ?

— Mon carnet de chèques.

Le vieil homme poupin, aux blancs cheveux ondés, n'en croyait pas ses yeux.

— Vous permettez que je lise les talons ?

Walter Dieterlin se penchait au-dessus de l'épaule du notaire et lisait à mi-voix.

— Le 15 septembre, moi-même : mille francs. 10 août, Hermann, couvreur : deux mille francs. 5 juillet, moi-même : 800 francs. Eh bien, ma petite Odile, je suis ravi . . . ravi . . . mais depuis quand as-tu ce compte ?

— Depuis ma majorité.

Il y eut un silence général. Walter Dieterlin interrogea à nouveau :

— Qui te l'avait constitué.

Odile rougit, mais répondit calmement.

— Papa.

— C'était très sage à lui, mais cette somme qui est déposée à Wesserling, tu pourrais la ménager. N'était-elle pas, dans l'esprit de mon frère, une espèce de dot pour toi. ?

Elle protesta vivement :

— Non, non, pas du tout. C'était une somme qui devait nous permettre d'attendre que Nicolas eût une situation.

— Est-ce une somme importante ?

Elle ne répondit pas directement.

— Avec, nous pouvons et nous devons demeurer ici.

L'oncle s'entêtait.

— Enfin, ma chérie, si ta tante et moi, nous vous offrons de venir chez nous, ce sera autant d'économies. Nos vieux amis te le conseilleront également.

Catherine servit, à ce moment, des tartes qui sortaient du four et qu'elle apporta sur leurs tôles. Le parfum des brimbelles emplit la pièce d'une légère acidité, fort excitante pour les papilles gustatives des convives.

Odile sut profiter de cette entrée pour se ressaisir et s'absorber dans ses devoirs de maîtresse de maison.

— Approchez de la table, Messieurs.

— Avec plaisir, ma chère enfant.

Monsieur Walter sentit que la partie était perdue pour lui.

— Je n'ai plus d'illusions, dit-il avec tristesse. Si je continue à vouloir te convaincre de quitter les Roches Rouges, je prêcherai dans le désert. D'ailleurs, je ne dois plus compter sur personne ici et je comprends parfaitement l'état d'esprit de ceux dont tu devrais t'éloigner. Ils sont enchantés que tu aies trouvé un motif de ne pas les abandonner, l'apparence d'un motif, même.

— Très juste, très juste, opina le pasteur. Nous sommes profondément attachés à Odile. Le pays entier pleurerait si elle s'envolait du nid.

La jeune fille laissa un lumineux sourire éclairer son fin visage, ordinairement méditatif. Ce sourire était dédié à tout l'entourage et l'oncle Walter en perçut le rayonnement intense.

Le regard d'Odile se fixa sur lui.

—Cher oncle, déride-toi, je t'en supplie, l'affaire est réglée . . . à quoi bon demeurer de mauvaise humeur.

La nuit et la pluie surprirent la demeure dans le fond de l'étroite et mélancolique vallée, où le torrent mugissait plus haut. Monsieur Walter sursauta lorsque le coucou chanta six heures.

— Grand Dieu, mais il est temps que je parte. Si encore, j'apportais à ma femme la réponse qu'elle attend.

Les trois hommes revêtirent leurs manteaux.

La ridicule petite teufteuf du notaire, une De Dion de plus de vingt ans, eut beaucoup de mal à démarrer sous l'averse. La puissante voiture de Walter Dieterlin dut la pousser jusqu'à la grille.

Odile envoya un baiser. Nicolas agitait sa main. L'un et l'autre se tenaient serrés à l'abri du porche.

Ils entendirent Kunz en sabots, refermer la grille derrière les autos. Ils rentrèrent doucement en se tenant par la taille.

Nicolas, en traversant la salle à manger, dit :

— Passons au salon. Une table, dont les convives sont partis est toujours un spectacle lamentable. Tu ne m'as pas fait de musique aujourd'hui et dans quelques jours . . . cinq à peine . . . je ne pourrai plus t'entendre.

— Je ne te refuse jamais rien, Nocolas, tu le sais . . .

L'adolescent reprit alors vivement:

— Eh bien, expliquez-moi donc tout de suite, pourquoi en parlant du compte en banque que papa a constitué à ton nom, tu as soudain paru gênée. La moindre question plus précise, t'aurait déconcertée complètement.

La jeune fille s'empourpra à nouveau. Etonné, son frère la considérait d'une manière interrogative.

— N'insiste pas, répondit-elle. Oublie cela . . . C'est mon secret, mon unique secret, mon chéri.

CHAPITRE II

PIERRE Godefroy-Darville, l'héritier des Godefroy-Darville, qui possèdent tant de hauts fourneaux dans le bassin de Briey, tant de grandes mines de potasses en Alsace, tant d'hectares de forêts dans les Vosges, ne se tenait plus de fierté.

Il venait à chaque instant retrouver sa mère, pour lui crier sa joie :

— « Il » vient, Maman. « Il » a promis de venir . . . « Il » veut bien chasser chez nous . . . « Il » accepte notre hospitalité.

Madame Godefroy-Darville souriait à cette exubérance, mais gardait un calme plein de dignité.

— Eh bien . . . quoi, Pierrot, pourquoi aurait-il refusé notre invitation. N'est-il pas, avant tout, pour nous, un de tes camarades de l'Université d'Oxford. Nous le recevrons comme n'importe quel autre de tes camarades ...

— Mais, maman, tu oublies . . . Le comte Olof n'est pas seulement . . .

— Chut, Pierrot, le comte Olof est le comte Olof. Il nous a fait promettre de respecter son incognito et si tu continues tu seras le premier à le trahir . . .

Le jeune homme n'arrivait pas à cacher son agitation.

De sa voix nette et ferme, dans laquelle ne perçait aucune émotion, sa mère le traça légèrement.

— Un peu plus de tenue, Pierre. N'es-tu donc capable que de fatuité et de snobisme? Est-ce le camarade préféré que tu reçois ou l'héritier d'un titre . . .

— Chut . . . implora Pierre à son tour. Tu as raison, je suis heureux, tout simplement heureux, mais il est si extraordinaire, si grand seigneur, vois-tu qu'on craint toujours de lui déplaire. Il s'appellerait Pierre Godefroy, comme toi, qu'il m'intimiderait encore. Cette fois c'est fini . . . je ne t'en parlerai plus . . . Je ne t'en rebattrai plus les oreilles. Je te le promets . . . Tu le jugeras toi-même.

Enfin le grand soir arriva.

La façade Louis XIV de la seigneuriale demeure, se développait face au couchant et les fenêtres s'embrasaient des dernières clartés roses du ciel.

L'écho répercuta soudain le bruit de la fusillade. Les futaies parurent lancer leurs corneilles au-dessus des combles du château.

Une puissante voiture noire déboucha sur le gravier de la cour d'honneur. Elle stoppa devant les marches de granit et Pierre se précipita vers la portière qu'un laquais avait déjà ouverte.

Un grand jeune homme blond, vêtu d'un costume de golf, couleur tabac, ganté de peccari, quitta le volant, arracha son gant droit pour serrer la main de Pierre.

— Bonjour, vieux, dit-il familièrement, avec un léger accent nordique.

Puis cérémonieusement il monta baiser la main de Madame Godefroy-Darville, qui l'accueillit avec sa bonne grâce renommée.

— Comte, soyez le bienvenu sous notre toit. Nous attachons une importance extrême, mon fils et moi, à ce que vous vous y plaisiez beaucoup et soyez déjà assuré que votre moindre désir sera scrupuleusement respecté.

Le jeune homme s'inclina avec aisance.

— Madame, je vous remercie mille fois. Je suis certain que les heures vont ici s'envoler comme dans un rêve. Cette demeure merveilleuse semble sortir d'un conte de fées.

— Hélas, sembla s'attrister soudain, Madame Godefroy-Darville, vous n'y trouverez aucune Belle au Bois Dormant qui soit digne de vous.

Le comte éclata de rire.

— L'atmosphère de ces lieux, Madame, me charmera, même sans princesse à délivrer du sommeil.

— Tandis que nous sommes, nous, plus favorisés . . . puisque nous avons notre Prince inconnu . . .

Le prétendu comte mit un doigt devant sa bouche, pour signifier le silence. D'un sourire, la châtelaine s'excusa et ce fut la seule allusion qu'elle se permît vis-à-vis de son hôte.

Elle quitta les jeunes gens au seuil de la chambre.

Dès qu'ils furent seuls, Olof joyeux s'informa d'une manière un tantinet gouailleuse, en se plantant devant sa couche.

— Je parie, Pierrot, que tu éprouves le besoin de me faire dormir dans un lit historique.

— Quoi ! Tu l'as deviné ?

— Oui.

— Louis XIV y a couché.

— Fichtre . . . Quelle mine vais-je avoir, dedans, en pyjama ? Tu seras obligé d'assister à mon « petit lever » alors ? . . .

— Promis. D'autant que tu sais, dès demain, nous courrons le cerf . . . A moins, continua-t-il avec hésitation, que tu ne juges cela prématuré, ou que tu sois fatigué, car il faudra se lever de bonne heure.

— Cela m'est égal, je suis plutôt du matin que du soir.

— C'est vrai . . . A Oxford, dès dix heures tu baillais et t'endormais au milieu des réunions les plus gaies.

Le comte assura gravement :

— C'est toujours la même chose. Aussi devant ta mère, aie pitié de moi. Ne prolonge pas trop les veillées. Je lutterais désespérément pour observer les convenances et je serais au supplice.

Cette fois, complètement rendu à l'ambiance du collège, Pierre frappa familièrement sur l'épaule de son ami.

— Je me ferai ton complice.

Olof le considéra avec affection.

— Enfin, je te retrouve. Tu me paraissais si guindé, en bas.

Pour s'excuser, Pierre expliqua :

"En Temps de Guerre—*et après*...



ma famille a besoin de la PROTECTION d'une Assurance-Vie!"

"Dans notre budget domestique mensuel, l'assurance-vie occupe la première place. C'est notre garantie qu'il y aura *toujours* suffisamment pour le reste!

"Grâce au représentant de la Mutual Life of Canada, j'ai pu *répartir* mon assurance de façon à répondre à tous mes besoins . . . droits de succession, protection de ma maison et de ma famille, instruction pour mes enfants et rentes pour moi-même. J'ai trouvé que la compagnie avait des polices pouvant répondre à des besoins déterminés."

Par ces temps incertains, VOTRE FAMILLE A BESOIN DE LA PROTECTION D'UNE ASSURANCE-VIE! C'est *seulement* par l'assurance-vie qu'un homme ordinaire peut créer *immédiatement* une sécurité supplémentaire suffisante . . . vous ne pouvez, d'aucune autre façon, ajouter *autant* et *si rapidement* à ce que vous possédez actuellement.

Il existe des polices de la Mutual Life of Canada pour les revenus de temps de guerre—assurant le maximum de protection moyennant le minimum de débours. Pour avoir des faits et des chiffres, téléphonez ou écrivez aujourd'hui au bureau de la Mutual Life le plus proche.

THE MUTUAL LIFE OF CANADA

Fondée en 1867

Siège Social - Waterloo, Canada

ASSURANCE EN VIGUEUR—PLUS DE $638,000,000



Barbara Golding, favorite de la société, en plus de ses études universitaires sur les questions sociales, travaille à la section d'imprimerie des chantiers de Vancouver. Barbara a le teint clair et elle préserve sa fraîche beauté en se donnant chaque jour — un Cocktail Woodbury. "Je préfère le Savon Woodbury", dit-elle, "parce qu'il m'assure une peau lisse et douce."

Une Exquise Débutante Aide à la Main-d'Oeuvre

. . . et conserve la fraîcheur et la féminité de son teint grâce au Cocktail Facial Woodbury



1. "Réhabiliter nos miséreux est aussi un travail de guerre", dit Barbara. Des soins de la peau elle dit: "Quand la suie ternit mon teint, j'ai recours au Savon Woodbury."



2. "Une mousse parfumée de Savon Woodbury — et ma peau perd cet aspect terne. La riche mousse emporte toute poussière. Je rince à l'eau froide et mon teint reprend son éclat."



3. A la section des plans, Barbara vend des timbres de guerre. Sa beauté attire les acheteurs. Un lénitif rare *ajouté* à la douceur de son savon préféré — Woodbury.



4. Fait pour la peau, Woodbury nettoie en douceur, déblaie les pores. N'irrite pas la peau la plus tendre. Pour la "Peau Douce au Toucher" achetez Woodbury aujourd'hui! 10¢.

SECONDEZ VOS SOLDATS — ACHETEZ BONS ET TIMBRES DE GUERRE (FABRICATION CANADIENNE)

— Il y avait deux ans que nous nous étions quittés . . . Alors n'est-ce pas, tu aurais pu changer . . .

Le valet de chambre du comte apporta les bagages et les jeunes gens convinrent qu'ils devaient s'habiller au plus tôt pour le dîner.

●

Le lendemain vers six heures, deux lads tenaient deux chevaux sellés, devant l'escalier d'honneur. Les écuries et le chenil étaient en rumeur.

Pierre Godefroy-Darville n'avait demandé que trois piqueux : La Ronce, La Feuillée et La Ramure, pour cette première chasse.

— Les trop grandes chasses à courre ne sont pas du sport, affirma-t-il.

— Je suis de ton avis, répondit le comte Olof en sautant à cheval.

Les piqueux les précédaient et dans le petit matin, leurs casques rouges, leurs cors bien astiqués, plaquaient des notes crues sur un fond de campagne floue.

La meute retenue par des valets, aboyait clairement, joyeusement. Les queues blanches et tachetées de roux des chiens s'agitaient frénétiquement au-dessus du chemin de terre que le cortège suivait pour gagner les bois.

Les deux amis chevauchaient l'un à côté de l'autre. Pierre expliquait :

— Nous allons gagner un plateau où gît la harde. Nous tâcherons de forcer un des cerfs avant midi.

— Entendu, répondit le comte laconiquement.

Il aspirait, les narines frémissantes, l'air vif tout parfumé d'essence résineuse que le vent rabattait des cimes. Des fils de la vierge barraient la route. Ils s'accrochaient à sa poitrine, à ses bras et flottaient derrière lui nacrés et roses.

Le comte était un magnifique cavalier. Il ne faisait qu'un avec sa monture ainsi qu'un juvénile centaure. Il ne portait pas de coiffure. Ses cheveux ondés, blonds argent auréolaient son front haut.

Ses traits admirablement réguliers avaient repris leur impassibilité et leur froideur extraordinaires. Tout en lui redisait de nouveau l'aristocratie et la hauteur.

Comment cet être si près de l'enfant parfois, par tant d'expressions ingénues, pouvait-il assumer une telle morgue ? Quel dédoublement de la personnalité s'opérait donc en lui ?

— Nous attendrons la meute lorsque nous aurons atteint le plateau, alors que nous lui laisserons dépister la harde, annonça-t-il.

Tout ce que tu voudras, mon cher. La matinée commence délicieusement.

Olof désigna sur le sommet, presqu'en face d'eux, un toit aux larges pentes qui semblaient coiffer la montagne.

— Qu'est-ce que ce chalet ?

— Ce n'est pas un chalet, c'est un hôtel, fermé depuis plusieurs années et qui va paraît-il rouvrir pour la saison. Tu sais . . . nous avons beaucoup de neige et on peut se livrer ici même aux délices du ski.

A ce moment, comme on venait de lâcher la meute, la chasse commença. Les chevaux dressèrent la tête et humèrent le vent. Joyeusement les deux jeunes gens se lancèrent à la suite de piqueurs qui avaient déjà eu le temps de les distancer et qui, disparus, derrière un repli boisé, ne tardèrent pas à sonner « la vue ».

Les sons du cor se répercutaient romantiquement de vallée en vallée. Olof, penché sur l'encolure de son cheval, dépassa Pierre qui pensa :

— Quelle fougue . . . Le voilà lancé . . . Ce pauvre Titus, qui est pourtant le meilleur de mon écurie, rentrera fourbu.

Mais il essaya lui-même de suivre le train, sans aucun ménagement pour sa monture.

Près d'un étang, Olof rencontra un garde, qui se tenait sous un grand hêtre rouge. Le garde lui cria :

C'est un cerf qui a débûché tout à l'heure.

— Merci . . . merci . . .

Les paroles du comte furent violemment emportées par la vitesse de son coursier. Titus escalada un talus, puis retomba sur une déclivité toute rose de bruyères.

Là-bas, le cerf avec la meute qui le serrait de près et les hommes rouges qui galopaient derrière, formaient un véritable tableau vivant dans l'immense paysage.

Le comte piqua des deux et coupa par un boqueteau de bouleaux pour rejoindre la chasse au plus court. Il fonçait sur les arbres tout frémissants sous la brise qui leur arrachait des feuilles comme à poignées. Il allait les dépasser d'un seul coup, quand une biche effrayée par le train du cheval qui semblait la charger, bondit hors de sa cachette et détala à son tour.

Le comte n'eut plus qu'une idée : forcer cette biche à lui seul. Il cabra le cheval, lui fit faire une brusque volte face et le lança sur le rapide et gracieux animal qui courait léger comme l'ombre d'un nuage sur l'élastique tapis aux clochettes pâlies.

Pierre arriva à temps pour apercevoir la façon dont Olof entendait poursuivre la chasse. Il s'arrêta un instant, médusé.

— Quel impulsif, pensa-t-il, il est incapable de brider sa fantaisie du moment. Laissons-le atteindre sa biche, s'il le peut . . . Moi je ne puis abandonner mes piqueurs et leur cerf.

Et à son tour le jeune homme lança son cheval au galop, mais dans une direction opposée.

Olof, cependant, avait atteint l'orée d'un bois de sapin agrippés au versant d'une crête. Les troncs étaient espacés les uns des autres, et des rochers rouges obstruaient les passages.

La biche grimpait alertement. Titus grimpait aussi, contournant parfois les masses de grès qu'il ne pouvait franchir. Olof, que la nervosité gagnait, l'excitait de la voix.

— Allons . . . hop . . . hop . . . nous perdons du terrain . . . Elle va nous échapper. . .

L'animal s'éloignait. Sa robe beige n'était plus qu'une tache claire, qui diminuait là-haut, toujours plus haut.

Le comte, les traits contractés, les mâchoires serrées, n'était plus possédé que par l'idée de meurtre. Le vieil instinct millénaire, l'instinct de l'homme des cavernes l'avait saisi.

Au fur et à mesure qu'ils allaient le chemin se faisait plus aisé. La gorge devenait vallée. Un épais gazon feutrait les bords. La biche fila sous un pont de rondins qui franchissait une cascade. Olof dut accomplir un détour. La chute et le tablier de bois formaient pour lui un double obstacle infranchissable.

Il perdit du terrain, ce qui augmenta sa fureur, mais la biche visiblement exténuée ralentissait son allure . . .

— Je la tiens, je la tiens . . . cria-t-il avec rage.

Il escomptait le moment de plaisir violent où sa dague pénètrerait dans le cou de la bête, terminant le supplice de l'animal et mettant un rouge point final à sa cruelle passion.

Au bout de l'espace d'herbe verte, un toit fumait derrière les grands arbres d'un parc. La biche longeait un mur drapé de vignes vierges et de lierre.

Elle haletait. Elle levait son fin museau pour aspirer l'air qui sem-

blait manquer soudain à ses poumons. Enfin, elle s'effondra contre une grille de fer derrière laquelle s'ouvrait une allée jonchée de feuilles d'or.

Une jeune fille s'y promenait mélancoliquement, en lisant.

Elle vit le drame, l'horrible meurtre qui se préparait. Lâchant son livre, elle se rua vers la grille qu'elle ouvrit aussitôt.

La biche dans un dernier sursaut de vitalité, se glissa dans l'enclos.

Odile Dieterlin, car c'était elle, referma le lourd battant et demeura dehors, appuyée svelte et sombre aux barreaux, faisant face au chasseur déchaîné.

Les yeux de diamant noir lançaient des éclairs. Ses anglaises de jai, aux reflets bleus se déroulaient contre ses joues amenuisées et mates. Elle se dressait sur la pointe des pieds, prête à crier son dégoût et des invectives.

Elle frémissait et derrière son dos ses deux mains se crispaient sur la grille comme pour se retenir de se jeter au mors écumant du cheval.

Le comte aveuglé par ses cheveux, aveuglé par le vent, par la vitesse n'avait pas eu le temps de voir se dérouler la scène jouée si rapidement devant lui. Il sauta à bas de sa monture, dégaîna son coutelas et au lieu d'une biche, trouva sous son bras levé une jeune fille qui le bravait comme une Diane agressive.

L'arme tomba sur le pré avec un bruit mou. Olof soutint pendant quelques secondes le regard étrangement fixe et autoritaire.

L'image de cette enfant hautaine : le front splendide, les grandes arcades sourcillères qui abritaient le feu d'une indignation terrible, le nez fin et pur, les lèvres, dont la pulpe était mordue par des incisives qui se révèlaient menues et éclatantes ainsi que des perles, la ligne gracile du coup qui soutenait l'ovale parfait, tout cet ensemble se gravait à jamais dans l'esprit d'Olof.

Il finit par baisser les paupières, mais d'un talon rageur il martela le sol.

Quel était ce mystère ? . . . Pourquoi le privait-on de sa juste proie?...

Il siffla entre ses dents :

— Mademoiselle . . . voulez-vous me permettre d'abréger l'agonie de cette biche qui m'appartient.

Il n'osait regarder celle qui ne lui répondait pas, mais dont les traits se peignaient partout où son regard se posait, comme ces taches lumineuses que l'œil transporte ici et là, lorsqu'on a osé contempler le soleil.

— Mademoiselle, reprit-il (et sa voix sonnait brève, étranglée de contrariété) cette biche m'appartient . . C'est indubitable . . .

Un rire d'ange tinta narquoisement.

Le comte Olof, devant qui toute volonté pliait, pâlit . . . Se doutait-elle à qui elle avait affaire pour se permettre de le narguer ainsi. Il se redressa et la toisa à son tour.

— Mademoiselle, il est invraisemblable que vous prétendiez vous opposer . . .

Calme, mais tranchante, Odile rétorqua :

— Je prétends m'opposer, en effet, à une lâcheté ignoble.

Olof ricana et haussa les épaules. Ses mains nerveuses avaient rejeté en arrière les longs cheveux d'or pâle.

— Une lâcheté . . . Quelle sentimentalité démodée est la vôtre, Mademoiselle. Cette biche va mourir, elle souffre . . . Elle devrait déjà ne plus souffrir . . .

— Elle ne mourra pas. Je soignerai cette pauvre bête exquise que vous vouliez donner en curée à vos chiens et je la sauverai.

Elle martelait chaque mot, pour affirmer sa volonté de ne pas céder.

Olof, de sa cravache, frappait ses guêtres fauves et l'effort qu'il s'imposait pour dominer sa colère et pour ne pas se livrer à quelque violence, gonflait les veines de son cou et le faisait piétiner sur place.

Mlle Dieterlin enregistrait ces signes d'impatience, qu'elle jugeait ridicules et elle résolut de doucher le chasseur insolent.

— Monsieur, je vous en prie, ne vous donnez pas en spectacle. Vous manifestez un état d'agitation qui convient peu sans doute, à une personne de votre condition.

Cette phrase le glaça et le roidit. Cette fois, il foudroya celle qui se risquait à l'affronter ainsi. Ses yeux bleus durcirent et soutinrent le choc des prunelles de nuit.

Un imperceptible sourire de dédain se figea sur son masque ravagé et souillé. Et après un silence qui impressionna tout de même son interlocutrice, il dit :

— Souffrez donc en effet que je me présente, puisque vous me rappelez à mes devoirs de civilisé. (Il hésita imperceptiblement avant de se nommer) « Comte Olof ».

Il attendait maintenant dans une pose impeccable de garde à vous.

La voix cristalline le bafoua à nouveau.

— Monsieur, dans cette circonstance, votre identité m'importe peu.

— Mademoiselle. . . A qui donc mon ami Pierre Godefroy-Darville, dont je suis l'hôte, devra-t-il faire réclamer le gibier que j'ai forcé et qui lui revient de droit.

Leur discussion avait l'air d'un duel. Olof ne pourrait jamais admettre d'y être vaincu.

— Qu'il le fasse réclamer au Tissage des Roches Rouges, à Odile Dieterlin.

Et celle qui parlait ne bronchait toujours pas. Rien ne s'émouvait dans sa figure impassible, hormis les lèvres qui palpitaient pour lancer les syllabes cinglantes.

— Soit, Mademoiselle, je retiens votre adresse.

— Et moi, Monsieur, je retiens qu'un étranger, seul, peut réclamer avec cette insistance un animal blessé et s'opposer à ce que j'exerce chez moi, dans mon parc, un droit d'asile aussi indiscutable que tous vos droits de chasse . . .

Après cette dernière phrase qui fustigea le comte, Odile fit jouer la poignée de la grille et se retournant, sans une inclination, sans un mot de congé, rentra chez elle d'un pas souple et sûr.

D'un geste machinal, il répara le désordre de ses cheveux, tira la fermeture éclair sur le gilet taché, renoua sa cravate et tamponna d'un fin mouchoir chiffré les balafres ternies de son front et de ses joues moites encore.

— Bon, merci.

Au petit trot il s'éloigna, ménageant désormais sa monture. Il lui semblait qu'un voile lourd et gris s'était abattu sur la campagne rayonnante du matin. Il ne pouvait échapper à l'obsession de sa rencontre et au souvenir lancinant de la scène avec Odile.

A environ une lieue du château, il rencontra Pierre également à cheval et qui commençait à s'inquiéter de sa disparition.

— Comme te voilà fait. Mais par où es-tu passé ?

— Par le ravin, répondit le comte laconiquement.

— Par le ravin ? Mais c'est fou, complètement fou . . . Et ta biche ?...

— Je n'avais pas de chiens, je l'ai perdue . . .

Et à l'étonnement navré de Pierre, Olof singulièrement morose se mit à chevaucher, comme s'il avait été frappé de mutisme.



Pas de Larmes au Départ

laissez-lui le souvenir de douces Mains fines



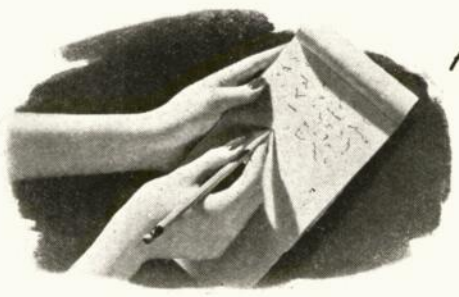
C'est Mal—

Non pas mal de laver la vaisselle ! Mais très mal de permettre à l'eau chaude de dessécher votre peau en la privant de lénitif naturel. Bientôt vos mains durcissent et se gercent.

C'est Bien—

Très bien, de donner à vos mains la moiteur lénitive nécessaire — en employant la Lotion Jergens. Vos mains reçoivent par Jergens des soins quasi-professionnels.





Ayez Confiance—

Les médecins connaissent 2 ingrédients spéciaux qui redonnent à la peau gercée son charme jeune et sa douceur. Tous deux se trouvent dans la Lotion Jergens. Et si facile ! Ne colle pas ! *Empêchez* l'humiliante rêcheur en employant la Lotion Jergens.

Jergens Lotion

POUR DES MAINS DOUCES, ADORABLES

Rappelez-Vous—

AU COLLEGE, ENVIRON 4 SUR 5 DES JEUNES FILLES EMPLOIENT JERGENS.

Oui, parmi elles, 4 fois autant choisissent la Lotion Jergens préférablement à toute autre lotion.



(Fabrication Canadienne)

Paulette Goddard dit:

UNE DES VEDETTES DE "SO PROUDLY WE HAIL" (PARAMOUNT)



"Pour un Teint vif, TNT, essayez mon* M.N.W."

''Rien ne pénètre la résistance masculine comme un teint parfait,'' dit Paulette Goddard. ''Donc, à Hollywood, nous avons recours au *M.N.W. C'est notre raccourci pour le...

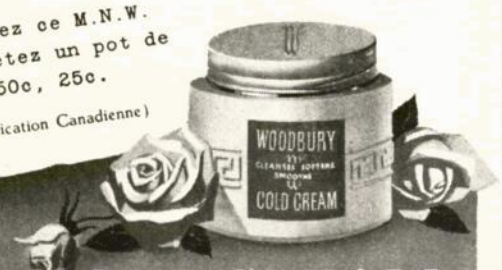
*Masque Nocturne Woodbury.''

''Essayez. Nettoyez-vous à la Crème Woodbury. Remettez et laissez une couche légère pour la nuit.

Délicieusement, votre teint devient plus doux, plus lisse; les petites lignes de peau sèche se montrent moins -- grâce aux 4 ingrédients lénitifs de la Crème Woodbury. Il y a aussi un ingrédient unique qui agit automatiquement sur la crème en pot et la purifie, la protégeant contre les germes de poussière -- germes qui pourraient flétrir la peau.

Chaque soir, mettez ce M.N.W.
Aujourd'hui, achetez un pot de Crème Woodbury: 50c, 25c.

(Fabrication Canadienne)



WOODBURY COLD CREAM

la Crème absolue de Beauté

Chapitre III

La biche gisait complètement épuisée. Odile embarrassée, ne savait qu'entreprendre. Enfin elle courut frapper à la loge du gardien.

Catherine et Kunz lui ouvrirent aussitôt.

— Que se passe-t-il, Mademoiselle, vous êtes tout essoufflée ?

— Une biche blessée est entrée dans le parc. Un chasseur l'avait forcée jusqu'à la grille et je la lui ai escamotée, là, à son nez et à sa barbe, alors qu'il allait la poignarder. Il a parlementé, protesté. Je me serais fait plutôt hacher que de livrer la pauvre bête.

Odile s'exprimait avec une vélocité ardente. Elle était encore sous le coup de sa dispute.

Catherine s'exclama :

— Est-ce possible, Mademoiselle Odile ? Eh bien, il faut d'abord la forcer à boire un peu de vin chaud sucré, pour la revigorer et puis nous lui laverons ses plaies à l'eau salée.

Kunz, qui en n'importe quelle circonstance restait silencieux avait déjà posé sur la cuisinière une casserole à demi remplie de vin et d'eau. Il atteignit une cuvette d'émail et des serviettes.

Catherine s'affairait également, elle dit encore.

Kunz sourit et secoua la tête.

— Quoi ? . . . Quoi . . . qu'est-ce que tu veux signifier là . . .

Le sourire de l'homme s'accentua.

— Eh bien, parle enfin, c'est terrible un mari qui a toujours l'air d'avoir avalé sa langue.

Kunz consentit à déclarer :

— Tu crois que c'est une chèvre, sans doute. Elle dormira où elle voudra, dans les noisettiers, ou derrière le massif de houx . . .

Lorsque le trio approcha, la transfuge de la forêt sursauta. Devait-elle fuir encore ? Péniblement elle se mit sur ses quatre pattes. Odile s'en fut devant en éclaireur.

— Recouche-toi, chérie, personne ne te veut de mal.

La jeune fille s'assit près d'elle et lui offrit le breuvage qu'elle huma avec méfiance, puis elle se décida à lapper un peu de liquide.

Elle se recoucha. Ses prunelles se voilaient.

— Elle ne va pas mourir . . . Elle ne va surtout pas mourir . . . interrogea Odile vers Kunz.

— Non, Mademoiselle. Il n'y paraîtra plus demain. C'est un tout jeune animal.

— Demain ! Déjà . . . Mais je n'aurai pas le temps de l'apprivoiser.

Elle commença le plus doucement possible à laver les déchirures qui zébraient les cuissots. La biche paraissait dormir. En silence ils la contemplaient.

— Et alors, s'enquit Catherine, puisque tu t'y connais si bien en biches, bichons, bichettes, qu'est-ce qu'il faut lui administrer, à ton avis?

— Rien, rien du tout. Laissons-la. Les bêtes n'aiment pas qu'on les regarde lorsqu'elles sont en train de souffrir.

— Mais elle a froid, remarque Odile. Je vais monter chez moi lui chercher une couverture.

Odile eut l'air de s'envoler à travers le parc, vers la maison. A son retour, elle enveloppa la biche avec des précautions infinies, dans une moelleuse couverture en laine des Pyrénées.

— Il faut rentrer déjeuner, Mademoiselle, conseilla Catherine.

— Oui, rentrez, je vous suivrai.

Odile s'assit à nouveau, une main posée sur le front bossué qu'elle caressait légèrement. Bientôt la belle et la bête furent seules, dans le vieux parc automnal, dont le soleil perçait le secret noir et or.

Parfois le vent détachait des branches une volée de feuilles qui descendaient avec lenteur sur le sol déjà feutré.

L'heure était miraculeusement calme et presque tiède. L'azur luisait au-dessus des arbres. Odile respira profondément et soupira.

— Voici une aventure extraordinaire . . . Ma première aventure . . . J'avais raison lorsque je supposais que la vie n'était pas seulement faite d'événements monotones et toujours prévus.

Elle contempla le petit corps pantelant.

« Ah . . . si je pouvais lier avec cette sauvageonne une amitié durable. Si elle consentait à m'aimer . . . Quelle douceur ce serait dans ma solitude. Combien de fois, dans la fôrêt, ai-je marché à n'importe quelle heure du jour, ou pendant les belles nuits claires et parfumées, avec l'espoir de rencontrer un dix-cors, un fin chevreuil, ou une sœur de ma petite protégée. Il me semble que je mérite l'attachement de cette biche à cause de mon amour pour nos bois, à cause de mon amour pour les êtres qui les animent et qui sont les enfants de la solitude et du mystère...

Elle se pencha et chuchota à la fin de sa phrase à une oreille pointue et nerveuse qui battit soudain à petits coups précipités.

Puis sur le museau tendu, elle déposa trois baisers reçus et acceptés.

Après ces sentiments d'effusion, elle fut bouleversée à nouveau par une vague d'indignation et de colère.

— Quel était ce garçon au faciès brutal ? Ce cavalier d'apocalypse, hideux à regarder, alors que le désir du meurtre le défigurait. J'imagine que les possédés du démon doivent ainsi laisser transparaître leurs instincts les plus bas . . . Que les hommes sont méchants. N'arriveront-ils donc jamais à tuer en eux la brute des cavernes ? C'est à désespérer de la civilisation . . .

Le timbre criard de Catherine troubla le tête à tête et la méditation.

— Mademoiselle est servie.

Odile Dieterlin, qui ne perdait jamais beaucoup de temps à se nourrir, expédia son repas avec une précipitation encore plus grande qu'à l'ordinaire. Et Catherine de se lamenter.

— Mademoiselle, vous attraperez une maladie d'estomac.

— Mais j'ai de bonnes dents, Catherine, et je déteste m'éterniser, sans raison, devant une assiette.

— Oh ! ce qu'il faut entendre . . . Rien ne vous presse, pourtant . . .

— Si, si, tout me presse au contraire. J'ai envie de jouer des sonates avant de descendre au village . . . Je veux arriver à la Croix du Lac avant deux heures, pour voir le soleil éclairer les fonds de sable, où se vautrent les carpes . . .

Elle avait toujours une foule d'excuses que Madame Kunz trouvait dérisoires. Ce jour là, cette dernière put affirmer, avec l'amertume d'une cuisinière non appréciée.

— Naturellement vous avalez ma quiche sans la goûter pour aller rejoindre votre animal . . .

— Naturellement, Catherine, dit Odile d'un ton grave. Il faut que je lui apprenne le nom que je lui ai donné.

— Tiens donc, vous l'avez déjà baptisée ?

— Oui. « Gracieuse » en souvenir des histoires que tu me racontais, lorsque j'étais petite. Celle que je préférais était celle de « Gracieuse et Percinet ». Tu vois que cette nouvelle ne souffre aucun retard . . .

Mais la biche n'était plus sous la couverture et Odile eut beau tourner, virer, dans le parc et le verger, elle ne la découvrit pas.

— Elle n'a pourtant pas pu s'échapper, j'en suis sûre.

Kunz, narquois, surgit auprès de sa maîtresse.

— Je vous le disais bien qu'elle ne serait pas longue à reprendre de la vivacité.

— Mais il y a une heure à peine, je la tenais dans mes bras, elle m'écoutait si docilement.

— Patience . . . Patience . . . Les bêtes ne sont pas plus ingrates que les gens. Elle s'accoutumera . . .

Odile découragée et triste, résolut de rentrer à la maison. Elle n'avait plus qu'une idée : écrire immédiatement à son frère afin de lui relater tous les événements de la journée.

Elle gravit en courant les marches du grand escalier et se réfugia au deuxième étage dans une vaste chambre, dont les deux baies ouvraient sur les pentes de sapins couronnées d'azur ou de nuées.

Il y avait là un étroit divan entouré de livres . . . des bibliothèques, un piano à queue, une table de travail entre les deux fenêtres et d'où l'on pouvait surveiller deux montagnes à la fois.

La pièce, scrupuleusement tenue, manifestait pourtant par un désordre sympathique qu'on y vivait intensément. Les partitions étaient éparses, les livres consultés épars sur les sièges.

Les toiles de Jouy sur les murs, les feuillages disposés dans les vases attestaient qu'une sensibilité féminine présidait à l'arrangement de la pièce. Pourtant l'atmosphère restait uniquement intellectuelle.

Odile s'enferma à triple tour. Personne d'ailleurs n'avait permission de pénétrer dans ce refuge de la jeune fille.

Elle s'assit devant l'écritoire et souriant au grand portrait de son frère, placé devant elle, elle commença aussitôt :

« Mon cher Nickou,

« Je ne sais comment entrer dans le vif de mon récit, tant les faits se sont succédés depuis ce matin, déroulant un film extraordinaire, auquel les Roches Rouges doivent être stupéfaites d'avoir servir de décor.

« Ce matin, je me promenais dans le parc, lisant ma chère anthologie des poètes. Au loin, j'entendais retentir des cors. J'aime ces sonneries, le soir, lorsque les gardes jouent et se répondent de maison forestière à maison forestière, mais lorsque ces airs parcourent les vallées et qu'ils accompagnent des chasseurs, ils m'étreignent d'une poignante tristesse. Je pensais aux pauvres bêtes pourchassées qui fuient devant les chevaux. Je me postai à la grille, rêvant devant notre bout de prairie, surveillant la lisière des bois. Soudain une biche débûche, elle suit le ruisseau, tombe une première fois, se relève, fonce vers moi . . . Un cavalier la poursuit sans chien heureusement. La biche s'effondre contre la grille. J'ouvre, elle se faufile dans l'allée. Je referme et attends son agresseur. Je le vois grossir en quelques secondes et me cacher tout le paysage.

« Son cheval est couvert d'écume. Lui-même ruisselle de sueur. L'odeur du cheval me répugne et me suffoque . . .

« Cet homme, que je brave du regard et devant qui je me redresse de toute ma taille, saute à terre, coutelas en main.

« Au paroxysme de sa passion démente, il ne semble pas encore s'être aperçu de ma présence et de l'escamotage de son pitoyable gibier.

« Je ne sais comment te décrire cette face grimaçante, écarlate aux yeux exhorbités, sa bouche tordue par un rictus de haine, sa chevelure aux mèches de Gorgone. C'est un géant, un géant furieux qui me réclame sa proie avec grossièreté. Je le cingle de phrases blessantes. Il prétend qu'il est l'hôte des Godefroy-Darville et qu'il fera réclamer la bête par eux. Il se nomme enfin : « Comte Olof » Rien d'étonnant à ce qu'il se montre si goujat. De quelle steppe ? De quel pays barbare est-il issu ? . . .

« Ta sœurette se sentait lionne en colère, je ne sais pas ce qui me retenait de lui sauter au visage, toutes griffes dehors. Il dut, à la fin, s'avouer vaincu et se retirer avec sa honte.

« Heureusement, la biche me reste. Kunz, Catherine et moi l'avons soignée de notre mieux. Elle commença pas accepter nos soins, se laissa même border par moi, sous une couverture. Mais depuis le déjeuner, elle me boude. Je l'ai pourtant appelée Gracieuse et elle devait tenir à mériter son nom. Je suis navrée . . .

« Naturellement, j'avais fait le rêve, non de la retenir prisonnière, mais de l'apprivoiser. Je me voyais déjà parcourant le pays accompagnée de ma biche, comme Geneviève de Brabant, jadis.

« Enfin, n'anticipons pas. Je suis d'une nervosité extraordinaire. Impossible de m'exorciser de cette image du comte Olof, fondant sur moi. Je suis certaine que j'en ai pour des semaines à le voir apparaître dans mes cauchemars. Il incarne tout ce que je déteste le plus: l'instinct primant l'intelligence, primant la sensibilité, la bonté . . . N'est-ce pas là le plus grand péché, être cruel, s'acharner à créer de la souffrance et trouver dans cette souffrance une joie infinie ? . . .

« Je m'arrête, mon cher Nicolas, car sur ce sujet j'écrirais des pages, tu n'en doutes pas. Mais ces pages, tu me connais assez pour les imaginer.

« Si la biche consent à vivre aux Roches Rouges, comment t'accueillera-t-elle ? Il faudra que tu la séduises aussi. Penses-y déjà . . .

« Tendrement, ta grande sœur t'embrasse.

« ODILE. »

A peine avait-elle terminé cette missive, qu'un coup de sonnette retentit sous les vignes vierges défeuillées du porche, qui donnait accès au tissage.

C'était le facteur. Il apportait un volumineux paquet d'imprimés et quelques lettres. Odile redescendit aussitôt et vint au-devant de Catherine qui lui remit le tout.

— On peut assurer, Mlle Odile, que vous avez un courrier de ministre. Le facteur monte presqu'aussi souvent que lorsque les affaires de Monsieur votre père marchaient encore.

D'un ton légèrement impatient, Odile rétorqua :

— C'est que les affaires marchaient mal à cette époque là.

Elle rougit en continuant : « Et puis Nicolas et moi, nous nous écrivons chaque jour. J'ai les lettres d'oncle Walter et de tante Isabelle . . . »

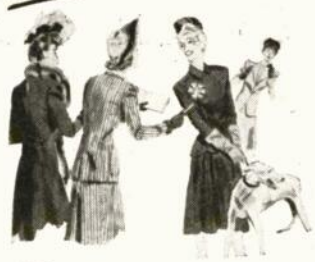
La servante tenta de pousser son enquête aussi loin que possible, puisque l'occasion s'en offrait et que depuis longtemps sa curiosité était alertée.

— Oh . . . ces lettres là, je les connais . . . mais il y en a d'autres, celles de Paris . . . Et puis vous en lisez

LANA TURNER, JOUANT DANS "MUSIC FOR MILLIONS" (M-G-M)



VOUS pouvez obtenir son Teint Couleur de Miel



Lana Turner nous confie:

Une vedette rencontre son public partout. Elle doit se montrer *toujours* à son mieux. "Voilà pourquoi la Poudre Woodbury est la préférée de tant de nous à Hollywood," dit Lana Turner. "Non seulement elle s'harmonise avec le teint, mais *dès* qu'on la saupoudre elle éveille des tons glorieux. Je choisis Rose Windsor Woodbury — elle donne un ton d'or pâle ravissant."



IL parlera d'amour

Oui — les nuances de Woodbury sont magiques! Car les directeurs de cinéma, experts en beauté, ont veillé à leur création. Grâce au procédé Ton Contrôlé et à un triple tamisage, la Poudre Woodbury produit un effet plus lisse, plus jeune ! Nuances : *Windsor Rose*, *Rachel* (la nuance de Hedy Lamarr), *Chair* (la nuance de Lucille Ball), *Radieuse* (la nuance de Dorothy Lamour).

POUDRE WOODBURY à Ton Contrôlé



SES NUANCES DE FARD

Une "Carte Hollywood" dans chaque boîte de Poudre Woodbury indique les nuances de Rouge et de Bâton pour les lèvres assorties à chaque poudre. Procurez-vous *aujourd'hui* l'assortiment Woodbury. Boîtes de Poudre Woodbury — 25¢, 16¢.

(FABRICATION CANADIENNE)

★ ACHETEZ BONS ET TIMBRES DE GUERRE ★

Jeunes filles, aidez un autre aviateur à gagner ses ailes...



● Tous les jeunes gens de la R.C.A.F. ont hâte de se lancer dans la bataille. Mais des milliers d'entre eux resteront attachés au sol, à moins que des femmes courageuses n'acceptent de les remplacer.

Joignez-vous à cette phalange de jeunes filles qui font partie de la R.C.A.F.

Quelle que soit votre tâche, il en est une plus urgente, qui consiste à remplacer plus d'hommes afin qu'ils puissent grossir les équipages aériens.

Si vous avez 18 ans et moins de 45 ans et si vous avez complété vos études primaires, vous êtes admissible à la R.C.A.F. Adressez-vous au prochain Centre de recrutement et n'oubliez pas d'apporter votre extrait de baptême et votre certificat d'études. EXCELLENTES CHANCES DE PROMOTION.





Vous recevrez gratuitement une brochure illustrée décrivant les occupations des recrues féminines de la R.C.A.F. en écrivant au Directeur de l'effectif, R.C.A.F., édifice Jackson, Ottawa.

RCAF

CORPS D'AVIATION ROYAL CANADIEN

WD-25MF

des journaux, des revues. Ce n'est pas étonnant que vous êtes si savante.

— Tu exagères, Catherine.

— Non, non, je n'exagère pas et quand parfois je me réveille si tard, dans la nuit qu'il est quasiment tôt, j'aperçois votre fenêtre allumée. D'ailleurs il y a un bruit qui court : c'est que vous n'avez pas de sommeil et que vous vous tuez sur des livres.

« Les braconniers ne se gênent pas pour raconter que votre lampe brûle jusqu'à des trois heures du matin . . .

Cette fois les sourcils noirs se froncèrent.

— Ces braconniers sont insupportables. Est-ce que je les surveille, moi, est-ce que je les épie ? Si je me promenais dans les chemins, lorsqu'ils sont penchés sur leurs ténébreuses besognes, irais-je les trahir ? . . .

Catherine, sans se soucier de cette répartie de mauvaise humeur, s'exclama.

— Et s'il n'y avait que les braconniers . . . Mais tenez, avant-hier, j'ai rencontré des charbonniers qui descendaient de Servance. Eh bien, eux aussi ont remarqué que nous n'éteignions chez nous qu'à des heures indues . . . « Il n'y a personne de malade au Tissage, Madame Kunz ? » m'ont-ils demandé . . .

D'un air faussement désinvolte Odile essaya de plaisanter.

— Alors les charbonniers aussi s'en mêlent ? C'est trop fort. Je les jugeais pourtant sympathiques. Je voulais même, lorsque j'avais 10 ans, en épouser un, pour habiter une petite hutte ronde dans une clairière. Ma confiance était mal placée . . . A qui se fier ? . . .

Catherine daigna éclater de rire, mais ne démordit point.

— Et au village . . . Et je te questionne par ci, et je te questionne par là : « A quoi votre demoiselle occupe donc ses veillées ? . . .» Et j'ai l'air toute sotte de ne pas savoir . . .

— Et c'est ce qui t'ennuie. Mais je suis bien tranquille, plutôt que de rester quinaude, tu inventerais n'importe quoi. Raconte-moi ce que tu leur dis.

— Je leur dis . . . je leur dis . . . d'abord que vous écrivez des pages à votre frère, puis que vous écoutez des concerts à la radio tant qu'il y en a . . .

— Est-ce tout ?

La servante hésitait, ce qui inquiétait visiblement Mlle Dieterlin.

— Je dis . . . Je dis que vous avez hérité du don de votre pauvre papa qui restait des après-midi entiers, devant le piano, à laisser courir ses doigts, et que cela faisait de bien jolis airs. Alors je dis que vous composez des opéras, de grands opéras...

Odile faillit ne pas retenir son sérieux.

— Tout cela est très bien, ma brave Catherine. Continue à me dépeindre ainsi aux bonnes gens.

L'interrogation de la servante se fit presque suppliante.

— Ce n'est pas cela ? . . . Bien sûr ! Vous vous moquez de moi . . . Vous vous moquez de moi . . . Vous ne fabriquez pas des opéras ? . . .

Alors Odile trancha sèchement :

— Et maintenant cela suffit, n'est-ce pas, Catherine, laisse-moi en paix.

La vieille bonne devint toute rouge.

— Après tout, ce n'est pas par curiosité que je m'informe, c'est pour votre bien. Si vous vous couchiez comme tout le monde, vous n'auriez pas les yeux si creux, les traits si tirés. Heureusement que notre bon air est là, pour vous empêcher de tomber en langueur . . . et puis aussi la cuisine que je vous oblige à manger. Maintenant, c'est juré, je ne vous reparlerai plus jamais de « votre secret », mais je m'opposerai à ce que ce secret là vous conduise à la tombe.

Déçue et tragique, Catherine regagna sa loge.

Odile sourit à cette affection bougonne. Elle se préparait à regagner ses appartements, quand brusquement au milieu de la cour, et comme si elle tombait du ciel, la biche la rejoignit.

— Oh ! que tu m'as fait peur, dit la jeune fille ravie, en posant une main sur le dos de la bête, qui demeura pressée contre elle en marchant.

— Gracieuse... Gracieuse... Sais-tu bien que c'est « Capricieuse » que je devrais te nommer. Et moi qui avais du chagrin, parce que tu m'avais oubliée.

La biche retroussait les lèvres et tendait par petits coups son museau, pour quêter une caresse, mais lorsqu'elles arrivèrent près du perron, elle repartit comme une flèche vers les futaies du parc.

— Tout est pour le mieux, songea Odile. Elle est charmante et indépendante à la fois. Je ne pouvais pas la désirer autrement.

CHAPITRE IV

LE LENDEMAIN, Mlle Dieterlin, moulée dans une redingote noire et coiffée d'un feutre noir, également, qui encadrait son fin visage, se rendait au village, où madame Loyseau, la femme du notaire, l'avait conviée pour goûter.

Elle aimait beaucoup ces vieux amis de son père qui lui avaient toujours manifesté une affection profonde et discrète.

Elle marchait d'un pas rapide au bord du ruisseau qui dévalait le long du chemin.

« Madame Loyseau sera stupéfaite de la nouvelle, je l'inviterai à venir admirer ma petite protégée, dès dimanche.

Odile était enchantée d'avoir un sujet de conversation avec la vieille dame, mais soudain elle se mordit les lèvres.

« Dois-je raconter la scène du chasseur ? A quoi bon ? Madame Loyseau lui donnerait une publicité bien inutile. J'expliquerai que Gracieuse avait dérouté les chiens et qu'elle arriva seule à ma grille.

Et insensiblement, pendant le trajet d'une lieue qui la séparait du bourg, Mlle Dieterlin se mit à penser au chasseur, à ce chasseur qu'elle avait maudit et qu'elle maudissait encore.

Son imagination travaillait, sans se rendre compte qu'elle forçait les détails, à donner au comte Olof l'apparence d'un de ces mauvais seigneurs du Moyen Age, cruels et hautains. L'étrangeté du nom la poursuivait. De quelle race était-il pour porter ce titre avec ce prénom qui sonnait à son oreille d'une manière slave? Comment pourrait-elle s'informer à son sujet ? Mme Loyseau avait quelques relations avec Mme Godefroy-Darville, qu'elle allait visiter pour de bonnes œuvres. Peut-être qu'en l'interrogeant . . .

Le bourg et son clocher d'ardoise apparurent. La demeure du notaire, une solide construction du XVIIIe siècle, face au presbytère, donnait par un joli perron sur la grande place. La rampe de l'escalier, les appuis des fenêtres, le balustre du balcon étaient de fer forgé et si délicatement ouvrés que bien des touristes s'arrêtaient pour les admirer.

Bientôt Odile fut installée dans une bergère, dans un salon Louis XV, où flottait un parfum de bergamotte.

Petite, boulotte et preste, la notairesse accueillit Mlle Dieterlin avec mille protestations.

— Mon enfant, vous êtes en retard . . . Enfin, vous voici, comme je suis heureuse. Je vais sonner pour le goûter.

Odile, comme elle se l'était promis, narra l'installation de la biche aux Roches Rouges, en omettant de citer le comte Olof.

Madame Loyseau qui faisait profession d'être une âme sensible se récria.

— Les chasses à courre devraient être interdites. Quelle horreur, mais cette biche, que vous n'allez pas manquer de charmer, comme c'est exquis . . .

La notairesse, comme à son habitude avait pris son fauteuil dans l'embrasure d'une fenêtre. C'était un poste d'observation et la surveillance de la place, seule distraction de petit bourg, occupait les trois quarts de son temps.

— Tiens, annonça-t-elle, une auto que je ne connais pas . . .

Une magnifique voiture venait, en effet, de se ranger silencieusement le long des bas côtés de l'église. Pierre Godefroy-Darville en sortit.

Madame Loyseau poursuivit donc:

— Ce sont nos châtelains. Venez donc les voir, peu curieuse créature!

Le nom des Godefroy-Darville avait fait battre le cœur d'Odile. Le comte Olof allait-il lui apparaître à nouveau? Elle se leva et se posta derrière le fauteuil de la notairesse. Elle vit Mme Godefroy-Darville et son fils, elle vit un jeune homme coiffé d'un feutre crânement relevé et les mains enfouies dans les vastes poches d'un pardessus mastic.

Il examinait avec complaisance la grand'place nette, la maison du notaire, le presbytère avec ses plantes grimpantes échevelées, le clocher qui ressemblait à un jouet et il avait l'air de trouver le village exemplaire.

Ce qui frappa Odile, ce fut l'expression enfantine et joyeuse de ce grand garçon apparemment du même âge de Pierre Godefroy-Darville. Il s'approcha pour considérer avec attention les fers forgés du perron. Son regard aurait pu croiser celui de la jeune fille au travers du tulle léger du rideau. Elle eut tout le temps de remarquer le profil aristocrate et pur et les yeux de lin bleu.

Elle se rassit tout à fait calmée. Non, le comte Olof n'était pas avec eux. Elle ne songea même pas que cette constatation exprimait une sorte de désillusion.

Le groupe des promeneurs pénétra dans l'église. La vieille dame continua son bavardage.

— Les Godefroy font les honneurs de notre table à leur invité. Madame Godefroy prétend que c'est une œuvre remarquable et que les guides devraient la signaler. Moi, je la trouve un peu excessive. Cet homme à cheval, à gauche qui sort de l'ombre et lève un fouet sur le Christ m'a toujours effrayée.

Cette fois, cette description ramena devant Odile l'image du comte Olof avec une telle intensité, qu'elle sentit, comme lors de sa dispute, ses poings se fermer de colère et ses cheveux se dresser, chargés d'une électricité contraire.

Madame Loyseau agita une clochette cristalline, tout en surveillant « sa » place, du coin de l'œil.

— Je réclame notre chocolat . . . Les Godefroy-Darville remontent en voiture . . . Le jour baisse si vite . . . J'ai demandé à la cuisinière des toasts moelleux comme vous les aimez . . . Ce comte Olof est un vrai Prince Charmant . . . Odile . . . Odile, à votre âge, les princes charmants m'intéressaient plus qu'ils n'ont l'air de le faire.

Mlle Dieterlin balbutia.

— Comment . . . comment, le comte Olof n'est pas là que je sache?

— Mais si, daignez jeter les yeux sur lui, mon enfant.

Très pâle, les mains pressées contre sa poitrine, elle s'approcha du rideau de tulle de nouveau.

— Ce n'est pas lui, protesta-t-elle encore.

La vieille dame, s'emporta.

— Enfin . . . me l'a-t-on présenté, oui ou non, hier, alors qu'il rentrait à cheval avec Pierre, de cette chasse qui vous a valu une biche?

Odile appuyait son front pâli contre la vitre. L'homme plein de charme, qui tenait la portière à Mme Godefroy-Darville était donc le même que l'odieux personnage de la veille? C'était une métamorphose inimaginable . . .

Malicieusement Madame Loyseau remarqua :

— Je vous accusais de ne point porter d'attention aux princes charmants, mais je me trompais sans doute.

La voiture démarra en claksonnant. Odile, d'un pas de somnanbule, regagna son siège.

— Comment aviez-vous donc imaginé le comte Olof? ma toute belle?

Odile tressaillit.

— Je ne sais pas . . . Je voyais une espèce de géant sombre, de cavalier, ressemblant, par exemple, à celui qui vous cause tant de frayeur sur le tryptique de notre église. Alors, n'est-ce pas, entre l'imaginaire et le réel, il y a une telle différence . . . que j'ai été surprise . . . Mais permettez-moi d'en rire avec nous.

Elle essaya de sourire le plus naturellement du monde, sans y réussir toutefois.

La vieille dame remuait doucement le chocolat avant de le servir, elle beurra les tartines, soupira.

— Odile, figurez-vous que je suis comme vous. Olof . . . Olof . . . cela ne lui va pas à ce candide étudiant, qui fut condisciple de Pierre à Oxford. J'ai cherché Olof dans son dictionnaire historique et voici ce que j'ai trouvé : « Olof, roi d'Orionie du IXe siècle » . . . puis toute une série de souverains nordiques qui régnèrent jusqu'au XIVe siècle. Si ce comte descend de tous ces terribles guerriers, avouez, ma très chère, qu'il n'a rien gardé de leur farouche apparence . . .

Odile hocha doucement la tête. Puis la conversation dévia vers d'autres sujets. La jeune fille faisait de louables efforts pour paraître enjouée, empressée, mais elle était distraite. Jamais elle n'avait éprouvé à ce point un tel besoin de solitude.

La pendule d'écaille, en sonnant six heures, la délivra enfin.

— Oh, chère Madame, il faut que je me sauve.

— C'est vrai . . . Téléphonez-moi dès que vous serez chez vous, ce trajet dans le noir . . . brr . . . Baptiste pourrait vous accompagner.

— Non, non, surtout . . . Ma forêt m'est familière, même la nuit. A dimanche et mon meilleur souvenir à Maître Loyseau, qui aurait tout de même pu quitter son étude pour venir me saluer . . .

— Je le gronderai pour vous.

Le vent s'était levé, poussant une pluie presque glacée. Odile s'emmitoufla dans un vaste imperméable et fonça avec vaillance dans l'obscurité. Le bruit des ruisseaux grossis accompagnait sa marche.

A mi-voix, elle lançait contre la pluie des phrases qui la libéraient de sa contrainte de l'après-midi.

Olof . . . Etes-vous ce possédé, ou ce garçon dont toute la personne donne une impression de force paisible et de distinction? . . .



Portrait par
Maria de Kammerer

MENEZ-VOUS UNE DOUBLE-VIE OU UNE VIE DOUBLE?

Il vous faut un Rouge à Lèvres Tangee au Fini Satiné!

—dit Constance Luft Huhn, Directrice de la Maison Tangee

Commes beaucoup d'autres femmes, vous êtes probablement ces jours-ci, constamment à la recherche de quelques minutes supplémentaires . . . trouvant néanmoins le temps pour de nouvelles activités causées par la guerre, en outre de vos occupations habituelles. Ceci est une raison très importante, j'en suis sûre, pour laquelle la plupart d'entre vous ont accueilli si chaleureusement nos nouveaux Rouges à Lèvres Tangee au Fini Satiné.

Car voici un Rouge que dure vraiment longtemps; une fois appliqué il ADHERE. Son "FINI SATINE" exclusif confère à vos lèvres une suavité satinée qui defie tout temps. Pas trop humide ni trop sec, votre Rouge Tangee vous semblera faire partie de vos lèvres . . . tout en maintenant sa nuance brillante et chaude pendant de longues heures.

Si vous avez depuis longtemps desiré possèder un tel Rouge à Lèvres, je vous recommande très sincèrement Tangee. Et n'oubliez-pas de compleler votre maquillage avec le Fard Tangee pour les joues et la Poudre Tangee pour le visage qui s'harmonisent avec le Rouge à Lèvres Tangee au Fini Satiné.

Nouveau TANGEE MEDIUM-RED . . . Nuance chaude et définie; pas trop foncée, ni trop claire . . . toute juste.

TANGEE RED-RED . . . "Le rouge le plus rare, le plus ravissant de tous." Il s'harmonise parfaitement avec toutes les teintes en vogue.

TANGEE THEATRICAL RED . . . "Rouge brillant et écarlate". . . toujours flatteur.

TANGEE NATURAL . . . "Beauté pour le Service". . . Maquillage sobre pour les femmes en uniforme. Orange dans l'étui, il se transforme en le ton rosé de vos propres lèvres.

BEAUTE — *gloire de la femme*
LIBERTE — *gloire des nations*
Protegez-les toutes deux . . .

ACHETEZ DES CERTIFICATS D'EPARGNE DE GUERRE



Rouge à lèvres

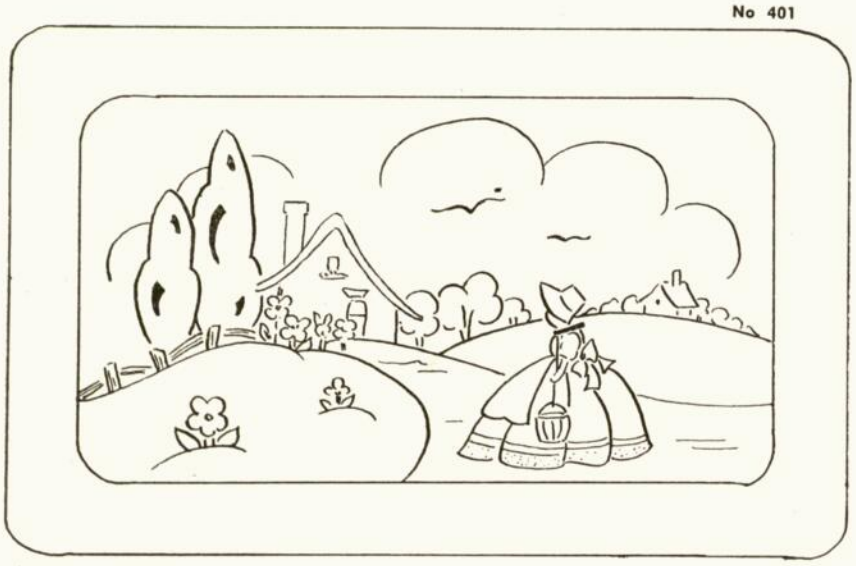


TANGEE *au fini satiné*

Le Coin du Tapis

Scène Rustique

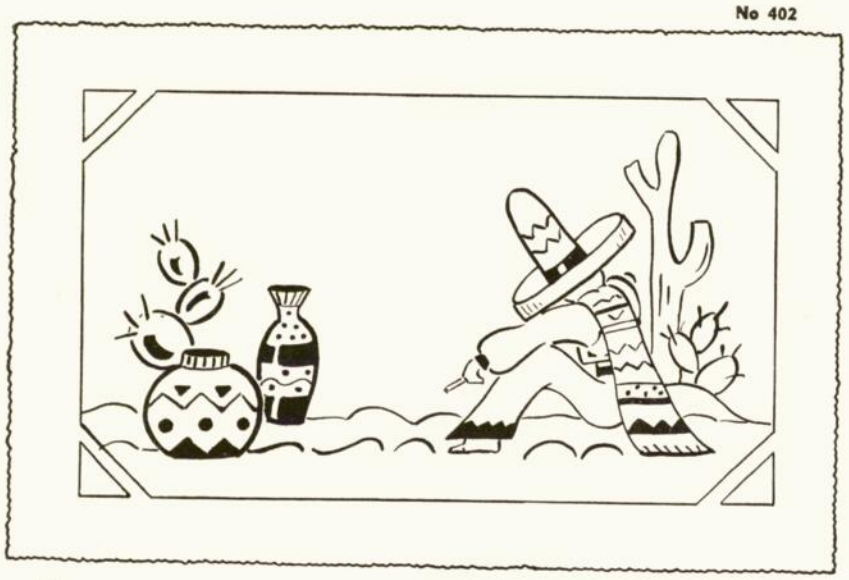
No 401



Un ciel bleu au-dessus des toits rouges des maisons, des arbres verts, des fleurs multicolores tout cela est un charmant fond de tableau pour la gentille petite campagnarde qui apparaît sur ce tapis dans un dessin de 22 pouces par 34. Le modèle peut être crocheté avec de la laine ou des chiffons.

Paysage Mexicain

No 402



Une petite synthèse du plus pittoresque pays de l'Amérique espagnole avec son paysan à large sombrero, ses cactus et sa magnifique poterie bleue. Le modèle peut être crocheté avec de la laine ou des chiffons.

Mme de Bellefeuille,

60, Bord du Lac, Valois, P.Q.

No 401 — Modèle étampé sur papier et tableau des couleurs..... 15 cents
Papier carbone pour tracer ..... 10 cents

•

No 402 — Modèle étampé sur papier et tableau des couleurs ..... 15 cents
Papier carbone pour tracer..... 10 cents.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

La Revue Populaire — novembre 1943

Est-ce à vous ce visage crispé ? . . . mais aussi ces traits purs presqu'impassibles ? . . .

Elle entendait bourdonner les brèves phrases qu'ils avaient échangées la veille :

— Monsieur, votre identité m'importe peu .. . — Mademoiselle je retiens votre adresse . . . — Vous êtes étranger, c'est votre seule et piètre excuse . . .

Odile Dieterlin s'arrêta. Ses joues brûlaient. Elle offrit son visage à l'averse rafraîchissante.

« Mon Dieu, mais je deviens folle . . Pourquoi cet étranger me préoccupe-t-il à ce point . . . C'est ridicule. Et pourquoi accorder une telle importance à deux images qu'un inconnu me laisse de lui-même. Quand il chasse, il a l'air d'un démon et quand il visite une église avec des amis, il prend un air archangélique et puis après . . . Maintenant : ni-ni c'est fini . . . Je pense à autre chose... Quel abri ma Gracieuse aura-t-elle adopté cet après-midi ? . . .

Et Odile Dieterlin reprit sa marche vers les Roches Rouges d'un pas rapide, comme pour laisser loin, derrière elle, les visions trop obsédantes.

•

Le trio des châtelains en quittant la place, avait entrepris une promenade pour profiter du magnifique crépuscule.

Pierre conduisait. Le comte avait donc pris place au côté de madame Godefroy-Darville et celle-ci faisait les honneurs du paysage avec complaisance.

— La nuit va tomber très vite maintenant. Rien n'est plus beau, n'est-ce pas que ces hêtres rouges que le couchant colore. Nous prendrons la route des crêtes pour rentrer. . .

Olof écoutait et regardait.

— Ce pays est très prenant, Madame. Ainsi hier, lorsque je me suis égaré, j'ai atteint une fabrique dans un fond de vallée. Un pré merveilleux, semé de fleurs violettes s'étendait jusqu'à un parc . . .

Madame Godefroy-Darville s'écria :

— Oh, vous étiez aux Roches Rouges, c'est en effet un endroit fort joli.

Avec une imperceptible gêne. le comte s'informa :

— Est-ce un endroit habité ?

— Bien sûr . . .

En quelques mots, la mère de Pierre raconta les déboires industriels de monsieur Dieterlin, puis elle conclut:

— Odile Dieterlin et son frère habitent là, encore, avec un couple de serviteurs. La jeune fille est très belle, assez étrange. Elle n'a jamais voulu quitter le tissage. Les gens du pays prétendent qu'elle compose la nuit. Sa fenêtre reste allumée très tard . . . mais il suffit qu'elle n'ait pas les habitudes de tout le monde, pour qu'elle soit auréolée d'une légende romanesque. En tout cas les personnes qui l'approchent ne tarissent pas d'éloges à son sujet . . .

Madame Godefroy-Darville parlait . . . parlait . . . et l'ami de son fils écoutait silencieusement ces détails qu'il avait quêtés d'une manière détournée.

Depuis la veille, lui aussi était hanté par le souvenir de sa rencontre. Mais alors qu'Odile pouvait se vanter d'avoir aigi selon son cœur et sa fierté, lui portait, comme un poids oppressant et insoutenable, la sensation d'avoir non seulement manqué d'élégance mais de la plus simple dignité.

Des bouffées de honte l'empourpraient quand il y songeait

« Comment ai-je pu tenir tête à cette jeune fille . . . Je ne me pardonnerai jamais mon attitude et mes discours et si Mlle Dieterlin ne garde pas pour elle ce qu'elle pense de moi et qu'elle raconte la scène, je suis ridiculisé à jamais. Voilà où me mènent ma passion de la chasse et mon emportement, lorsqu'on se met en travers de mes volontés et de mes désirs . . .

Le grand front impérieux se plissait. Le regard ordinairement si clair paraissait s'assombrir.

Ce changement d'expression n'échappa pas à la sollicitude de madame Godefroy-Darville qui manifesta son étonnement.

— Est-ce le mauvais temps qui approche, ou la nuit qui tombe qui vous attristent ainsi ?

— Je vous prie de m'excuser, Madame. Vos sapins m'ont donné la nostalgie de mon pays.

D'un air convaincu, madame Godefroy-Darville affirma :

— C'est là un sentiment respectable. Je vais prier Pierre d'accélérer. Il n'y a plus rien à voir. J'espère que dès votre arrivée au château, un verre de porto aura raison de votre spleen.

Dans l'intimité accueillante du grand salon où flambait un immense feu de souches de chênes, Olof portait à ses lèvres le verre de vin délicieux et fort que lui tendait le valet de chambre habillé à la française, mais le pli de son front subsistait.

— Cher ami, et Madame Godefroy-Darville manifestait ainsi ses dons de fine psychologue, je m'apercois que le vin ne saura pas combattre votre état d'âme mélancolique. Me permettez-vous de vous donner un conseil.

— Je suis vraiment confus et touché de votre bienveillance, Madame.

— Eh bien, en attendant le dîner, vous devriez, vous retirer dans vos appartements et consacrer l'heure que vous avez devant vous, à votre correspondance. Rien de tel, lorsqu'on est loin de chez soi, pour adoucir le mal du pays.

Olof s'inclina profondément.

— Votre conseil est excellent ; j'en userai donc ainsi avec votre permission.

Seul enfin, il arpenta sa chambre de long en large. Il était furieux contre lui-même.

« Je suis pire qu'un enfant . . . On m'a pourtant appris à refouler mes pensées, à les porter derrière un masque d'impassibilité. A quoi me sert l'éducation si sévère qu'on m'a imposée, l'étiquette que je dois respecter, si je me conduis comme un impulsif . . . Quelle est donc la puissance de cette Odile Dieterlin, pour que je perde le contrôle de moi-même et que je n'arrive plus à réagir Je partirai, plutôt que de subir davantage cet état d'esprit déprimant.

« Si j'écrivais à ma mère et à mes sœurs. . . Non, ce ne serait qu'un pauvre dérivatif, qui ne me soulagerait même pas. Pourtant il me faut agir . . . Ecrire était une bonne idée...

Le mot l'obsédait.

« Mais au fait, si je le lui écrivais à elle . . Je lui exprimerais mes regrets . . . Pourquoi pas après tout ? Je pourrais ce soir m'évader du château. Nous sommes à trois milles du village. Les Roches Rouges en sont à peu près à la même distance de l'autre côté puisque je ne connais pas les raccourcis . . . Voilà qui me calmera les **nerfs . . .**

La pluie battait les vitres. Il en ouvrit une et tendit son visage à la rafale.

— Bah, dit-il joyeux, d'ici minuit au moins l'averse a le temps de cesser et puis j'ai mon équipement de chasse au canard, pour mon voyage en Ecosse. Bottes en caoutchouc, ciré, chapeau de cuir. Je braverai le dé-

luge et j'irai moi-même déposer ma missive dans sa boîte aux lettres.

Olof alluma une petite lampe au-dessus d'un écritoire de maroquin rouge et sortit de sa pochette un stylo guilloché comme un bijou. Tout de suite il commença :

Château de Servance

« Mademoiselle,

« Votre étonnement sera profond sans doute, lorsque vous me lirez. En vérité, je suis trop navré de vous être apparu, hier, ainsi qu'un être dépourvu de tout souci de convenances, pour ne pas me sentir tenu à des excuses.

« Les exercices violents libèrent hélas, dans l'homme, des instincts primitifs. Vous avez eu raison de me traiter de barbare. J'en étais devenu un, lorsque je poursuivais la biche que je vous ai si violemment disputée.

« Je souffre d'un immense regret de m'être si peu comporté en gentilhomme. Que ma franchise vous touche aujourd'hui. C'est le vœu le plus cher que je puisse former très humblement. Je souffrirais beaucoup aussi si mes amis Godefroy-Darville apprenaient que je me conduis en France et plus particulièrement chez eux, d'une façon dont ils pussent rougir. Je vous énonce ce scrupule, qui m'est particulièrement douloureux en ma qualité d'étranger, qualité que vous m'avez si sévèrement reprochée.

« Maintenant, Mademoiselle, je vous en prie . . . écoutez-moi et croyez-moi. Je m'engage en mémoire de notre rencontre, à ne plus jamais suivre de chasse à courre. Soyez persuadée que ce serment sera tenu.

« Si la biche, que vous avez sauvée, devient pour vous une compagne, j'ose espérer que d'ici quelque temps, lorsque vous aurez oublié la violence de notre altercation, vous voudrez bien me considérer seulement comme celui à qui vous devez les tendres familiarités d'un animal exquis.

« Veuillez trouver ici, Mademoiselle, les plus respectueux hommages de celui qui se dit et se veut votre serviteur.

« Comte OLOF. »

« P.S. Puis-je me permettre de vous demander un signe de votre pardon ? Excusez cette dernière audace. Si ma supplique est exaucée, veuillez, dès demain, accrocher à votre grille un rameau d'automne, cueilli dans votre jardin et qui, ainsi que la branche d'olivier jadis, sera le symbole de notre paix enfin faite. »

Il relut plusieurs fois ce mot qu'il cacheta à la cire, sa bague de platine armorié lui servant de sceau.

Rasséréné cette fois, il put passer dans son cabinet de toilette et revêtir un smoking pour le dîner, puis il descendit au salon, où il était déjà attendu.

— Là, il baisa la main de la maîtresse de maison et détendu, l'air heureux, il murmura en s'inclinant.

— Vous ne sauriez imaginer, Madame, à quel point vous aviez raison. Votre conseil s'est révélé merveilleux à l'usage.

Pierre affectueusement lui prit le bras.

— J'en suis ravi, je craignais tellement que tu voulusses nous quitter ? Alors, tout à l'heure, tu me feras ma partie de billard, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas joué l'un contre l'autre depuis Oxford.

— Je suis à ton entière disposition.

Pendant le repas et la soirée qui suivirent, Olof fut d'un esprit et d'une gaminerie charmante. La mère et le fils, une fois de plus conquis, s'en félicitaient. Ils se séparèrent vers onze heures.

L'invité de Servance s'était enfermé dans sa chambre historique. Il venait de congédier son domestique.

— Je n'ai plus besoin d'aucun service, Karl, dormez sans vous déranger, quoiqu'il arrive.

En un tournemain Olof se dévêtit, puis d'une malle, il tira un équipement complet avec lequel il se metamorphosa.

Tout luisant de caoutchouc des pieds à la tête, il ouvrit la porte. Ce lui fut un jeu d'enfant que de gagner le parc, sans être vu et bientôt il marcha d'un pas rapide sur la route.

Les cataractes du ciel s'était taries, mais un vent glacé bouleversait les nuages sur un ciel que la pleine lune illuminait.

Olof alluma une pipe et allongea ses foulées. Il se prit à chanter une chanson de marche de son pays qui lui remit son enfance et son adolescence aux lèvres.

Il se sentait heureux, dispos. Le poids excédant qui l'oppressait avait disparu. Il ne restait, à la place du cœur, que le fardeau léger de la lettre, son message de rédemption.

Il perdait conscience du temps. Au-dessus de lui, les arbres se tordaient et gémissaient, lâchant leurs feuilles lourdes d'eau.

Il reconnut le torrent, puis les toits du tissage apparurent, luisant de toutes leurs ardoises nacrées. Il contourna les bâtiments et sous les combles vit luire les deux fenêtres.

. . . « Ce sont les siennes . . . On prétend qu'elle veillle tous les soirs ainsi . . . Quelle compose dans la solitude de sa vaste maison inhabitée. Comme tout cela est étrange et merveilleux. Je l'imagine devant son clavier. Ses grands yeux ardents regardent loin . . . regardent l'invisible que hante l'esprit des musiciens ou des poètes, de tous ceux qui sont inspirés . . . Sa musique n'est ni mièvre, ni langouseuse, elle est fervente et passionnée. J'imagine ses anglaises qui déroulent, le long de ses joues pâles, leurs boucles presque bleues à force d'être noires et effleurent ses pures épaules.

Troublé, le comte Olof longea les murs du parc et parvint à la grille qu'il connaissait bien, mais il ne quittait pas des yeux les deux fenêtres.

Il tressaillit soudain. Quelqu'un venait dans l'allée. Une forme blanche se faufilait derrière les buissons. Qui était-ce ? Il appuya son front aux barreaux, cherchant à scruter les ténèbres.

La biche bondit à quelques pas devant lui, puis avec son instinct d'animal sauvage, s'enfuit en proie à une terreur sans borne. Sans doute avait-elle flairé son agresseur.

Olof remarqua alors qu'une boîte à lettres était fixée à la grille. C'était donc ici qu'il déposerait sa missive.

« Il est juste que ce soit là en effet que j'apporte mon acte de réparation, puisque c'est là que j'ai commis ma faute.

Il chercha le pli sous son manteau et le glissa dans le petit tabernacle de fer.

— Répondra-t-elle ?... Daignera-t-elle me répondre ? . . .

Alors, dans le concert de l'ouragan, s'éleva une plainte plus déchirante que celle des arbres tordus. La biche brâmait quelque part, là devant la maison. Cela ressemblait à un appel de détresse, à l'imploration d'un secours.

Le cœur du comte se serra.

Sur le vitrage éclairé, là-haut, apparut la silhouette élancée d'Odile. La jeune fille écoutait, inquiète en se penchant. Sa main droite soulevait le rideau de mousseline vaporeuse. Olof détaillait, avec avidité, la ligne du cou sur quoi tombaient les cheveux dénoués.

"Vous n'avez pas le droit de dire à Luc que je gâte mon bébé!"



1. Ma belle-mère s'est installée chez nous quand Luc est parti pour l'Angleterre. La bonne intelligence a régné jusqu'au jour où elle a critiqué ma façon d'élever Lucette. "J'écris à mon fils, me dit-elle, que vous gâtez cette enfant. Je trouve ridicules vos savons *spéciaux*, vos poudres *spéciales*, vos débarbouillettes *spéciales* ... surtout vos laxatifs *spéciaux!*"



2. J'ai répondu: "Vous n'ignorez pourtant pas que notre médecin approuve la façon dont j'agis. Il m'affirme qu'un bébé a besoin de soins *spéciaux* parce que son organisme diffère de celui d'un adulte et se dérange beaucoup plus facilement."



3. "Le médecin m'a dit qu'il est tout à fait logique de donner à un bébé un laxatif préparé spécialement pour les enfants, comme le Castoria dont je me sers. Il est clair qu'il a raison. Le Castoria est bénin, mais il est efficace et ne présente aucun risque."



4. "Autre chose. Je constate que son effet ressemble à une évacuation naturelle, normale. Administré le soir, il agit au lever de la petite, qui a dormi à poings fermés. Ça son importance, il me semble ..."



5. Belle-maman, cependant, ne fut convaincue qu'après avoir entendu le pharmacien recommander le Castoria. Elle a surtout noté que cette préparation avait si bon goût que les mioches l'avalent sans regimber..."



6. J'ai acheté le flacon économique (celui qu'on appelle "format des familles") et, quand Lucette a eu besoin d'un laxatif, belle-maman fut épatée de la voir gober son Castoria sans faire des giries! Aujourd'hui, sa confiance est ma récompense.

CASTORIA

Laxatif **BÉNIN**, préparé spécialement pour les enfants.



Les médecins savent que le séné, qui est le principal ingrédient du Castoria, est fort estimé de la Faculté.

Les travaux de recherche modernes nous enseignent qu'il agit surtout dans le gros intestin. Conséquemment, il ne nuit ni à l'appétit ni à la digestion. A doses rationnelles, il facilite l'évacuation presque toujours sans irritation ni colique.

Nous, gardes-malades, portons des

Uniformes SANFORIZED

...et épargnons les lavables !



Nous toutes, gardes-malades, diplômées ou non, contribuons, à l'hôpital comme à domicile, à protéger la santé de la population civile du Canada, et nous sommes particulièrement fières du rôle que nous jouons, comme de l'uniforme que nous portons. Quant à notre uniforme, nous tenons à le garder aussi propre qu'au jour où on nous l'a remis. Et c'est pourquoi tous nos uniformes sont Sanforized. Cela veut dire que tout en les portant aussi longtemps que cela nous plaît ... ils ne rétrécissent jamais. Il en est de même des toilettes que nous portons dans notre vie privée. De cette façon, nous n'utilisons pas à la légère les textiles si indispensables à nos troupes.

Vous, aussi, pouvez ménager les textiles en achetant des lavables Sanforized !



Evitez le gaspillage ... achetez des lavables Sanforized pour toute la famille. Le rétrécissage est inférieur à 1% dans les vêtements de travail d'hommes et de femmes ... chemises pour hommes, shorts, pyjamas ... vêtements - sport pour dames, robes d'intérieur, jupons ... lavables pour garçons et fillettes . . housses et draperies. En agissant ainsi, vous allégez le fardeau que doivent soutenir laborieusement nos Filatures Canadiennes de Textiles.

·SANFORIZED·

Marque déposée

Vérifié par le propriétaire de la marque déposée

La marque déposée "Sanforized" n'est usitée par les fabricants sur les tissus **"Compressive Pre-Shrunk"** que quand les épreuves de rétrécissement résiduel sont strictement vérifiées par l'entremise des propriétaires de la marque déposée, afin que les titulaires autorisés de cette marque respectent son standard établi.

Cluett, Peabody & Co., Inc.

Achetez des Obligations de la Victoire

La biche continua longtemps à exhaler la frayeur que lui causait la présence de son ennemi et celui-ci l'adjurait, la suppliait à voix basse.

« ... Tais-toi ... Tais-toi ... J'ai promis que je ne chasserais jamais plus. J'ai signé la paix avec tout ce qui vole dans les airs avec tout ce qui court à travers forêts et plaines. Cesse de te lamenter ainsi ... Tais-toi ...

La lune s'était définitivement cachée et la pluie recommençait à tomber comme une pesante draperie qui enveloppait les Roches Rouges, le vallon et toutes les Vosges, où ne soufflait plus le vent abattu.

L'animal se calma, Un instant, devant Olof se présenta le profil hautain d'Odile, puis le rideau de mousseline, voilà la silhouette qui fondit et se dissipa comme une ombre.

Deux heures sonnèrent au village. Le comte frissonna.

— Il faut que je parte, que j'abandonne ce parc mystérieux qui protège une princesse inaccessible. Mais demain, je reviendrai chercher ma réponse et contempler le signe de mon pardon.

Et il s'éloigna dans la bourrasque.

CHAPITRE V

OLOF dormait du plus profond sommeil lorsque son valet de chambre vint ouvrir les volets. Les bottes, les vêtements imperméables utilisés pendant la nuit, grisaient dans un coin de la salle de bains, au milieu d'une flaque.

Soudain le jeune homme s'étira, se dressa et dit :

— Karl, je vous prie, nettoyez immédiatement l'attirail que vous trouverez à côté. J'ai fait à pied, sous une pluie battante, une promenade que je tiens à garder secrète.

— Bien, Monsieur le comte.

— Quel temps, Karl, ce matin ?

— Un temps splendide ? Tous les ruisseaux sont gonflés, la terre regorge d'eau, mais le ciel est clair, comme peut en juger Monsieur le comte.

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures.

Olof bondit au milieu de la chambre.

— Mon bain, vite, que je ne sois pas en retard pour le petit déjeuner.

Il revêtit, ce matin là, un costume de tweed d'un beige très doux, sur une chemise, à col souple bleu pâle et noua, avec soin, une cravate de la nuance exacte de ses yeux pervenche.

Madame Godefroy-Darville ne put s'empêcher de le complimenter.

— Mais vous avez rajeuni, vous n'avez plus que quinze ans ce matin.

Et Pierre de le plaisanter.

— Quel dommage que tu aies exigé d'être le seul invité à Servance. Si tu nous avais permis de convier, en même temps que toi, la jeunesse des environs, tu aurais fait battre bien des cœurs.

Olof sourit sans répondre. Au fur et à mesure que les minutes passaient, il se demandait si Mlle Dieterlin avait trouvé sa lettre, si elle l'avait lue, si elle la lisait à ce moment même. Une certaine impatience commençait à sourdre en lui.

Il faisait déjà des plans.

— Je vais organiser une promenade à cheval. Evidemment, Pierre m'accompagnera et je ne pourrai prendre devant lui le rameau que je tiens à emporter en souvenir de Mlle Odile. Mais je pourrai toujours y retourner la nuit prochaine.

Pierre, lui, paraissait désolé.

— J'avais le projet de te faire chasser ... Et avec la pluie d'hier ce ne sera pas facile, les chiens ne sentiront rien.

Olof se dressa précipitamment.

— Aucune importance. Je ne chasserai plus.

— Comment, fit Pierre interdit, mais tu es venu uniquement pour cela.

— Oh, rectifia le comte, le plus naturellement du monde, une seule chose m'a attiré à Servance, c'est mon amitié pour toi. J'avais aussi le plus vif désir d'être présenté à Madame Godefroy-Darville. La chasse n'a été qu'un prétexte. Mais veux-tu que nous sortions à cheval, quand même, vers dix heures ? ... Tu me laisseras errer au hasard ? ...

— Bien entendu, tout ce que tu voudras, accepta Pierre attendri par tant de gentillesse et de bonne grâce.

Il fut aisé au comte d'emmener son ami vers les Roches Rouges. Tantôt les deux jeunes gens chevauchaient l'un à côté de l'autre et bavardaient, tantôt, plein de vivacité, Olof enlevait son cheval par-dessus un obstacle, haie ou tronc d'arbre, barrière, lui laissait faire un temps de galop, puis, revenait vers Pierre qui s'étonnait en riant.

— Tu es d'un entrain admirable aujourd'hui ...

— Oui, cet air vif me grise.

— Quelle force, quelle fougue il y a en toi. Des gaîtés d'écolier succèdent à tes mélancolies. Tu as l'air d'avoir seize ans et moi je me sens vieux garçon près de toi.

Olof cravachait son cheval et pensait à part soi :

— Tu n'as encore rien vu ... Si la branche est à la grille d'Odile Dieterlin, je t'assure que le retour sera encore plus joyeux.

Pourtant, lorsque le torrent se prit à gronder le long du chemin, Olof se calma. L'appréhension le tenaillait. Au lieu de réagir et de se cuirasser d'indifférence, il se laissait bouleverser, avec un plaisir secret, par ces vagues d'inquiétude et d'espoir, sans cesse renouvelées.

— Tu me mènes aux Roches Rouges, ne put que constater Pierre.

— En es-tu bien sûr, railla Olof.

Pierre fut à nouveau décontenancé par le ton de cette riposte amère et ironique, mais le comte l'abandonna à ces réflexions et le distança. Le bruit du galop se répercuta en écho sur la lisière du bois.

— Les gens du tissage vont croire qu'il leur arrive une charge de cavalerie, pensa Godefroy-Darville en hochant la tête.

La grille était là, noire, sous les branches pendantes des arbres Au bout de l'allée, on apercevait un pan de façade blanche et le seuil de la salle à manger.

Au fur et à mesure qu'il approchait, Olof n'osait plus regarder, il avait trop peur d'être déçu. Il retenait son cheval le plus possible et celui-ci dansait presque sur place

Derrière, arrivait Godefroy-Darville, alors le comte releva les paupières.

Hélas, la grille était nue ...

Olof se mordit les lèvres et un rictus de contrariété plissa son visage.

— Quelle heure est-il, Pierre ?

A peine onze heures, nous avons le temps.

Toutes les promesses, tous les espoirs de la matinée n'avaient donc été que mensonges. Odile Dieterlin n'avait pas pardonné.

Pierre s'inquiéta du silence et du visage blême de son ami.

— Qu'as-tu ? Tu n'es pas malade?

Rageusement, Olof répliqua.

— Malade ? Jamais de la vie. Poursuivons jusqu'à la grotte du torrent.

— Je t'avertis que nous n'aurons pas de passage là-haut, pour redescendre sur l'autre versant.

— Peu importe, nous reviendrons par les Roches Rouges.

— Comme tu voudras.

Il attachait un regard tourmenté sur son ami, ce qui lui attira cette algarade :

— Mon Dieu que tu es agaçant à me couver ainsi qu'une nourrice... Ne te préoccupe pas de moi ainsi...

Tristement et baissant la tête, Pierre répéta :

— Comme tu voudras.

Ils poursuivirent leur promenade sans mot dire. Olof réfléchissait à la situation avec persistance.

« Voyons, de deux choses l'une : Ou Mlle Dieterlin est en possession de ma lettre, ou celle-ci est encore dans la boîte.

« Si Mlle Dieterlin m'a lu, elle peut 1° ne pas vouloir pardonner. 2° Hésiter avant d'accomplir le geste que je lui demande et attendre.

« Si ma lettre est toujours dans la boîte, c'est que personne n'a songé à la prendre avant la distribution, peut-être tardive. A quel moment donc le facteur atteint-il le tissage ?

Il rompit aussitôt le silence.

— Comme on doit se sentir isolé de tout ici. Comment fonctionne la poste l'hiver, par la neige. Les facteurs ont-ils des traîneaux, des skis ?

Pierre s'étonna de ces questions pour le moins saugrenues.

— Je ne puis pas te donner de précision à ce sujet. Ordinairement nous avons deux distributions, une vers 9 heures, l'autre vers 17 heures. Nous n'habitons jamais Servance, pendant la neige.

— Ah... le facteur arrive si tôt au château ?

— Oui. Attendais-tu du courrier ce matin ? As-tu été déçu ?

— J'ai été déçu.

Et Olof s'enferma à nouveau dans son mutisme morose.

Il n'y avait aucune raison pour qu'Odile ne fut pas en possession du mot. Une seule explication était valable encore. La jeune fille hésitait, ou pensait que l'hôte des Godefroy Darville ne se présenterait que dans le courant de l'après-midi.

Olof crispait ses belles mains sur la bride.

« Mon impatience a tout compromis. C'est au crépuscule seulement que j'aurais du tenter cette expédition. Maintenant, comment revenir ? Sous quel prétexte ?...

Il eut une idée, laissa Pierre le dépasser. Alors il détacha de son poignet un bracelet-montre, qu'il lança dans un buisson parfaitement répérable.

— Allo, Pierre, cria-t-il ensuite, il ne nous sert de rien de continuer. Rentrons, veux-tu ?

Ils tournèrent bride aussitôt.

Lorsqu'au bout de la prairie ils aperçurent le parc, Olof distingua, il en était sûr, une silhouette féminine devant la grille et le mur, mais la promeneuse s'évanouit à leur approche.

Etait-ce Odile ? Avait-elle cueilli la fameuse branche ? Olof aurait-il sa réponse ? Pourrait-il annoncer déjà la perte de son bracelet et feindre de le chercher, à quelques cent mètres en arrière, près de l'orée ?

Cette fois, il ne ferma pas les yeux. Il regardait fixement les barreaux qui striaient la perspective de l'allée.

Aucun rameau ne s'enlaçait au fer forgé. La même affreuse déception l'étreignit. Il éprouva le besoin violent de dénigrer celle qui résistait à son humble prière, celle qui le hantait.

D'une voix sifflante, il lança :

— Ta mère m'a parlé de cette Odile Dieterlin qui vit là... (et il désigna de sa cravache les toits du tissage). Ton avis sur elle ? Une originale, rongée de neurasthénie et d'orgueil sans doute ?

Godefroy-Darville s'esclaffa :

— Pourquoi imagines-tu Mlle Dieterlin sous un jour si sombre. La jeune maîtresse des Roches Rouges est charmante, je t'assure... Il lui est bien permis d'aimer par-dessus tout son coin de terre natale, d'y mener une existence solitaire, sans être pour cela taxée de neurasthénie et d'orgueil...

Crispé, penché sur l'encolure de son cheval, Olof répliqua :

— Voici un éloge jailli du cœur... Mlle Dieterlin trouve en toi un vibrant admirateur.

— ... continua Pierre. je lui ai été présenté à la dernière fête à laquelle elle ait assisté, avant le décès de son père et je conviens avec franchise qu'elle a produit sur moi une certaine impression. C'est une créature qu'on remarquerait dans n'importe quelle foule. Elle tranchait sur les autres, insignifiantes et gentilles, avec son bel air nostalgique, ses allures dominatrices et pourtant parfois, dans toute sa personne, un élan de douceur et de grâce.

Le comte était au supplice. Son naïf compagnon ne s'en apercevait pas. Si Madame Godefroy-Darville eut été présente, Olof aurait senti qu'il se trahissait, qu'il révélait son secret, que le dialogue tournait dangereusement.

Avec Pierre, qui ne possédait aucun esprit de pénétration, il était tranquille. Il pouvait donc jouer avec le feu. Il en éprouvait d'ailleurs une amère volupté.

— Mais poursuivit-il, tu es amoureux ?

— Amoureux ?... Tu plaisantes. L'existence, comme je la souhaite, ne laisse pas de place à l'amour pour l'instant.

Très grave, Olof scanda, en regardant les nuées.

— Lorsque l'amour fond sur un être, il ne laisse de place à rien d'autre.

Le fou rire gagna le châtelain de Servance.

— Quel beau ténébreux, tu fais. Tu joueras le rôle d'un jeune premier romantique, à la perfection.

Pierre ne voyait, dans les réflexions d'Olof, que des boutades et rien au-delà. Il plaçait son ami sur un tel plan, qu'il aurait jugé impossible tout amour entre Mlle Dieterlin et celui qu'il appelait comte.

Les toits de Servance se montrèrent au-dessus des cimes dépouillées. La Cloche tinta pour le repas et les deux jeunes gens se hâtèrent.

Après le déjeuner, Madame Godefroy-Darville eut quelques instants d'entretien avec son fils.

— Mon enfant, le comte est vraiment déconcertant. Il paraît repris par sa mélancolie d'hier. Rien ne l'a-t-il choqué aujourd'hui ? Aucune contrariété n'a pu le frapper depuis ce matin ?

Pierre réfléchit profondément, sans rien trouver.

— Ma chère maman, il est inutile de s'obséder sur des causes probablemnet imaginaires. Olof a toujours eu cette mobilité de caractère. Il a des excuses... Mais à Oxford, nous avions pris l'habitude de plier devant tous ses caprices.

Madame Godefroy-Darville murmura songeuse :

— Il faudrait une main à la fois ferme et douce pour dompter cette nature ombrageuse et violente, mais pourrait-t-il jamais supporter une telle autorité ?...

Vers trois heures, le comte qui s'était réfugié dans son appartement, descendit au salon et alla vers son ami.

—Mon vieux, je te serais fort obligé de faire seller un cheval. J'ai perdu ma montre pendant notre promenade ce matin et en réfléchissant, j'ai pu à peu près déterminer l'endroit où le bracelet s'est détaché.

"Trois hommes pour chaque femme, et, malgré cela, pas de succès"



"Vous êtes une des plus jolies filles de la cantine, Margot, et cependant vous manquez de succès auprès des jeunes gens. Un sourire éclatant, voilà ce qu'ils recherchent, mais vous ne pouvez leur offrir si vos gencives accusent une "brosse à dents rosée".



"Vous savez, Margot, il n'en tient qu'à vous. Oui, ma chère, vous pourriez certainement avoir un sourire qui causerait des battements de cœur, si seulement vous en décidiez ainsi. Consultez votre dentiste et demandez-lui son avis à se sujet."



"Un sourire éclatant ne peut être obtenu sans gencives saines. Les aliments mous privent les gencives d'exercice. Voilà pourquoi il faut les masser régulièrement." (Note: *Une étude a révélé que 2 contre 1 des dentistes emploient Ipana pour leur usage personnel de préférence à tous les autres dentifrices.*)



"C'est une véritable amie que cette hôtesse à la cantine! Je lui dois de savoir maintenant qu'il faut donner aux gencives un soin aussi régulier qu'aux dents. Ipana et son massage rendent des services insignes. Mes dents brillent déjà davantage."



(*Réflexions d'une hôtesse populaire.*) "C'est le cas de le dire 'Certains sourires rendent heureux!' Certes, grâce à Ipana et à son massage, je n'ai pas manqué une seule danse depuis que j'ai appris à rendre mon sourire plus éclatant!"

SI VOUS remarquez une teinte rosâtre sur votre brosse à dents—consultez sans tarder votre dentiste! Il vous dira probablement que des aliments mous ont privé vos gencives d'un exercice essentiel. Et, à l'instar de nombreux dentistes, il vous suggérera peut-être "de stimuler vos gencives à l'aide d'Ipana."

Car Ipana non seulement nettoie les dents mais, au moyen de massage, elle aide les gencives. Alors chaque fois que vous nettoyez vos dents, massez vos gencives avec Ipana. Ce traitement rendra vos gencives plus fermes, vos dents plus resplendissantes et votre sourire plus séduisant.

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

COMMENCEZ AUJOURD'HUI! IPANA ET LE MASSAGE DES GENCIVES

FOURNISSEURS BREVETÉS

La Beauté et le Moral



Oui, la beauté aide le moral – et Yardley aide aux deux. Le rôle de toute femme est de faire siennes la fraîcheur juvénile qui émane de la Lavande Yardley et la luminosité de teint que confèrent les Produits de Beauté Yardley.

Lavande Anglaise Yardley — elle fleure bon la jeunesse et la fraîcheur — 95c à $5.25.

Crème de Beauté Anglaise Yardley — Riche, douce et nettoyante — idéale comme base pour la poudre — $1.25.

Poudre de Beauté Anglaise Yardley — délicatement imprégnée de parfum "Bond Street" — vaporeuse — invisible — $1.25.

Savon de Lavande Anglaise Yardley — Rafraîchissant et doux — d'une étonnante durée. 35c le gros pain — 3 pour $1.

SOYEZ TOUJOURS EN BEAUTÉ GRÂCE À

Yardley
LAVANDE
ET
PRODUITS DE BEAUTE

— Je donne des ordres pour qu'on selle deux chevaux, car je t'accompagnerai.

—Est-ce nécessaire ? (La voix du comte sonnait peu engageante.) Je ne voudrais pas t'infliger une corvée.

— Il n'y a pas de corvée à sortir avec toi. Après tout, pourquoi ne prendrions-nous pas une voiture.

Olof n'osa pas refuser. Il exigea cependant de conduire. Cela lui occuperait l'esprit.

Quelques minutes plus tard, ils filaient à nouveau à 90 à l'heure vers les Roches Rouges.

Le vieux portail n'offrit aucune consolation au malheureux chasseur de biche repentant. La voiture fit une embardée qui faillit projeter le paisible Pierre sur un talus. Puis à quelques mètres des buissons, Olof stoppa :

— Ce doit être ici. J'ai fait claquer plusieurs fois ma cravache avec une certaine énergie . . .

Il n'en dit pas plus et parut sombrer dans une morte méditation.

Pierre s'activa si consciencusement, se promenant à quatre pattes, tendant l'oreille au ras du sol afin d'entendre le tic tac du mécanisme, qu'il finit par découvrir le bijou.

— La voici . . . la voici . . . Ah, je suis bien content pour toi. s'écria-t-il joyeusement.

Il s'arrêta net. Le visage d'Olof était tiré comme par une dure fatigue, un air désespéré bouleversait les traits réguliers.

— Olof . . . C'est la deuxième fois que je te vois ainsi, aujourd'hui . . . Tu as certainement quelque chose ?

Le comte lui prit le bras d'un air excédé.

— Mais non, mais non, mon vieux, je n'ai rien, je ne suis pas malade. Ne te soucie donc pas de moi . . .

Il rattacha distraitement à son poignet le bijou retrouvé.

— Merci pour la montre . . . Après tout, si elle avait été perdue, je n'en aurais pas fait un drame . . . Rentrons, veux-tu ? . . .

Le retour eut lieu, silencieux et morose. Mais Olof, cette fois, réussit à se reprendre. Son orgueil l'y aida. Cet état de dépression lui parut une lâcheté et il réagit.

Pourtant il se sentait touché, non dans son amour-propre, mais dans des sentiments plus profonds, qu'il ne s'avouait pas encore.

« Je n'ai plus d'illusions à entretenir, se disait-il avec un reste de colère, Odile Dieterlin est une fille butée. J'ai été grossier envers elle, c'est entendu, mais à tout pêché miséricorde, j'ai tenté de réparer cette grossièreté, je me suis excusé, je me suis même abaissé à solliciter une preuve de pardon et elle me traite par un silence plus méprisant qu'une injure.

« Pourtant, Odile, vous étiez la première femme à qui je daignais porter attention, l'unique à qui je reconnaissais une supériorité, presque un droit sur ma personne, la seule qui ayez vaincu mon orgueil et qui ayez su émouvoir mon esprit et mon cœur.

« Malgré votre dédain, je ne serai pas parjure. J'observerai mon serment de ne plus chasser. Ce sera le seul souvenir que je conserverai de cette brève aventure, puisque vous m'avez refusé le don d'un rameau de vos bosquets.

Olof décida d'abréger son séjour. Il lui fallait partir, fuir ce pays, afin d'oublier plus vite ce début d'attachement passionné. Il resta cependant quelques temps encore, pour observer vis-à-vis des Godefroy-Darville les devoirs de politesse et d'amitié qui le liaient à ses hôtes. Mais il ne chercha plus à retourner aux Roches Rouges et il ne fit plus une seule allusion à Odile Dieterlin.

Il parvint à refouler ainsi son amour naissant jusqu'à ces nappes de sentiments, qui forment au fond de chaque être une eau dormante dont peuvent jaillir plus tard des sources violentes, des sources irrésistibles.

•

Pourquoi Odile s'était-elle montrée si farouchement intraitable ? Rien dans la supplique d'Olof ne pouvait la choquer.

A défaut d'autres sentiments, l'immense bonté de la jeune fille pouvait lui suggérer d'accorder au malheureux le simple geste qu'il réclamait comme un apaisement . . .

Qu'est-ce qui avait bien pu motiver son silence ?

Ce même jour, jour de la déception d'Olof, la matinée avait commencé aux Roches Rouges, comme à l'ordinaire.

Catherine avait traversé la cour, une clef à la main. Elle se rendait à la maison des maîtres pour moudre le café et préparer le noir et aromatique breuvage, que Mlle Odile buvait en mangeant deux toasts très grillés.

Odile ouvrait et fermait déjà des placards.

Elle paraissait plus grande dans le chaud peignoir de bure qui l'enveloppait. Sa chevelure tirée était prise sous l'étoffe et les plis du capuchon élargissaient ses épaules. Ainsi elle ressemblait à un jeune saint ascétique et il ne manquait plus qu'un grand lys, symbole de sa pureté, pour évoquer aussitôt une statue de piété.

— Comment, Mademoiselle, déjà debout ?

— Je croyais qu'il restait de la brioche.

— Non, comme vous n'en voulez jamais le matin, je l'ai emportée, hier pour Kunz.

Odile montra son dépit.

— Mais Catherine, je la destinais à notre biche.

La servante, philosophiquement, haussa les épaules.

— Dame, mon mari n'est point un aussi joli animal, pourtant il mérite bien, quand même, de temps en temps une gâterie.

— Alors tâche de me faire une provision de croûtons, lorsque je redescendrai ; Gracieuse se laissera peut-être tenter par du pain.

Vers 10 heures et demie, Mlle Dieterlin, coiffée, vêtue de noir, chaussée pour le reste de la journée sortit dans le parc. Son intention était de donner à manger à Gracieuse, puis de se promener dans l'allée en méditant et peut-être de monter jusqu'à la forêt qu'elle considérait aussi comme son domaine.

La biche se montra singulièrement taquine. Son plaisir était de saisir le morceau de pain quand on le lui offrait à bras tendu, puis de se sauver sans se laisser approcher. Elle bondissait comme une folle, fonçait sur Odile et détalait dès que celle-ci faisait mine de la saisir.

Enfin lasse du jeu, elle se mit à suivre sa jeune maîtresse, ainsi qu'un chien, se frôlant à sa robe.

Odile était épanouie d'allégresse

— Qu tu es fantasque, ma Gracieuse. Tu mériterais, pour m'avoir fait courir ainsi, que je ne m'occupe plus de toi.

Elles arrivèrent ainsi devant la grille. La brume sur la prairie se déchirait lentement. L'herbe brillait de millions et de millions de diamants. Odile s'accouda sur la vieille boîte à lettres, où le facteur, depuis des lustres, ne déposait jamais plus aucun courrier et se prit à rêver.

Certes, elle ne pouvait penser qu'une missive pour elle, était là, si près de son cœur. Tous les calculs d'Olof étaient faux. Le facteur ne

passait aux Roches Rouges qu'une fois par vingt-quatre heures, après le déjeuner. La distribution du soir au château n'avait lieu que lorsque les Godefroy-Darville y résidaient. Il s'agissait là d'un arrangement spécial entre Mme Godefroy-Darville et le receveur du village.

L'endroit cependant retenait la jeune fille comme un aimant. Et ses pensées se retournèrent vers le comte.

A quelques minutes près, d'ailleurs, elle eut vu passer les deux cavaliers se dirigeant vers l'orée aux frondaisons d'un bleu léger de turquoise.

« Qu'y a-t-il de plus mystérieux qu'une personnalité, commença-t-elle d'une manière détournée, pour arriver au sujet qui la hantait. Un être peut-il se dédoubler au point qu'on ne puisse faire aucun rapprochement entre ses deux visages ? . . .

Et sous prétexte d'élucider cette question, elle se complut à évoquer le bel étranger.

« . . . Il était là, véritable furieux, prêt à frapper, à tuer sans merci . . . (le même frisson la parcourut des chevilles à la racine des cheveux, le corps tiède de la biche était blotti contre sa jambe, elle posa une main sur la tête au poil lisse.) Pauvre Gracieuse, comme il t'eût sacrifiée sans aucun remords . . . Et pourtant ce même garçon sur la place de l'église, paraissait le plus doux, le plus courtois des hommes . . . Tout n'est donc pas mauvais en lui. Une bonne influence saurait réfréner les instincts malfaisants et cultiver ce qu'il y a de supérieur dans cette âme. Sans doute s'amenderait-il ? Pourrait-il devenir meilleur ?

Elle s'arrêta net dans ses suppositions et rougit violemment. Ses doigts nerveux tambourinaient les parois de la boîte qui contenait la confirmation de ses imaginations. Pas un un instant elle n'eût l'idée de l'ouvrir. D'ailleurs la petite clef rouillée et inutile devait être perdue.

Elle se gronda elle-même :

— Comment se délivrer . . Comment m'exorciser du souvenir de cette aventure. Elle prend dans sa modeste solitude une trop grande importance. Gracieuse, ma Gracieuse, aide-moi à oublier. Mais non, au contraire, ta présence est le lien qui me rattache à l'étranger. Si je ne te voyais plus peut-être pourrais-je parvenir à me dégager de cette emprise ? J'avais promis aussi de te rendre ta liberté.

Ses doigts se crispèrent sur la lourde crémone de la grille qu'elle entrebailla lentement.

— Va-t'en, Gracieuse . . . Tu es libre . . . Je te rends à tes fourrés, à tes fougères, aux frais ruisseaux où lorsque tu vas boire, tu effraies les truites peureuses . . .

La biche hésita, puis d'une traite, elle courut jusqu'au milieu du pré.

Odile fit quelques pas dehors. Des larmes coulaient sur ses joues maintenant.

— Alors ? . . . tu m'abandonnes ainsi, sans regret. Adieu. . . Adieu.

La biche, les quatre sabots réunis à se toucher, levait le museau, humant le vent, les oreilles droites, dans une pose d'attente merveilleuse de grâce. Odile joignit les mains.

— Qu'elle est belle . . . Et dire que je ne la verrai plus. Encore une seconde et elle disparaîtra vers sa fôrêt natale, dont elle sent déjà l'appel.

Ce fut à ce moment que le comte et Pierre Godefroy-Darville revinrent au galop vers le tissage

La biche au lieu de se ruer en avant rebondit vers Mlle Dieterlin, se cacha derrière elle, puis disparut dans le parc.

Odile vit les chevaux et les châtelains.

—Mon Dieu, s'écria-t-elle. quelle arrivée providentielle.

Et deuxième biche effarouchée, elle se retira dans la propriété en courant. Son cœur battait fortement dans sa poitrine, elle le comprima.

« Je n'allais tout de même pas me poster devant le portail. J'aurais eu l'air de l'attendre. C'était lui, j'en suis sûre. Aurais-je pu le toiser, encore, comme il le mérite ? Non, Pierre Godefroy-Darville m'aurait saluée, j'aurais dû répondre.

Elle regrettait de n'avoir pas rencontré le comte, mais pour ne pas se l'avouer, elle essayait de se convaincre de sa joie.

« Comme je suis heureuse . . . La biche me reste . . . Sans s'en douter, il me la donne une seconde fois et je n'ai pas eu à l'affronter . . .

Elle ne songea pas à rejoindre l'animal pour le consulter, le cajoler. Elle monta chez elle, s'assit devant le piano et la maison fut bientôt remplie des tumultueux accords qu'elle plaquait, improvisant pour calmer ses nerfs, pour apaiser son émoi.

Une semaine plus tard, une lourde limousine armoriée emmenait, de Servance, le comte Olof.

Et les semaines recommencèrent à succéder aux semaines.

Le vent, la pluie règnent en maîtres aux Roches Rouges. Les nuages se soudèrent au-dessus des montagnes et la vallée vécut sous un ciel de verre triste et dépoli.

Les premiers flocons tourbillonnèrent dans l'air, entre les sapins devenus noirs.

Nicolas Dieterlin fut présenté à Gracieuse aux vacances de la Toussaint. Odile lui dit:

Tu sais, c'est peut-être une princesse qu'une méchante fée a transformée ainsi. Aie donc pour elle les plus grands égards.

Je suis prêt à l'aimer, répondit-il en riant, s'il suffit de cela pour rompre l'enchantement qu'elle supporte.

Mais la biche resta biche. Celle-ci, d'ailleurs s'apprivoisait complètement, elle accompagnait Odile dans ses promenades et rentrait toujours au bercail sans qu'on eût à exercer sur elle de contrainte.

Un soir, pour tenter une épreuve Odile se faufila avant elle dans le parc et Gracieuse gémit au portail, afin d'y être admise à son tour.

La Noël fut radieuse. Les Dieterlin d'Epinal vinrent la passer aux Roches Rouges. L'oncle Walter et sa femme y furent accueillis avec une tendresse qui les toucha.

—Ma petite enfant, tes intentions n'ont pas varié ? Tu ne t'ennuies pas au milieu de tes neiges? s'informa la tante.

— Pas du tout.

— Alors tu es plus sauvage que ta biche, ronchonna l'oncle sous sa moustache. Mais à quoi peux-tu bien t'occuper ?

Catherine prit familièrement la parole.

— Ah ! par exemple, je donne ma langue au chat. Mademoiselle s'enferme des journées entières. Si au moins j'entendais le piano, mais quand elle est dans sa chambre, elle ne fait pas plus de bruit qu'une souris morte.

La messe au village obtint un éclatant succès. Le bon curé eut son assistance ordinaire, mais aussi les hivernants de l'hôtel, descendus en foule jusqu'à la vieille église aux vitraux illuminés et parée d'hermine. Les chœurs, dirigés par Odile, furent particulièrement goûtés. Bien des jeunes gens en veste de cuir et lainages multicolores rêvèrent de cette jeune fille brune, dont le regard magnétique et pur subjugait les petites vosgiennes groupées autour de l'harmonium.

L'animation des fêtes passée, le calme et la monotonie régnèrent de nouveau en maîtres au tissage

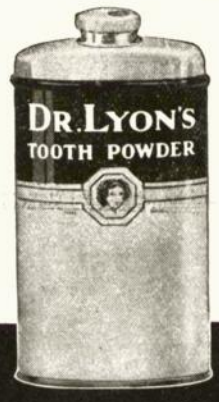


Souriez "de toutes vos dents"!...

si elles ont gardé leur éclat grâce à la méthode du DR LYON: de la poudre.

IL N'Y a pas de charme vrai sans un beau sourire! Et c'est de la poudre (de la poudre Lyon sur une brosse humide) qui préservera le brillant et la propreté de votre denture. Essayez-la. Suivez l'exemple des millions de personnes qui ont constaté qu'aucun dentifrice ne peut nettoyer les dents plus efficacement qu'une combinaison bien simple: *de la poudre* et *de l'eau*.

C'est un dentiste, praticien renommé, qui a dressé la formule de la poudre dentifrice du Dr Lyon. Ni acides ni pierre ponce . . . elle ne se compose *que de poudre* et nettoie *intégralement*. Rien qui puisse abîmer la dentine. Néanmoins, son effet est tel qu'elle ravive l'éclat des dents dès le premier brossage et en préserve la beauté aussi longtemps que vous vous en servez. De plus, elle rafraîchit la bouche — et elle est économique, car vous constaterez que (à égalité de prix) elle dure 2 fois plus longtemps qu'une pâte dentifrice.



Sans tarder, demandez au plus proche pharmacien de la poudre dentifrice du Dr Lyon — la poudre dentifrice la plus populaire du Dominion.

Pas de tube vide à troquer.

Propreté et éclat de la denture . . .
grâce à LA POUDRE DENTIFRICE du
DR LYON
. . . sur une brosse humide

"Ça, ce sont des BONBONS"



Une jeune fille est occupée à remplir des formules, qui s'empilent peu à peu devant elle... il y a des heures qu'elle est absorbée dans ce travail. La fatigue la gagne maintenant . . . elle ralentit et commence même à faire des erreurs. Elle s'arrête un moment, ouvre un tiroir de son pupitre, en sort une boîte de CHOCOLATS (G.B.) GANONG'S, prend un délicieux bonbon, le savoure, puis en mange un autre et encore un autre. Maintenant elle sourit, se met un peu de poudre et retouche le rouge de ses lèvres. Et la voilà toute transformée, plus jolie, plus attentive et plus précise dans son travail.



"Ça, ce sont des BONBONS"

Chocolats GB Ganong's

ACHETEZ TIMBRES ET CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE RÉGULIÈREMENT

GANONG BROS., LIMITED ~ ST. STEPHEN, N. B.

Nicolas avait rejoint son collège. Les oncle et tante Epinal avaient quitté les Roches Rouges. Il ne resta donc plus dans la grande maison que le vieux couple taciturne près d'Odile Dieterlin.

Le neige continuait de tomber inlassablement. Ses flocons ténus et innombrables comblaient le moindre creux, nivelaient le moindre relief, s'accrochaient aux plus petites aspérités. C'était un envahissement silencieux et implacable. La campagne plate et inreconnaissable n'était qu'une symphonie blanche et les Roches Rouges coupées de toute communication, isolées au fond de leur vallée, se réveillaient de matin, bordées dans une couverture moelleuse et immaculée.

Chaque chose baignait dans une lumière à la fois éclatante et douce, alors que les bruits, ne trouvant plus d'écho sonnaient mats et feutrés.

Dans cette atmosphère irréelle, la vie s'écoulait au relenti. Odile semblait devenir immatérielle, elle aussi. Elle paraissait insensible à la fuite des jours, si pareils les uns aux autres, qu'ils abolissaient la notion du temps et de la durée.

Catherine se désespérait. Soucieuse, elle guettait, dans l'escalier les sons qui pouvaient lui parvenir de la chambre où Odile s'enfermait pour de longues heures. Elle redescendait en se lamentant :

Je n'entends toujours rien ! Si je pensais croire qu'elle se repose mais elle a encore dépéri. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir ?

Le visage d'Odile s'était en effet émacié. Son regard brûlait d'une flamme étrange. Elle n'était cependant ni triste, ni abattue, plutôt lointaine, indifférente à ce qui n'était pas le cours de ses pensées.

Ses seuls moments de détente, elle les devait à Gracieuse. Toutes deux couraient dans le parc, jouaient à cache cache et ne s'arrêtaient que rompues.

Et toujours, avant de rentrer, Odile, s'attardait à la grille. Si près de la petite prison, où se recroquevillait la lettre inutile, elle s'accordait quelques instants de méditation. Les barreaux glacés lui brûlaient les doigts au travers des gants.

Revivait-elle pour la centième fois le petit drame qui n'avait eu ni témoin, ni confident et dont les deux acteurs étaient désormais séparés par des milliers de lieues ?

On ne sait, mais les traits sévères de la jeune fille se transfiguraient, le pâle visage s'illuminait et les lèvres pourpres s'en trouvaient pour sourire à un rêve intérieur et cher.

Et la ronde lente des saisons se referma sur la princesse recluse de ce royaume virginal et perdu.

DEUXIEME PARTIE

Chapitre Premier

Un an plus tard, à Paris, le 15 décembre, une auto s'arrêtait dans la rue Boissy d'Anglas, devant l'hôtel de Crillon.

Le groom se précipita et ouvrit la portière. Le comte Olof en descendit, suivi d'une secrétaire.

Dès qu'il eut mis le pied dans le hall, la direction l'entoura pour le guider vers les appartements qu'il s'était fait réserver.

— Merci . . . merci . . . dit-il avec désinvolture. Ai-je ma chambre et mon salon, sur la place de la Concorde ?

— Monsieur le comte a justement les pièces qu'il désire.

— Tout est pour le mieux.

Il quitta ses gants qu'il agita, d'un geste légèrement impatient ébaucha un salut de la tête.

— Vous pouvez disposer.

Demeuré seul avec son secrétaire, il lui demanda :

— Mon cher baron, je vous prierai d'écrire dès ce soir à Pierre Godefroy-Darville, non, tenez plutôt, téléphonez immédiatement.

Ils étaient dans une pièce en rotonde, où le plafond peint représentait un envol de déesses, un grand lustre de cristal étincelait doucement entre les lambris aux ors amortis.

Olof éteignit le lustre et marcha vers la porte-fenêtre qui ouvrait sous la colonnade de Gabriel, sur la place de la Concorde.

« J'aime cette place et son éclairage moderne . . . Tout y est équilibre. tout s'y dispose selon un goût exquis et majestueux. A chaque fois que j'arrive à Paris et que je m'accoude ici, je ressens le choc que causent les chefs-d'œuvre.

Le baron Madsen avait décroché le récepteur et formait le numéro des Godefroy-Darville. Olof, silencieux. admira le décor de la ville, baigné dans une lueur d'aigre-marine, les fontaines de cristal alors que l'obélisque et les chevaux de Marly, éclairés par les projecteurs, semblaient en quartz limpide.

— Comte, le maître d'hôtel me répond que les Godefroy-Darville sont sur la côte d'azur.

Olof alluma une cigarette.

— Je n'ai pas de chance. J'ai décidé ce voyage trop rapidement Ils sont au cap d'Antibes . . . Peut-être irais-je les surprendre d'ici quelques jours, mais j'ai d'abord soif de Paris.

« Mon cher baron, si vous le voulez bien, vous sonnerez pour qu'on vous apporte les revues et puis après les avoir parcourues vous me signalerez les livres à la mode. On ne peut résider en France sans se mettre auparavant au courant de l'actualité littéraire. Si je ne lisais pas les romans en vogue, je serais incapable de soutenir une conversation et je perdrais ma réputation de lettré.

« Je passe dans ma chambre, je vous retrouverai dans une heure au salon, nous irons dans un restaurant des Champs-Elysées et tout en dînant au champagne brut, j'espère que vous pourrez déjà me fournir un petit rapport et lire, pour sembler des Parisiens, tout à fait à la page.

Le secrétaire sourit en s'inclinant.

— Vous pouvez compter sur moi.

Sans qu'il y parut, l'appartement du comte Olof ne cessa plus d'être le centre d'une activité cachée et diligente. Tout un personnel était mobilisé à l'étage. Les grooms, les liftiers s'abordaient en chuchotant : « Il est arrivé. » Les femmes de chambre se confiaient l'une à l'autre : « Non. non, il n'a pas changé.

En effet, cette année avait glissé sur Olof, sans laisser de trace. Les cheveux or-argent faisaient toujours avec le teint hâlé le même séduisant contraste. Peut-être un pli plus désabusé marquait-il le coin de sa lèvre ? Peut-être la lueur candide et enfantine de son regard se faisait-elle plus rare? mais c'était là des détails qui pouvaient passer inaperçus.

— Comment était-il habillé ?

— En fris, un costume Prince de Galles.

— Et sa cravate ?

— Marine, avec des pois bleu de lin.

— Savez-vous s'il dîne ici ?

— Non, à la restauration, on m'a dit qu'il n'avait pas retenu sa table.

— Alors, il sort déjà, fit une nouvelle, désappointée, et moi j'aurai quitté l'étage quand il rentrera. Il faut absolument que je m'embusque dans un coin pour le voir descendre.

Vers neuf heures, Olof et le baron Madsen quittaient à pied l'hôtel.

Nous marcherons un peu vers le Rond-Point. Quelle sensation déli-

cieuse de plonger dans la foule et de ne plus être qu'un promeneur comme les autres. Le personnel du Crillon est très stylé, mais tout de même il sait trop de choses.

Olof paraissait dans ses meilleurs jours.

— Une idée, Madsen. Dînons rapidement et nous irons dans quelque grand café de Montparnasse nous mêler à ce qui reste encore de bohème au monde.

Les arbres des Champs-Elysées s'étiraient, sans feuille, dans un ciel aux profondeurs violissantes. Sans qu'il put comprendre pour quelle raison, Olof songea aux Vosges et à Odile Dieterlin.

Le fantôme de la jeune fille le hantait bien souvent. Il l'avait d'abord repoussé, tant que son ressentiment avait été vivace, puis, lorsque celui-ci s'était atténué, il l'avait accueilli. Il ne subsistait plus en lui, de sa rencontre pathétique, de ce heurt de deux volontés, de cette altercation violente, qu'un souvenir intense de poésie.

Les deux jeunes gens pénétrèrent dans le beau restaurant rouge et or, disposé en gradins, déclinant vers la terrasse.

— Nous descendrons au sous-sol, j'en aime les volières et l'ambiance d'intimité.

Ils trouvèrent une table dans un angle, derrière eux, séparées par une invisible glace sans tain, deux perruches turquoises roucoulaient l'une contre l'autre, perchées sur un rejet épineux de cactus.

Ils commandèrent le menu et Olof souriant, interpella son compagnon.

— Mon cher Madsen, en attendant le dîner, vous pouvez commencer votre rapport et puisque nous sommes placés sous le signe de l'amour le plus tendre, que ces oiseaux nous incitent à la sentimentalité, commencez par me parler des œuvres sentimentales.

— Comte, rien ne me sera plus facile car le roman, qui est le succès de la saison et qui vient d'obtenir un prix décerné par un jury de femmes, est on ne peut plus touchant. C'est un roman, paraît-il, d'une délicatesse extrême. On en loue la grâce du style, l'ingénuité poétique des thèmes. Enfin c'est un sorbet.

— Et quel est le titre ?

— « Le songe d'une nuit d'hiver ».

— Ce n'est pas un mauvais titre, ironisa Olof. Il rappelle une féérie de Shakespeare, rien que cela. Je le lirai, cela me délassesera des études philosophiques et des romans policiers.

— Et après ?

— J'avoue que je ne me suis occupé que de celui-là.

— Tiens, tiens, railla le comte, vous êtes donc si sensible mon cher. Alors que dit-on de l'intrigue.

Madsen, lancé, continua.

— On dit qu'elle importe peu, qu'elle n'est pas le support de guirlandes, de broderies, d'analyses de sentiments subtils. Voici ce que contient le premier chapitre.

« Dans une propriété isolée au fond d'une vallée sauvage, dans un pays de montagne (indeterminé d'ailleurs) habite l'héroïne.

Olof tressaillit et fronça le front. Il répéta d'une manière hallucinée, car il voyait se dresser devant lui les Roches Rouges.

— Une propriété isolée... le fond d'une vallée sauvage... continuez je vous prie...

— ... « La jeune fille, un clair matin d'automne se promène dans l'allée du parc. Elle entend, dans le lointain, la mélancolique sonnerie des cors qui accompagne une chasse. Soudain une biche forcée...

Le comte s'accouda sur la table, il lui semblait qu'autour de lui, la salle éclairée brillamment s'abîmait dans une brume épaisse. Le murmure des conversations, les accords assourdis de l'orchestre l'enveloppaient d'une symphonie extraordinaire dans laquelle il sombrait. Il ferma les yeux et appuya son front dans ses deux mains brûlantes. La gorge sèche, il eut la force de prononcer...

— Alors, alors... une biche forcée...

Madsen enchaîna :

— ... « traverse une prairie fleurie de colchiques mauves et vient tomber devant la grille. Un cavalier la poursuit... La jeune fille ouvre le parc, c'est elle qui surgit devant le chasseur furieux et qui dispute la vie de la pauvre bête.

— Alors... alors, insista Olof presqu'angoissé.

Mais Madsen se tut. Le garçon apportait des huîtres et des sandwichs au caviar.

— Alors, comte, vous lirez vous-même le roman, car j'ignore ce qui arrive après. Je n'ai parcouru que ce premier chapître dans une revue qui le citait in-extenso.

Olof s'éveilla enfin à la réalité. Il se redressa.

— Il me faut « Le songe d'une nuit d'hiver » dès ce soir.

—Vous n'y songez pas... A cette heure les librairies sont fermées.

— Peu m'importe, appelez le groom.

Le secrétaire, s'étonna de cette brusque volonté de son maître. Il le considéra avec stupéfaction, mais dans les yeux du comte, une petite lueur bleu acier lui conseilla d'obtempérer immédiatement et aussitôt il se leva.

— Jamais je n'aurais supposé qu'un conte bleu eut tant d'effet sur vous et je n'ai rapporté les faits que d'une manière fort banale. L'intérêt du livre me paraît être surtout dans le style, les nuances, la poésie des descriptions...

— Cela suffit, trancha Olof, misérieux, mi-plaisant. Mettons que votre exposé si bien fait m'incite à le lire, mais vous perdez du temps et je n'aurai pas le roman pour m'endormir.

Lorsqu'il fut seul, il se replongea dans ses pensées.

« Quelle coïncidence. Cette histoire est invraisemblable. Il y a là un mystère à éclaircir... Je n'y vois qu'une première explication. Odile est l'auteur de ce roman. Odile... Odile...

Comme ces syllabes étaient à prononcer, elles tintaient comme des argentines sur un pré tendu, entre des sapins toujurs verts

« Y a-t-il vraiment plus d'un an que la scène près de la grille des Roches Rouges a été vécue ? Qu'ai-je fait depuis ? Rien. Il y a un vide immense entre mon séjour dans les Vosges et mon arrivée à Paris.

Il revoyait les douze mois passés dans l'atmosphère familiale, atmosphère qui lui était chère, et qu'il avait assombrie cette fois, par son caractère aigri, ses sautes d'humeur plus fréquentes, ses boutades plus cruelles. Il admettait qu'il n'avait rien fait pour se maîtriser et pour apaiser le désarroi affectueux de sa mère et de ses sœurs.

Son frère était intervenu.

— Il faut vous marier, Olof, j'y tiens. Vos défauts s'accentuent et vous devenez le célibataire le plus insupportable que je connaisse.

On avait fait alors défiler les partis les plus choisis. Olof les avait considérés sans indulgence et même avec injustice. Aucune de ces poupées blondes et fades ne pourrait rivaliser avec la chaude et exaltante beauté d'Odile Dieterlin et jamais il ne reconnaîtrait le moindre pouvoir à ces regards bleus, déjà résignés, alors



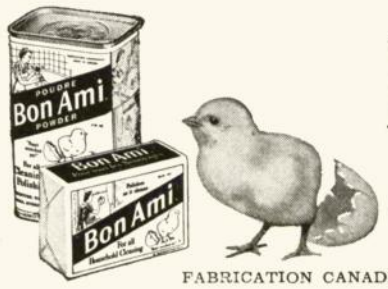
"On peut se passer d'une bonne quand on se sert de Bon Ami!"

Vous faites vous-même le ménage ? Vous serez ravie de constater quelle aide précieuse Bon Ami peut vous apporter. Car Bon Ami accomplit deux travaux à la fois : il nettoie rapidement et complètement... et il *polit tout en nettoyant !* Bon Ami n'égratigne pas la porcelaine, au contraire des nettoyeurs graveleux qui finissent ainsi par la rendre difficile à nettoyer. Vous comprendrez vite pourquoi Bon Ami est si populaire auprès des femmes qui font leur ménage elles-mêmes.



"Il n'abîme jamais ni ne rougit les mains !"

Bon Ami ne contient ni matière graveleuse ni caustique violent. Il est vraiment doux pour les mains; et pourtant, vous ne pourriez souhaiter de nettoyeur plus efficace et plus rapide!



Bon Ami

" n'a pas encore égratigné ! "

FABRICATION CANADIENNE

NE PAS BROSSER LES FAUSSES DENTS

AVEC UN NETTOYEUR QUELCONQUE



Les pâtes à dents, poudres à dents, savons, nettoyeurs domestiques ne sont pas destinés aux fausses dents — les dentiers sont beaucoup moins résistants que les dents naturelles. Le brossage, à l'aide de ces divers nettoyeurs inadéquats, entraine l'usure d'importants "ajustements de contour" — égratigne les surfaces polies, occasionnant ainsi des taches qui s'accumulent rapidement et adhèrent plus solidement.



Soyez avisé... EMPLOYEZ POLIDENT

A faire tous les jours : Mettre une cuillerée à thé rase de *Polident* dans un demi-verre d'eau tiède. Agiter vivement. Déposer le dentier ou pont dans cette solution pendant 15 min. ou plus longtemps — toute la nuit si possible. Rincer — et ajuster dans la bouche.

En faisant tremper régulièrement dentier et pont dans *Polident*, les vilaines taches qui s'accumulent tous les jours se dissolvent, les coins difficiles à atteindre se nettoient et on supprime ainsi tous les dangers du brossage.

Gare à "L'haleine de Dentier"

La pellicule qui se forme tous les jours sur les dentiers ou ponts occasionne des odeurs et impuretés, cause souvent "l'haleine de dentier". Vous pouvez ignorer que vous en êtes incommodé — *mais pas les autres !* Cependant, un usage régulier de *Polident* dissout la pellicule et les taches, vous donne un dentier ou pont d'une agréable fraîcheur et le débarrasse de toute odeur.

Des millions d'usagers en font l'éloge.

POLIDENT EST APPROUVE par les fabricants renommés d'accessoires dentaires et recommandé par plusieurs dentistes éminents.

COUTE MOINS D'UN SOU PAR JOUR

Faites l'essai de *Polident* pour un meilleur nettoyage et aussi pour éviter les dangers qu'entraine le brossage. Format généreux, 3 onces — 40¢ ; format économique, 7 onces — 75¢, dans toutes les pharmacies, magasins à rayons et bazars. Procurez-vous *Polident* dès aujourd'hui !

POLIDENT

Le moyen nouveau et sur pour nettoyer Denticrs et Ponts

que la lueur magnétique et autoritaire des splendides yeux noirs le poursuivaient encore.

Son dédain correct avait découragé les plus éprises et pour se soustraire à la volonté fraternelle, Olof avait adopté le parti de voyager.

«Non, conclut-il, pas un événement n'a marqué ces douze mois, j'ai somnolé. Odile . . . Odile . . . Je me réveille d'un rêve sans joie au son cristallin de votre nom. Je suis sûr que votre roman va m'apporter une réponse bien plus complète que celle que j'attendais d'une branche de feuillage. Je vais enfin connaître pourquoi vous m'avez déçu . . . Peut-être votre livre est-elle un appel ? Peut-être a-t-il été écrit pour moi ?

Il sursauta. Madsen se rasseyait à son côté.

— Eh bien ?

— Mon zèle était inutile, le groom m'a assuré qu'il avait votre affaire, presque sous la main. Une boutique de librairie, sur l'avenue, qui reste ouverte très tard. Votre fantaisie sera donc satisfaite.

Le comte ne mangeait pas. Machinalement ses grandes et belles mains jouaient avec le couteau et la fourchette. Il paraissait absent. Madsen intervint.

— Comte, je vous avoue que je meurs de faim. Vous m'obligez à subir le supplice de Tantale. Je ne puis pourtant pas me permettre de commencer avant vous ?

Rappelé à son devoir, Olof s'excusa et mordit distraitement dans sa tartine de pain bis.

Le groom arriva bientôt essoufflé affectant une contenance navrée.

— Je regrette, messieurs, mais le bouquin ne sera en magasin que demain matin. La demoiselle m'a expliqué que le destin me soit favorable.

La vue de son compagnon mangeant avec placidité et application l'agaçait. Ce dernier s'en aperçut et avec une patience et une gentillesse à toute épreuve se leva de nouveau.

— Je vais téléphoner.

— A qui ?

— Permettez-moi de taire mes suprêmes espoirs, de peur de les voir se dissiper sous le souffle d'une fatalité contradictoire.

— Madsen, vous vous moquez de moi.

— Comment oser penser cela, « Votre grâce » comme disent les Anglais.

— Ne me trouvez pas de la grâce, quand je suis d'une humeur féroce . . .

Au bout de quelques minutes, le secrétaire-ami revint s'attabler. Il annonça sur le même ton emphatique :

— Que votre seigneurie soit satisfaite. J'ai révolutionné le Crillon. On a fouillé la bibliothèque en vain, mais une femme de chambre possède l'œuvre. Elle attendra « Monsieur le Comte » pour le remettre à « Monsieur le Comte ».

Olof se détendit.

— Bon alors, active le service.

— Rien ne nous presse. Nous avons tout le temps d'arriver à Montparnasse avant minuit.

Il reçut un coup d'œil furieux.

— Je ne vais plus à Montparnasse. Je rentre à l'hôtel. Je commande un feu de bois dans le salon, je m'installe dans un fauteuil et je lis.

— Et moi qui croyais finir ma soirée au « Poisson d'or ». J'avais envie d'entendre les tziganes.

— Allez-y tout seul, je vous libère.

— Ce ne sera pas la même chose et puis ma fonction m'oblige . . .

— Oui, vous êtes un ange gardien scrupuleux, mais votre fonction ne vous oblige nullement à chausser des pantoufles en même temps que moi, à lire des romans si j'en ai envie. D'abord, je vais vous octroyer du congé.

« Demain, je pars pour les Vosges. Je connais là-bas un petit hôtel de tout repos, où je pourrais me livrer aux délices du sport d'hiver.

Madsen, littéralement ahuri, laissa sa fourchette à mi-chemin entre sa bouche et son assiette.

— Mais nous devions rejoindre le cap d'Antibes, rendre visite au Godefroy-Darville. Vous vouliez absolument parcourir la provence, échapper au Nord, oublier les sapins couverts de neige et vous griser de l'odeur des champs de roses et de mimosas.

Madsen, vous irez dans le Midi sans moi. Attention surtout, votre liberté est complète, à condition que vous vous arrangiez pour ne jamais rencontrer les Godefroy-Darville . . . et puis qu'on m'oublie un peu. Je prends la voiture, le chauffeur et je disparais une semaine au moins. Maintenant que vous êtes au courant de mes projets, parlons d'autre chose et revenons au « Songe d'une nuit d'hiver». D'abord, quel est le nom de l'auteur ?

— Francesca.

— Ah . . . une femme . . . Je m'en serais douté. (Olof pensa : « Evidemment j'aurais du prévoir qu'elle signerait avec un pseudonyme »). Il continua, la parole légèrement haletante : « Les critiques parlent-ils de cette femme, ont-ils des détails biographiques ? »

Madsen secoua la tête.

— Non, c'est ce qui ajoute au succès du roman. L'attrait du mystère. L'auteur a refusé de se faire connaître, refusé de recevoir les journalistes au moment du prix . . . L'éditeur a seulement confié que Francesca écrivait, depuis longtemps déjà, des romans qui paraissaient dans des collections pour jeunes filles. Lorsqu'il a reçu le manuscrit du « Songe d'une nuit d'hiver » il a pensé qu'il se devait d'offrir au grand public cette féérie blanche comme la neige, pailletée de cristaux, mousseuse et tendre.

Olof se versa une rasade de champagne et souleva légèrement son verre.

— Je bois au succès de Francesca, cette histoire me ravit.

Madsen l'examina avec des yeux ronds et continua:

Pour terminer avec ce sujet . . . qui a l'air de vous tenir au cœur, laissez-moi ajouter qu'un journal du soir a prétendu avoir trouvé l'auteur. C'est, selon l'avis du reporter, une vieille fille de Paray le Monial « qui s'adonne, au fond de sa province, à l'industrie artistique de la fleur artificielle ». D'autre part, un autre quotidien prétend que l'affaire Francesca est une supercherie. L'œuvre serait écrite par un vieil archiviste, retiré à Conflants-Ste-Honorine et la feuille a même publié une photographie d'un petit bonhomme à barbiche boîte au lait et sac à provisions aux bras, avec la légende « Francesca en train de faire son marché. »

Olof éclata d'un rire inextinguible.

— Mon Dieu, c'est trop drôle. Ces Français sont impayables. Et comme il avait tout de même fini par dîner, il se leva.

— Madsen, ne bougez pas. A demain. Passez chez moi vers dix heures.

Il réclama son ample pelisse au vestiaire et sortit en fumant un cigare. Il traversa le rond-point des Champs-Elysées et pénétra à nouveau dans les jardins.

Là, dans le demi-silence son exaltation tomba.

— Pourquoi suis-je si heureux ? Quelles raisons ai-je donc d'espérer quelque miracle ? J'essayais d'oublier Odile. Elle n'était plus pour moi qu'un être symbolique et parfait qui errait fier et beau dans mes songes... Elle redevient bien réelle. Je désire aller l'affronter. Est-ce que je ne cours pas à des désillusions plus grandes que les premières. Quelle place tient-elle donc encore dans ma vie, pour que je quitte tout dès demain, pour tâcher de la revoir. « Je devrais être calme et ne pas m'enthousiasmer avant d'avoir lu le récit. Peut-être qu'en arrivant au mot « Fin » je jetterai le livre au feu en m'écriant : « Elle ne me comprendra jamais » Inutile de me leurrer . . .

Cette simple supposition lui serrait quelque chose dans la poitrine et la nuit autour de lui lui semblait plus humide et plus glaciale.

Déjà la façade du Crillon se développait à sa gauche derrière un rideau de branches nues.

« Peut-être fera-t-elle allusion à ma lettre, je saurai enfin ce qu'elle pense . . .

Il hâta le pas. Dans le hall où il n'était pas attendu si tôt, il y eut à son arrivée, une espèce d'alerte. Un valet vint s'incliner devant lui.

— Nous tenons à la disposition de Monsieur le comte le livre réclamé par téléphone.

— Parfait. Envoyez-le moi.

Olof s'allongea dans un fauteuil, tendit ses pieds vers l'âtre où la flamme donnait ses ballets fantastiques. Un vaste soupir gonfla sa poitrine.

« Cette fois le destin va me découvrir son visage. Mon Dieu, faites que ce roman ne déçoive pas mon attente.

On frappa à la porte par trois fois. Ce fut la femme de chambre blonde, qui se plaignait de ne pas connaître le jeune étranger qui se présenta. Tremblante, elle tenait devant elle un mince roman blanc.

— Son Altesse. . . oh ! pardon. Monsieur le Comte, se reprit-elle en rougissant, je suis confuse de présenter à Monsieur le comte un exemplaire que j'ai lu plusieurs fois et qui n'est plus du tout en état de neuf.

Il se leva, marcha vers elle et prenant le livre qui pesait si légèrement dans sa main, le retournant avec une feinte désinvolture, alors qu'il contenait peut-être de quoi bouleverser son avenir, il dit:

— Ne vous souciez pas de cela. Je vous remercie de le mettre tel quel à ma disposition. Je vous le rendrai demain.

Il hésita, puis une question lui brûla les lèvres.

— Vous m'assurez l'avoir lu plusieurs fois, c'est donc un sujet bien palpitant ?

Elle sourit.

— Oh ! Monsieur le comte, ce n'est pas qu'il s'y passe grand'chose, mais quand on le commence, on croit qu'on entre dans un rêve.

— Est-ce que cela finit bien au moins ?

— Non, un rêve ne finit jamais bien puisqu'on s'en réveille toujours. Alors, on se dit : « Eh bien oui, ce n'était qu'un rêve, mais on est tout de même content de l'avoir fait.

Olof se promenait de long en large, maniant le volume si mystérieux sous sa banale apparence. Il reculait le moment où il affronterait le secret contenu dans les pages. Il pensa tout haut :

— Ces auteurs sont bien contrariants. On n'a pas idée d'inventer des dénouements pessimistes. Il arrive souvent, dans l'existence, des événements douloureux, mais la vie ne s'arrête pas à eux, elle continue toujours. Un malheur n'est pas une fin en soi . . .

Il s'exaltait peu à peu et la gentille femme de chambre n'en revenait

(Lire la suite page 40)



Vu la Rareté des Films

FAITES D'ABORD PASSER LES INSTANTANÉS QUI SONT POUR LUI

"De plus en plus d'instantanés de la famille"—c'est ce que nos gars dans les Services Armés ont demandé. C'est notre devoir de faire le nécessaire pour qu'ils en reçoivent . . .

Mais les films sont difficiles à trouver en ce moment. Il y en a moins à votre disposition qu'en temps ordinaire. Le Film Kodak est rationné aux marchands parce que la Marine, l'Armée, l'Aviation et les industries de guerre en ont énormément besoin. Faites donc en sorte que chaque rouleau de film soit utilisé pour des instantanés pour lui.

Faites aussi tirer des épreuves de vos vieux négatifs pour les lui envoyer. Vous devez en avoir beaucoup qu'il aimerait bien recevoir!

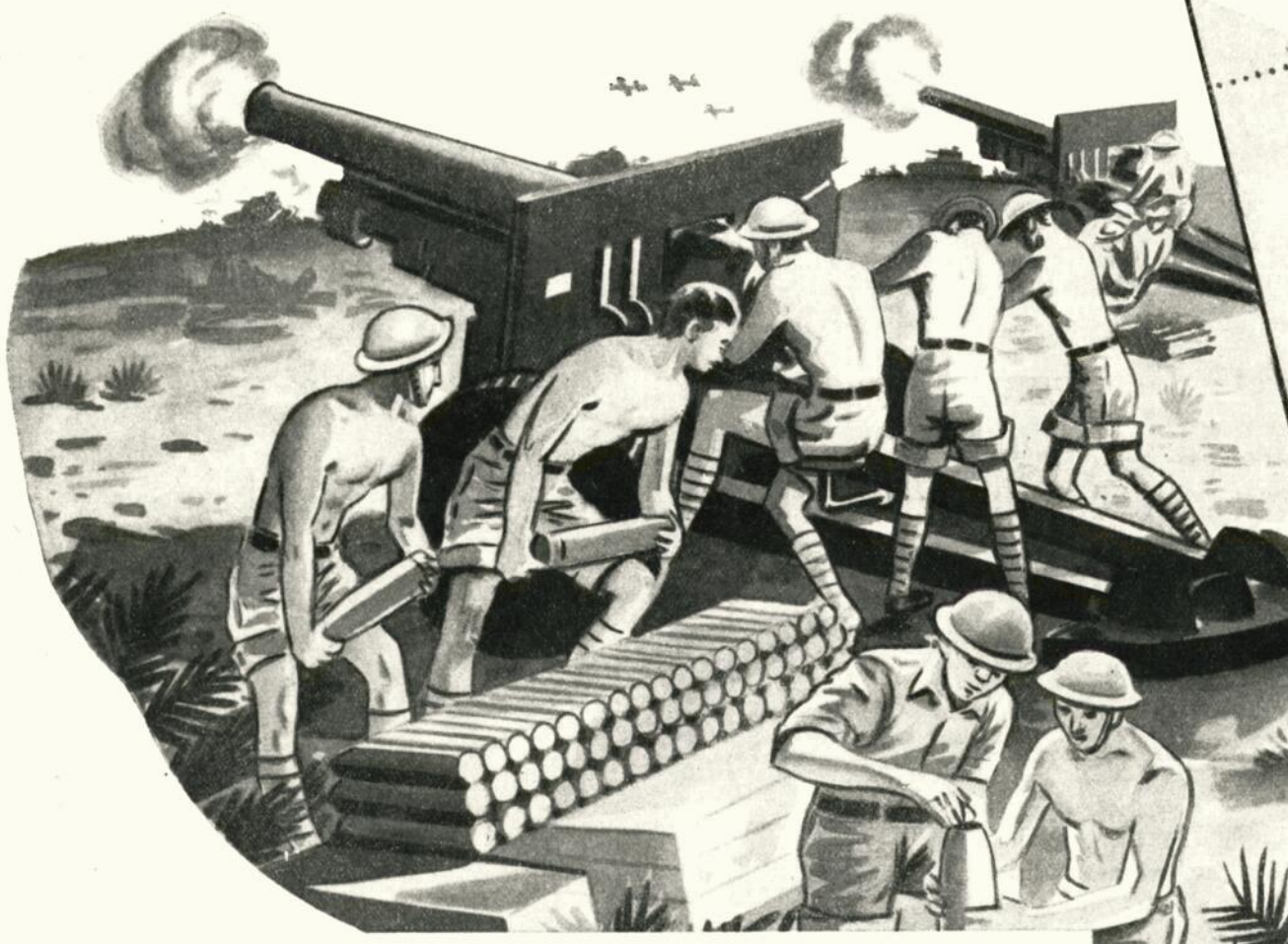
Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

HÂTONS LA VICTOIRE

Achetons des OBLIGATIONS de la VICTOIRE

Koda

Les deux lignes



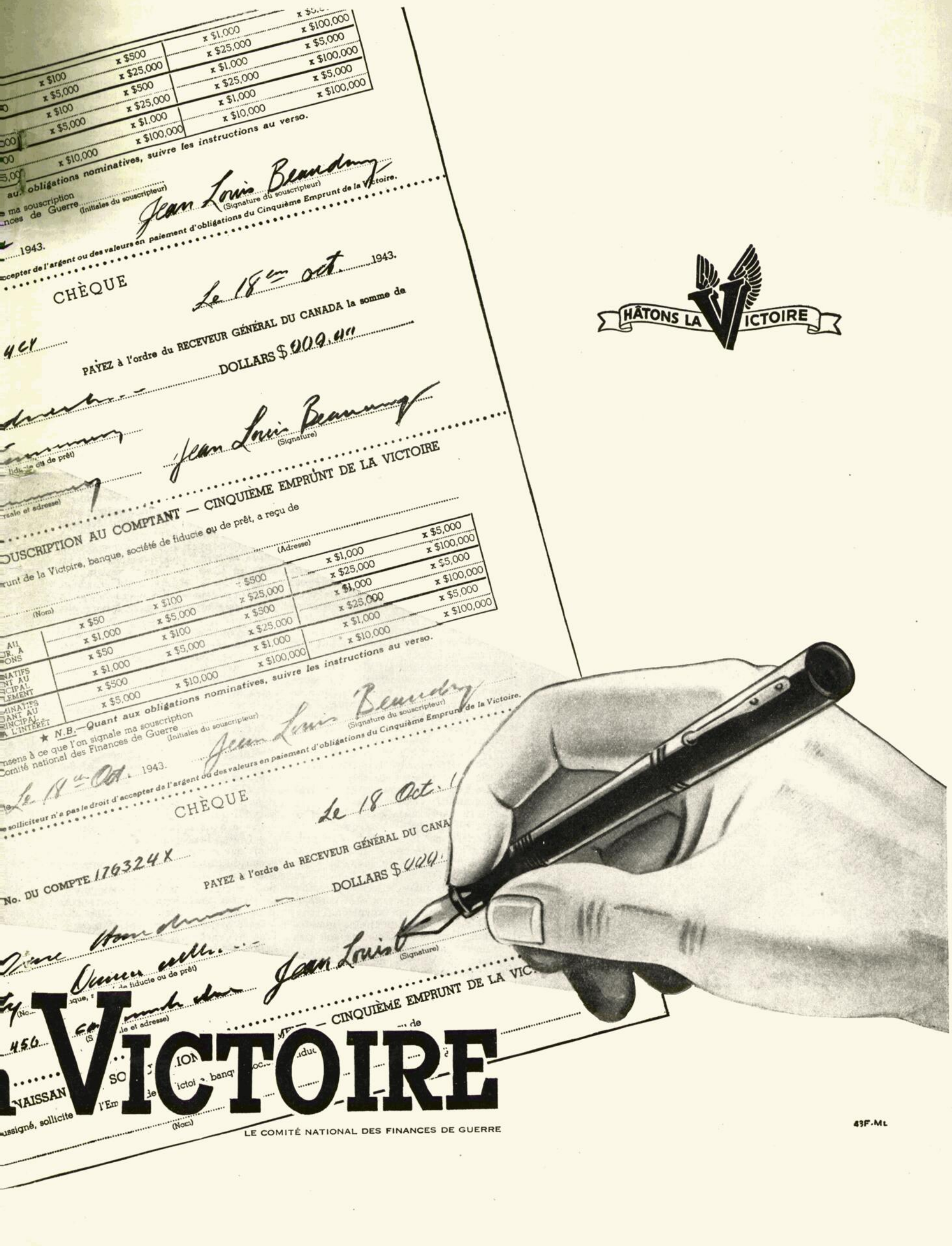


La ligne de feu, où nos gars *donnent* le meilleur d'eux-mêmes, et la ligne pointillée, où nous signons l'engagement de *prêter* au Pays tout l'argent que nous n'employons pas au strict nécessaire: n'y a-t-il pas dans ce simple parallèle un symbole éclatant de l'effort commun? Songeant aux sacrifices que nos jeunes hommes consentent à la cause de la liberté sur la ligne de feu, hésiterons-nous une seconde à écrire notre nom sur *l'autre ligne,* au bas de la formule de souscription du 5e Emprunt de la Victoire?

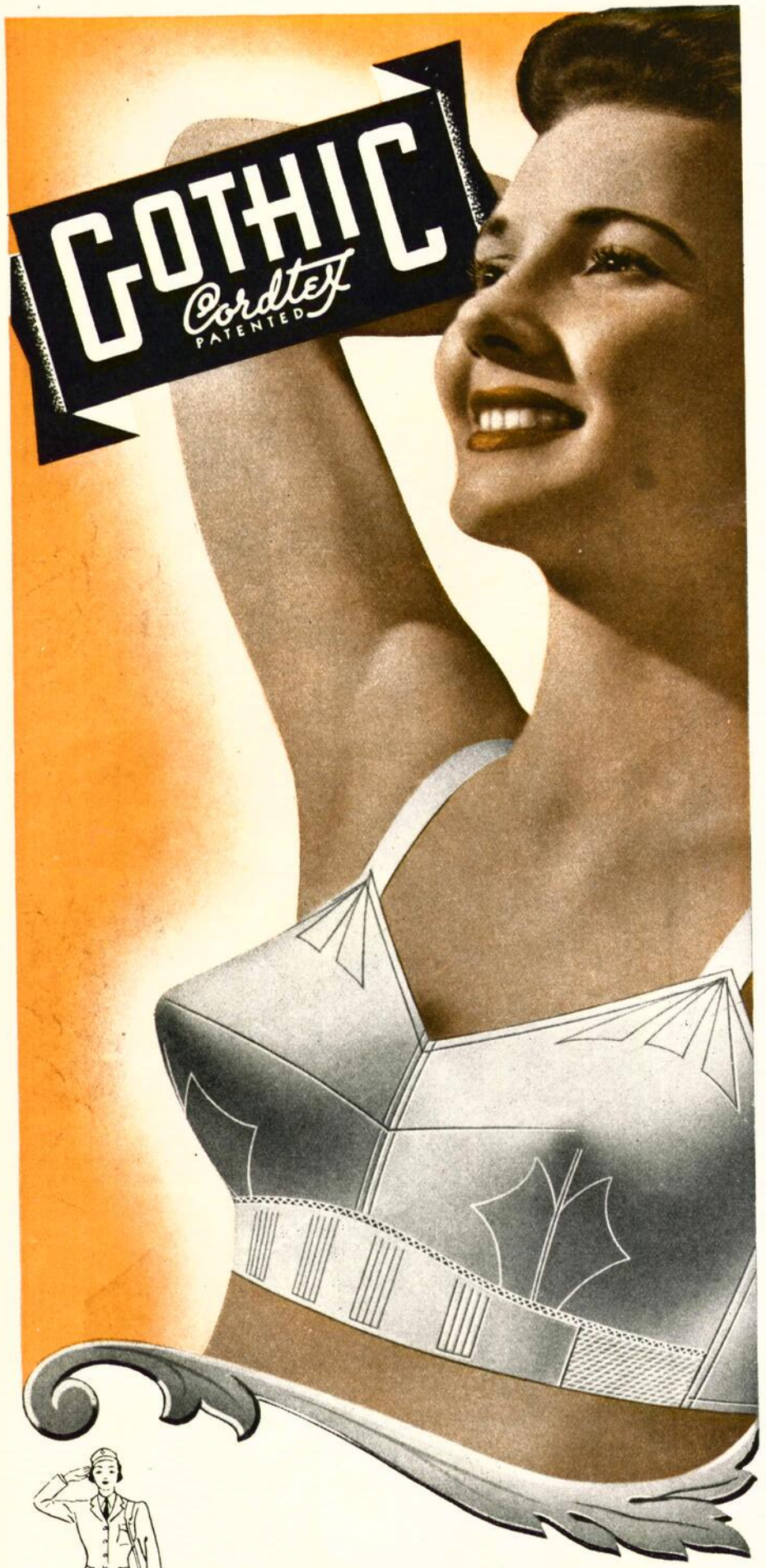
ACHETONS DES

OBLIGATIONS de la...

HÂTONS LA VICTOIRE



43F-ML





Toujours alerte et jeune

Le soutien-gorge GOTHIC Cordtex protège délicatement la beauté tendre de la poitrine. Il moule la chair souple en courbes jeunes, mais ne la comprime pas. Il diminue la tension sur les tissus délicats. Les femmes en uniforme, les femmes qui font de longues journées de travail de guerre . . . toutes ont besoin de l'appui d'un soutien-gorge Gothic. Les lignes tombantes fatiguent et vieillissent.

GM-43-1-R

UN MODÈLE POUR TOUTE CORPULENCE

LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER

(Suite de la page 36)

pas d'avoir provoqué une conversation aussi suivie et presque des confidences.

Il continua sans se soucier de son témoin.

— Après un malheur, on se ressaisit, on réunit toutes ses forces et on repart. C'est au moment d'un tel redressement qu'il est permis d'arrêter un récit, sinon l'art du romancier est sans valeur et si ce dernier tient absolument à terminer son dernier chapitre dans les larmes, encore faut-il qu'elles s'irisent d'espoir.

Il s'arrêta, surpris de son enthousiasme et de son éloquence.

— Enfin, qu'arrive-t-il donc dans « ce Songe d'une nuit d'hiver » ?

— Il arrive, Monsieur le Comte, que l'héroïne Claire de Viornes meurt.

Olof sursauta.

—Elle meurt ? De quoi ? Comment ?

— Elle est d'une santé très délicate. Il semble qu'elle n'ait pu supporter l'excès de son bonheur.

— C'est tout simplement ridicule et je m'étonne qu'on ait porté ce livre aux nues. Une héroïne qui meurt de langueur, en voici du nouveau à nous offrir en 1937, du romantisme à bon marché. C'est une solution inacceptable . . . Il faudra changer cela . . .

La femme de chambre écarquillait les yeux de plus en plus. Olof s'en aperçut et daigna sourire.

—Mademoiselle, vous pouvez disposer. Je vous suis très reconnaissant pour le livre prêté. Demain je vous le rendrai et vous communiquerai mon avis. Nous verrons si nous avons le même, conclut-il avec cette brusque simplicité pleine de modestie, qui lui attachait ceux qui l'approchaient, à quelque milieu qu'ils appartinssent.

— Monsieur le Comte me fait trop d'honneur !

Il l'accompagna jusqu'à la porte et la salua avec courtoisie. La jeune femme était, on s'en doute, guettée avec impatience. Ses collègues s'empressèrent autour d'elle.

— Alors ? . . . Alors ? . . . Comme tu es restée longtemps.

— Alors, fit-elle avec ravissement, il est extraordinaire et « nous avons parlé littérature » ensemble.

Le chœur des soubrettes, envieux et admiratif, s'extasia.

— Et vous avez parlé littérature ensemble . . .

Cependant Olof avait éteint le grand lustre de cristal et allumé sur un guéridon, près du feu, une seule lampe.

Il s'assit, posa le rectangle clair du livre sur ses genoux et le contempla encore avec appréhension.

« Une angoisse m'étreint maintenant. Pourvu qu'Odile ne soit pas vraiment malade, que son héroïne, Claire de Viorne, ne soit pas la peinture exacte de son état. Je la vois grande et pâle. Ses yeux brûlaient au milieu de cernes . . . Pourtant, non, personne ne m'a parlé dans les Vosges, qu'elle fut atteinte de ce mal qui . . . »

Enfin, n'y tenant plus, il ouvrit le livre et lut avidement.

Chapitre VII

Longtemps le comte demeura plongé dans sa lecture.

Les heures fuyaient, sans qu'il s'en aperçut. Le feu, abandonné, laissait crouler ses dernières bûches. Le calme d'avant l'aube massait son silence aux portes et aux fenêtres et le jeune étranger ne parvenait pas à s'arracher aux pages fascinantes.

Il relisait certains passages pour la deuxième et troisième fois. Enfin, il ferma le livre, mais ses mains grandes et douces continuèrent à le palper comme une chose précieuse et vivante.

Il se renversa dans son fauteuil, la nuque appuyée au dossier. Ses mâchoires, en se contractant, faisaient saillir les muscles des joues, ses paupières fermées contenaient des larmes lourdes, prêtes à jaillir. Il ne bougeait pas. Il se contraignait à cette immobilité de statue, avec l'espoir que son désarroi intérieur s'apaiserait. Des pensées tumutueuses, faites de joie brutale, de reconnaissance mais aussi d'inquiétude lancinante, l'envahissaient.

Puis ses lèvres formèrent quelques sons. C'était un murmure, un balbutiement d'action de grâce et des paroles se pressèrent chuchotées et tendres comme des caresses.

— . . . Odile . . . Odile . . . alors, c'est vrai, vous m'aimez. Puisque Claire aime Gérard et que Gérard est fait à mon image, c'est que votre cœur s'est ému comme le mien.

« Que votre don d'intuition est extraordinaire. Vous seule m'avez compris, m'avez deviné. Vous avez discerné qu'il y avait en moi l'être violent et déchaîné et aussi celui qui est capable de courber son front orgueilleux et de le confier aux mains tièdes et indulgentes, qui lui sont tendues sans faiblesse.

« Vous avez lu en moi comme un livre ouvert. Vous avez deviné mon amour. Clair de Viorne savait, elle aussi, fouillé l'âme de Gérard et pourtant comme elle a été longue à se laisser attendrir, à se laisser gagner.

« M'imposerez-vous autant d'épreuves avant de vous conquérir, ma princesse bien-aimée ? Non, n'est-ce pas. Ce livre est un appel, un cri vibrant, chaste et passionné que vous avez lancé aux quatre coins du monde pour m'atteindre et pour que j'accoure . . .

« Que de temps de perdu. Que de mois ternes et interminables se sont déroulés, comme une plaine morne et désséchée sous mes pas, avant de me ramener vers vous.

« Odile j'ai hâte de vous saisir dans mes bras, de vous crier : « Je suis tel que vous m'avez imaginé . . . Vous m'avez appelé . . . Me voici. »

« Mais dites-moi qu'il n'est pas vrai que vous soyez marquée du sceau du destin . . . Que vos jours ne sont pas comptés . . . Que le torrent de bonheur, qui va déferler sur vous, ne va pas vous emporter comme une fleur fragile . . . Pourquoi Claire de Viorne meurt-elle une fois fiancée ? Que se cache-t-il sous ce navrant épilogue ?

Le spectre de la mort se levait et Olof le vovait rôder sinistrement à travers les Roches Rouges. Le comte s'exhorta au calme et lutta contre son imagination.

Je serai là-bas dans quelques heures. Je m'informerai immédiatement d'une façon ou d'une autre de l'état de santé de Mlle Dieterlin. Je crois qu'il n'y a aucun rapport entre la mort de Claire et la réalité. Cette mort est douce, c'est un évanouissement, l'envol d'une âme dans la nuit. C'est une conclusion poétique, un symbole aussi . . .

« Ce n'est pas une mort triste, une mort réelle. Si Odile avait parlé d'une vraie maladie, elle l'eut fait avec une autre vigueur, une autre amertume. On ne consent pas à disparaître sous tant de promesses de

joies. Il y aurait un accent de révolte dans les pages si nuancées, si délicates de la fin.

Un des derniers paragraphes passa devant ses yeux.

. . . « La tempête s'était apaisée. Les sapins avaient secoué leur faix de flocons et se dressaient lugubres, sur le flanc de la montagne.

« Gérard baisa, une dernière fois, la main de neige de Claire, posée sur la neige du lit. Il comprit que ce jour blanc, qui allait poindre, dissiperait le bonheur lentement imaginé . . . ainsi qu'un songe, rien qu'un songe...

« Cette main de neige n'est que celle d'une princesse endormie, s'affirma Olof à haute voix. Elle attend le chaud baiser de vie qui la ressuscitera à l'amour. Ah ! comme les minutes se traînent. Je voudrais déjà dévorer la route, courir vers les Vosges, qui ont dû mettre pour nos fiançailles, leurs parures étincelantes, leurs diadèmes de glaces roses et bleue . . . »

Il consulta sa montre : « Je vais m'accorder une heure de repos. Car ce soir . . .

Il tomba vaincu sur l'oreiller, qui reçut le poids d'une tête lourde de nouveaux espoirs.

Au matin, Olof s'aperçut brusquement qu'il n'avait emporté aucun équipement lui permettant d'affronter les rigueurs d'un séjour dans les Vosges. Son premier soin fut donc de charger le baron Madsen de lui acheter au plus tôt vêtements et attirail de skieurs.

— Madsen, je ne vous ennuierai pas davantage, puisque je vous donne campo.

Et le fidèle secrétaire revint au bout de deux heures, nanti de tout ce qui lui avait été demandé.

Le plan du comte avait été vite conçu. L'hôtel du Ballon, ouvert depuis plus d'un an maintenant, le recevrait. Là-haut, il serait à trois milles, par les raccourcis, des Roches Rouges. Au bout de quelques minutes de promenade sur les crêtes, il surplomberait les toits mêmes de la bien-aimée, tapis aux pieds de la montagne. Il pourrait descendre vers eux, à toute vitesse, se laisser entraîner sur la pente, comme attiré par la présence cachée d'Odile.

—Au revoir, mon cher Madsen.

Olof parlait, installé à l'arrière de la voiture, à demi-couché sur la banquette aux profonds coussins.

— Que dois-je vous souhaiter, comte ?

Sans paraître répondre à cette question, le jeune étranger demanda avec vivacité.

— Quelle est la date aujourd'hui ?

— Le 20 décembre.

— Bon, nous sommes dans l'Avent. Les Noëls snt donc de saisons. Vous connaissez sans doute celui d'Augusta Holmès. Chantez, en pensant à moi, le dernier couplet : vous savez, celui où on demande « le bonheur pour tous ceux qu'on aime ».

— Quelle exigence, comte, pour une semaine aux sports d'hiver . . .

Olof éclata d'un rire frais. Il leva la main :

Adieu.

Le chauffeur, impeccable dans sa livrée marine, débraya et la magnifique voiture s'éloigna du Crillon.

Olof était trop absorbé par ses méditations, pour désirer conduire. Il tira de sa poche « Le songe d'une nuit d'hiver » qu'il avait totalement oublié de rendre à sa propriétaire et se mit à le relire avec une ferveur qui n'avait pas décru.

Il ne se révoltait pas devant le portrait pourtant sombre qu'Odile avait tracé de lui après leur première rencontre. Il souriait en songeant que les regards noirs de la jeune fille auraient pu croiser les siens, au travers du rideau de la maison du notaire.

C'était là, d'ailleurs les deux seuls épisodes de leur courte aventure. Ils étaient véridiques et bien minces, cependant ils servaient de base au roman. Le reste était fiction et Olof s'étonnait, un peu déçu, qu'Odile ne parlât pas de sa lettre.

« Tout ce qu'elle dit de Gérard, c'est-à-dire de moi, lui paraît dicté par son intelligence intuitive. Ma lettre a dû l'aider à si bien me comprendre. Est-ce par discrétion, par coquetterie qu'elle ne la mentionne pas. Son talent incontestable aurait pu en tirer grand parti. Il y a là un petit mystère que j'élucidera vite . . . Mais comment m'accueillera Gracieuse, la gentille compagne des longs jours solitaires ? . . .

L'auto glissait à travers les champs et les bois. Le chauffeur dut stopper pour de l'essence et le comte se souvint brusquement qu'il était normal de manger. Il daigna descendre sur la route et dit au domestique :

— Déjeunez n'importe où, mais vite. Je vous attendrai en marchant, moi je n'ai pas faim.

Dès qu'ils pénétrèrent dans la vallée de la Moselle, ils trouvèrent la neige, une belle neige dure et tenace. Ils atteignirent le village à la nuit seulement, mais le pays semblait éclairé par la blancheur qui revêtait la terre.

Depuis qu'il reconnaissait les lieux, Olof ne tenait plus en place.

— Passez-moi le volant, dit-il au chauffeur.

Sous le coup d'une impulsion violente, au lieu de s'arrêter place de l'église, il contourna la maison du notaire et s'engagea sur le chemin des Roches Rouges. Pourquoi ? il n'aurait su le dire. Il ne pouvait être question d'une visite à cette heure.

Le chasse-neige était passé l'après-midi, la voie était praticable. Le torrent coulait silencieusement sous une carpace de glace. Tout au plus élevait-il le ton, à l'endroit des cascades.

Le comte accéléra. Le chauffeur inquiet regardait les arbres défiler et tourner brusquement aux virages. Le plus extraordinaire était que son maître avait l'air de connaître la route.

Bientôt, la conciergerie des Roches Rouges, les toits et l'entrée du tissage parurent foncer sur le capot, dans la lumière crue des phares. Olof s'arrêta avec une brutalité, qui faillit le déconsidérer dans l'esprit de son chauffeur.

Puis il se jeta vers la petite porte et dans un état d'agitation et d'angoisse insurmontables, il sonna.

Il agissait sans idée préconçue, sans plan. Il voulait voir Odile, s'assurer qu'elle était toujours là et toujours vivante.

Le tintement vibra, assourdi par la neige, rendu étrangement grêle par l'épais velours de l'amie du silence. Qu'allait-il advenir ?

Si Odile se présentait dans l'encadrement, que dirait-il ?

Il était plus probable qu'un domestique obéirait à son appel. Alors à quel résultat aboutirait cette démarche ? Ah ! qu'importait le résultat. Il s'agissait de se rapprocher le plus près de la jeune fille, d'entrer dans son atmosphère, de respirer le même air qu'elle, de penser : elle est là, tout près ; la clarté prisonnière de cette vitre dorée est celle qui éclaire sa lecture, son inspiration, ou simplement son repos près de la lampe.

Personne ne venait. Le cœur battant, haletant presque, Olof secoua à nouveau la chaînette qui pendait à portée de sa main.

Le tissage était-il inhabité ? Depuis quand ? Devait-il tout craindre ?

Pourquoi Cupidon abandonna la cause de Claire !



L'Intrigue : Est-ce que tout est fini entre eux ? La lettre de Jean signifie-t-elle pour Claire la fin des projets de bonheur qu'ils avaient si joyeusement élaborés ?

Il est si facile de croire à l'amour — de le considérer sien pour toujours. Mais une idylle peut s'évanouir rapidement lorsqu'une jeune fille néglige de veiller à la préservation de ses charmes. Pauvre Claire qui compromet si légèrement son bonheur à cause de l'odeur des aisselles !



La Clef : Claire passe toutes ses soirées seule. Un soir, parcourant une revue, elle lit: "Le bain ne supprime que la transpiration *existante*. Afin d'éviter l'écueil de cette vilaine odeur des aisselles, employez MUM.



Le Salut : "Je regrette d'avoir bravé l'amour. Je ne me passerai plus jamais de MUM. Une demi-minute de ce traitement et le charme de ma personne est assuré durant une journée entière ou durant toute une soirée.

UN JOUR DE FÊTE



L'ODEUR des aisselles est l'ennemie de votre charme! Soyez prudentes; employez MUM ! C'est vite fait, vous l'appliquez en 30 secondes ! De cette façon, vous ne blesserez personne durant tout le jour ou toute la soirée. Vous pouvez vous fier à MUM.

De plus, rien à craindre de MUM: inoffensif à votre peau, même après avoir rasé les aisselles. Il est aussi sans danger pour les vêtements, ainsi que l'assure l'American Institute of Laundering. C'est pour cette raison que des milliers de femmes accordent leur faveur à MUM.

■ ■ ■

Pour les serviettes sanitaires : *Mum est doux, efficace et sûr. Faites-en aussi usage à cette fin.*



MUM

NEUTRALISE L'ODEUR DE LA TRANSPIRATION.

Un produit de Bristol-Myers



et vous vous éveillerez PLEIN d'ENTRAIN!



Etes-vous rentré aux petites heures, gavé de bonnes choses, énervé par trop de cigarettes, un brin pompette? Ou êtes-vous un de ces hommes d'affaires qui vivent à toute vapeur? Si vous n'y prenez pas garde, l'hyperchlorhydrie vous jouera un mauvais tour!

Malaises . . . insomnie . . . Ne serait-ce pas mieux de vous lever demain plein d'entrain et de vigueur?

Demandez, dès aujourd'hui, du Lait de Magnésie Phillips à votre pharmacien. Vous constaterez, demain matin, que c'est la clef du problème.

Pris au coucher, conformément au mode d'emploi, il permet de faire face—avec le sourire—à la besogne du lendemain.

Voici l'explication de son "double effet":

1. IL ALCALISE presque instantanément. Il neutralise l'acidité qui cause des malaises gastriques, des gaz, de l'insomnie, et l'insupportable fer-chaud.
2. LAXATIF BÉNIN, son effet est si discret qu'on peut, sans crainte d'urgence embarrassante, en prendre en tout temps.

Le lait de magnésie Phillips est aussi présenté sous forme de comprimés, en petits étuis commodes à glisser dans la bourse ou le gousset.

30 comprimés: 25¢

LAIT DE MAGNÉSIE PHILLIPS

4 onces: 25¢
12 onces: 50¢

FABRICATION CANADIENNE



Enfin, des gonds grincèrent, des sabots crissèrent en s'enfonçant dans la neige durcie. Un petit judas grillé s'entrebailla si près du jeune homme, que celui-ci reçut sur le visage le souffle de Catherine qui demanda :

— Qui est là, à cette heure ?

— Veuillez m'excuser, Madame . . Nous allons à l'hôtel du Ballon et . . . ajouta-t-il en hésitant, je crois que mon chauffeur s'est égaré.

Catherine, rassurée sans doute par l'allure de l'étranger, par l'aspect somptueux de la voiture, se décida à ouvrir.

— C'est-y Dieu possible, mon bon Monsieur, votre chauffeur s'est bel et bien perdu. Il n'y a que des sentiers qui d'ici montent au Ballon, ou des pistes de skis qui en descendent, mais même par le bon chemin vous ne pourrez pas y grimper avec votre automobile. La route est recouverte par plus d'un mètre de neige. Il faudra que vous couchiez en bas à l'auberge du « Grand Turc », qui est la meilleure. Demain vous téléphonerez et l'on vous enverra le traîneau de l'hôtel.

Olof regardait de tous ses yeux la cour qui s'étendait derrière la silhouette de la vieille femme, les sombres massifs du parc, la façade de la maison. A l'intérieur les lustres de la salle à manger et la lanterne du hall étaient allumés.

Il serait resté longtemps, sans éprouver le besoin de parler. Catherine s'étonna.

— Vous êtes tout déconcerté, Monsieur, il n'y a pas de quoi. Retournez au bourg, vous y passerez une aussi bonne nuit qu'à votre hôtel.

— Oui . . . oui . . . vous avez raison, je vous remercie.

Il voulait prolonger le plus possible cette conversation avec cette servante qui, dans quelques instants verrait Odile et lui conterait son dialogue avec l'étranger égaré jusqu'au tissage.

— Où est donc l'auberge du « Grand Turc » ?

— Oh ! vous ne pouvez pas ne pas la voir, c'est tout droit de l'autre côté de l'église.

A ce moment se produisit le miracle que le comte attendait. Au bout de la cour, sous la marquise feutrée d'hermine, la porte vitrée s'ouvrit.

Emmitouflée dans une grande cape sombre, Odile Dieterlin qui, sans doute, n'était pas chaussée pour se risquer plus loin, s'informa d'une voix nette, harmonieusement timbrée et qui bouleversa le comte.

— Qu'y a-t-il donc Catherine ? J'ai entendu sonner et voici que tu parlementes sans fin ?

— Je renseigne un Monsieur qui s'est trompé de route. Il voulait grimper au Ballon, en auto, ce soir.

Un rire léger s'envola dans la nuit glacée.

— Eh bien, ce Monsieur sera obligé d'attendre.

L'apparition disparut. La lumière du vestibule s'éteignit et la maman Kunz que l'indécision de l'étranger, son insistance commençaient à agacer, lança un rententissant bonsoir et s'apprêta à pousser le battant de plein chêne.

— Madame, je vous en prie, je vous ai dérangée par ce froid terrible, acceptez ceci en remerciement.

Olof lui tendit un billet.

Catherine referma sa paume et sa méfiance s'accrut. Elle trouvait la récompense disproportionnée et pensa : « Je n'aime pas ces gens qui courent les routes la nuit et qui distribuent pour des riens, des pourboires de prince.

— Bon, bon, merci, mais cela ne valait pas la peine. Vous êtes trop honnête. (elle insista sur hon-nê-te et ajouta entre ses dents :

« Fallait bien que je sorte, c'est l'heure de détacher les chiens, nos fidèles gardiens. Mon mari est occupé, ce soir, à fabriquer ses cartouches, il y a une battue de sanglier demain en forêt, alors il lui faut des munitions pour le gros gibier : de la che-vro-ti-ne.

Sa voix chevrota d'une manière menaçante et la porte claqua.

— Il ne me reste plus qu'à me réfugier au « Grand Turc », conclut Olof gaîment, mais je suis comblé. J'ai vu Odile . . . J'ai vu Claire de Viorne qui ne se doute pas que l'étranger est Gérard . . . Que Gérard est revenu pour que le songe d'une nuit d'hiver devienne l'enivrante réalité du prochain printemps . . . Au village, cria-t-il à son chauffeur.

Catherine rejoignit son mari, qui n'était pas du tout retenu au coin du feu, par des occupations qu'elle avait décrites. Kunz était assis dans un fauteuil Voltaire, la jambe droite allongée dans une gouttière. Il avait eu un accident, une semaine plus tôt: une schlitte, lourd traîneau chargé de bois, l'avait happé au passage et il s'en tirait avec une fracture du tibia.

Sa femme riait.

— Je consentirais à être dérangée quatre à cinq fois par veillée, à ce prix là (elle exhibait un billet de cinquante francs). N'empêche que j'ai tenu à cet homme un petit bonniment sur les Roches Rouges, qui ne le poussera pas à s'y introduire s'il avait de mauvaises pensées . . .

Kunz hocha simplement la tête. Sa femme continua.

— Mademoiselle a beau dire que le sport d'hiver attire des gens ennuyeux, qui gâchent le pays. On en profite tout de même . . .

Bien entendu Olof était resté insensible aux menaces déguisées de la servante. Il était plongé dans un tel état de bonheur, que lorsqu'il pensait à Catherine, il répétait : « Charmante vieille créature et comme Odile a su en dresser un portrait pittoresque dans son livre. Notre conversation a bien duré dix bonnes minutes. L'intervention de Claire, une ou deux, mais quelle illumination ! Mon arrivée a lieu sous d'excellents auspices ! »

L'installation à l'auberge fut pittoresque, sinon absolument confortable Le visage d'Olof reflétait cette joie candide et rayonnante qui l'avait fui depuis si longtemps.

— Je meurs de faim, déclara-t-il joyeusement.

On lui servit, près de l'âtre flamboyant de la salle commune, une choucroute de navets monumentale, arrosée de vin d'Alsace.

Il réclama l'hôtesse pour lui offrir ses compliments. Après avoir loué ce plat succulent, qu'il mangeait pour la première fois, il décida d'obtenir, sans plus tarder, le renseignement qui lui tenait tant à cœur.

— Rien ne creuse comme l'air de votre pays, Madame. Figurez-vous que j'ai bifurqué dans une petite vallée par là. J'ai dû sonner à un tissage isolé, je ne sais où . . .

— Ah . . . les Roches Rouges, sans doute ?

— Peut-être. Fichu endroit . . . Qui habite là ?

— Mlle Odile Dieterlin.

— N'est-ce pas une grande jeune fille brune ? Je l'ai aperçue (il s'arrêta un instant, ému par le desception fausse qu'il allait faire) elle était enveloppée d'un grand manteau et toussait sinistrement. Elle m'a l'air fragile au dernier point. Que ne fuit-elle cette vallée terrible, ce climat doit être meurtrier quand on est malade.

L'hôtesse éclata d'un bon rire.

— Vous avez rêvé, Monsieur, Odile malade ? Pas une n'est aussi ro-

3 Magozines qui s'imposent :

Il n'existe pas de revues plus canadiennes - françaises. Elles appartiennent, toutes trois, à la même famille canadienne-française depuis près de soixante ans. De plus, elles peuvent se comparer avantageusement à un grand nombre de magazines anglo-canadiens, américains, ou français. LE SAMEDI, LA



REVUE POPULAIRE et LE FILM contiennent exactement les feuilletons, les romans, les articles et les chroniques qui plaisent aux nôtres, qui les amusent et les instruisent en même temps. Leur prix est des plus abordables. Ces trois magazines essentiellement canadiens-français sont à la portée des bourses les plus modestes.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... **Prov.** .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

buste dans le canton. Elle est dehors par n'importe quel temps, rien ne l'arrête. Quant à moi, je ne l'ai jamais entendu tousser même pendant le prêche du dimanche ; c'est pourtant toujours à ce moment là qu'on a un chat dans la gorge, que le gosier vous pique et qu'on a envie de faire hum, hum . . .

Quelle joie ! Son dernier souci se dissipait. Il n'y avait plus de nuages lourds de menaces sur l'avenir. Il rit à son tour.

— Tout est pour le mieux. J'ai dû être victime d'une hallucination.

La bonne femme protesta :

— Que dois-je vous offrir, Monsieur, après votre café : quetsche, prunelle, framboise ? . . .

Toutes ces eaux-de-vie qui évoquaient les vergers et les bois où errait Mlle Dieterlin, lui parurent délectables. Il hésita.

— Ce sera de la framboise.

Un jour Odile lui cueillerait-elle des framboises sauvages, les lui tendrait-elle, duvetées, sombres, comme de petits grenats agglomérés, dans une blanche et pure mains aux doigts joints, creusée en forme de coupe ?

Il but le breuvage de flamme au délicat parfum, fuma longtemps près de l'âtre et gagna son lit à cocasse édredon rouge dans un état de confiance absolue en sa victoire prochaine.

Mais n'est-ce pas souvent lorsque le but paraît à portée de la main, qu'il s'éloigne de nouveau.

Le comte trouvait le « Grand Turc » si accueillant qu'il le quitta avec regret. Il ne pouvait demeurer plus longtemps au village. Rien normalement ne l'y retenait.

Comme il était prévu, un traîneau vint le chercher avec ses bagages, son encombrant attirail de skieur. Equipé, le bonnet de tricot cachant les oreilles, moulé dans la veste de cuir, ganté et cravaté de couleurs vives, il s'assit à côté du conducteur. Le chauffeur et la voiture demeuraient au village.

Sous le fouet claqueur, le véhicule s'éloigna dans le gai carillon des sonnailles accrochées au cou du cheval.

Les sapins tendaient des bras alourdis d'ouate. Le vent parfois s'amusait à en arracher des paquets, vite réduits en poussière glacée sur la croupe des chevaux ou les visages écarlates des voyageurs.

A chaque tournant Olof voyait s'inscrire dans le creux bleu de la vallée, le toit des Roches Rouges, d'où s'élevait une longue volute de fumée, balancée doucement dans l'azur.

L'hôtel était entouré d'une foule bigarrée. Des skieurs glissaient sur les pentes. Des luges, bourrées de jeunes gens, hérissées de bras levés, filaient comme des bolides, dans un sillon d'un ton violent d'outremer. Des cris, des appels s'entrecroisaient, des rires se répondaient ainsi que des échos.

Là commençait un royaume, vraiment au-dessus de la terre, au-dessus des volles boueuses et tristes, au-dessus des préoccupations quotidiennes.

Olof, exalté par sa joie et par l'air pur des cimes, se leva, ôta son bonnet et cria un « ohé ho » joyeux, aux groupes épars, qui lui rendirent son salut d'un même cœur.

L'hôtel n'était occupé que par des moins de trente ans, il était plein, Olof se contenta d'une chambre sous les combles. En s'inscrivant sur le registre, il oublia résolument son titre.

« Un de moins encore, se dit-il, je me rapproche de plus en plus d'Odile Dieterlin. »

Il se présenta simplement sous le nom de Peter Olof et fut immédiatement très entouré.

— Vous êtes ? . . .

— Nordique.

— Monsieur, lui dit-on, les sports d'hiver ne doivent pas avoir de secrets pour vous.

Le professeur autrichien le toise avec méfiance. Ne s'agissait-il pas là d'un professionnel, venu lui faire de la concurrence ?

— Quelle méthode pratiquez-vous, Monsieur ?

— Aucune plus spécialement. La mienne avant tout.

Le professeur lui tourna le dos en pensant: « C'est un fat.

Les jeunes filles, qui étaient là sous la protection de frères aînés, dissimulaient mal l'impression que le jeune homme faisait sur elles.

C'est que l'allure et le beau profil dominateur d'Olof ne pouvaient les laisser indifférentes et chacune fit le vœu secret d'être distinguée par lui.

Dès que le comte eut déposé son bagage dans la petite pièce qui lui était destinée et qui modestement était située sous les toits, il redescendit aux champs de neige, chaussa ses skis, dans le hangar collé contre la maison et fit quelques essais au milieu d'un cercle curieux.

Les jeunes filles interrogèrent le professeur autrichien.

— Il semble calé, n'est-ce pas ?

Il leur fut répondu d'un air pincé.

— Il faut reconnaître qu'il a beaucoup de technique.

A ce moment Olof revint vers eux.

— Puis-je vous demander un conseil . . . Je voudrais aller en bas dans cette petite vallée qu'on appelle les Roches Rouges. Peut-on contourner la forêt ?

— Nous ne nous sommes jamais risqués jusque là, car cela ne présente aucun intérêt. On peut effectivement contourner la forêt sur la gauche, mais juste au départ, il y a des embûches.

— Oh, s'il n'y a que cela. J'ai examiné la neige tout à l'heure. Elle est parfaite. Et puis je me suis à peu près tracé un itinéraire. Merci beaucoup. Je pars.

Il prit doucement son élan, puis atteignit la pente où s'exerçaient, sans trop la quitter, les clients de l'hôtel.

— Quel style ! s'enthousiasmait la foule et l'on considérait le maître des sports du Ballon avec d'ironiques coups d'œil qui avivaient sa jalousie.

Olof arrivait au premier remblai, qui surplombait la grand'route.

— Il ne s'arrête pas . . . Il accélère . . . Que va-t-il tenter ? . . .

A ce moment, le skieur s'enleva dans l'azur ainsi qu'une sauterelle projetée par la catapulte de ses longues pattes grêles, puis il parut s'engloutir dans le vide.

Le cri fut unanime.

— Admirable, mais c'est un champion incognito qui est avec nous . . .

Certains skieurs s'élancèrent à sa poursuite, mais ils stoppèrent là où l'étranger avait bondi, défiant toutes les lois de la pesanteur et les affres du vertige.

Le petit bonhomme noir, maintenant dans la distance, zigzaguait improvisant une arabesque qui révélait, accusait les plans où le skieur devait glisser avec le plus de sécurité, pour rejaillir avec le moindre effort.

— Il a le sens inné du terrain. Il trouve sa route, comme un oiseau la sienne dans l'air.

— Cela semble facile, comme on voudrait le suivre, émit une petite plus fraîche qu'une rose de mai dans ses lainages vert acide.

— Facile . . . Et un énorme lascar que des peaux de mouton transformaient en St-Jean-Baptiste de régions polaires, décréta : « C'est tout bonnement, tout simplement le summun de l'art. »

ET CE RESTE DE BOEUF? SERVEZ-LE COMME CECI...



BOEUF EN TIMBALES 'MAGIC'

2 tasses restes de boeuf (coupé en petits morceaux)
2 c. à soupe graisse chaude
Un peu d'oignon haché
3 c. à soupe farine
1½ tasse tomates
1 tasse eau
Sel et poivre

Chauffez la viande et l'oignon dans la graisse chaude, puis ajoutez la farine. Ajoutez eau et tomates et cuisez jusqu'à ce que le liquide soit réduit de moitié. Servez chaud dans des . . .

BISCUITS-TIMBALES 'MAGIC'

Tamisez ensemble 2 tasses farine, 2 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic' et 1 c. à thé sel. Incorporez 6 c. à soupe shortening. Ajoutez ¾ tasse lait (ou mélange de lait et d'eau) pour former une pâte molle. Roulez bien mince, sur planche enfarinée, et coupez en carrés de 4 pouces. Doublez des moules à muffins, piquez le fond avec une fourchette et cuisez à four chaud (475°F.) 10 minutes.



FABRICATION CANADIENNE

SEULEMENT 2 tasses de restes de boeuf vous procurent la base d'un plat principal délicieux et nourrissant!

Ayez soin, toutefois, de préparer ces timbales économiques avec la Poudre à Pâte 'Magic'. Car leur succès dépend de la texture tendre, fine et légère que la 'Magic' apporte à *tout* mets cuit au four.

Pure et saine, la 'Magic' est la préférée de 3 ménagères canadiennes sur 4. Vous pouvez toujours vous fier à la 'Magic'. Faites-en la demande aujourd'hui.

PLUS PROFITABLE AVEC LA 'MAGIC'!

le savon pour bébé



contient maintenant de la LANOLINE



Les médecins prescrivent la lanoline pour rafraichir et adoucir la peau. Ils savent que la lanoline et l'huile naturelle que secrète l'épiderme humain se ressemblent et que la peau absorbe rapidement la lanoline.

On extrait la lanoline de la toison du mouton puis on raffine et purifie soigneusement cette substance. Savamment incorporée à Baby's Own, elle rend ce fameux savon encore plus doux et plus rafraichissant pour la peau veloutée de bébé.

Exigez

Baby's Own

SAVON • HUILE • TALC

Une rousse pimpante déclara à son tour :

— C'est vexant, nous qui étions si satisfaits de nos progrès. Recommençons tout de même . . . Allons-y. Peut-être qu'en nous appliquant et au bout d'une dizaine de saisons . . .

La phrase resta inachevée, une première chute déchaînant l'hilarité générale.

Olof jouissait profondément de ce sport favori, qui n'avait plus de secrets pour lui. Jamais sa vitesse de flèche perçant l'air glacé ne l'avait grisé à ce point.

— Je vole vers Odile de toute ma force, de toute ma volonté. Cette fois, dès arrivé à la prairie je quitte mes skis, je sonne et je demande à être reçu par Mlle Dieterlin. Qui risque rien n'a rien. Je me présente à elle : « Reconnaissez-vous le comte Olof ? Claire reconnait-elle Gérard ? »

Le crissement de la neige faisait le bruit d'une étoffe qu'on déchire. Il passait, enveloppé d'une poudre qui s'irisait au soleil ainsi que les écumes d'un sillage.

— Que fait-elle dans son calme salon provincial. Ecrit-elle une nouvelle œuvre ? un nouveau « Songe » ? Quoi qu'elle fasse, elle ne peut imaginer qu'un de ses personnages fond sur elle des hauteurs de la montagne, pour lui réclamer instamment le bonheur qu'elle lui a refusé dans un roman . . .

Le long mur du tissage, diminué par la vague de blancheur qui avait déferlé contre lui, apparut enfin. Olof ralentit. La neige était moins sûre. La grille avait été en partie dégagée.

Il s'arrêta, se déchaussa, chargea ses skis sur son épaule droite et marcha bravement vers l'entrée.

Chapitre VIII

L'allée disparaissait sous la neige. Immaculée, elle fuyait vers la maison, entre les troncs, qui par contraste, semblaient d'ébène.

Le coin de façade restait impénétrable avec ses rideaux blancs derrière les vitres givrées.

Le silence était solennel. Une fumée montait toujours. Quelques corneilles voletaient et jacassaient, se tenant dans le panache d'air chaud qui flottait au-dessus du toit.

Le comte sentait son cœur frapper à grands coups. Il saisit la grille des deux mains, posa son front contre deux barreaux glacés.

« Elle est là . . . Peut-être me voit-elle. Peut-être se dit-elle : « Quel est cet étranger curieux qui se permet de considérer si indiscrètement le parc ? » Il n'y a pas de sonnette à cette grille. Il faut que je contourne les communs et que je me présente à la poterne d'hier soir.

Un sorte de crainte, d'angoisse même, pesa brusquement sur ses épaules comme une charge de plomb. Sa démarche lui parut soudain trop audacieuse, prétentieuse, ridicule même. De quel droit venait-il troubler cette paix ? . . . Pour un roman ? La belle affaire . . .

Anxieux, il se demanda :

— Vais-je hésiter maintenant . . . après mon beau courage. Tout était si simple, il y a quelques instants encore. Mon élan me portait vers Odile. Irrésistiblement j'allais vers elle. Hélas, je suis arrêté par cette barrière de fer, séparé d'elle par une allée inviolée, où pas une trace ne s'inscrit dans la neige . . . Comme elle est protégée. Un charme suspendu sur les Roches Rouges m'empêche-t-il de passer outre, d'aller vers mon destin ?

« Toutes ces hésitations, ces atermoiements ne me ressemblent guère, je ne me reconnais plus . . . Comme il avait raison, celui qui a déclaré « Le désir rend audacieux, mais l'amour rend timide » . . . On a si peur de déplaire à l'objet aimé . . . Voudrais-je une preuve de mon immense amour pour Odile, que cette crainte de la perdre, avant de l'avoir même conquise, en serait une.

Le rythme battu par son cœur résonnait dans ses oreilles. Il sentait aussi le sang gonfler ses poignets. Ses doigts se crispaient toujours aux barreaux. Sa poitrine s'appuyait à la boîte à lettres qu'il se prit à examiner.

« Ainsi donc, c'est toi qui as contenu ma missive, mon unique missive ?

Ses doigts palpaient les flancs de la boîte. Soudain, il s'exclama.

— Mais cette boîte n'est jamais utilisée. Je suis stupide. Le facteur n'a pas besoin de venir jusqu'à cette grille, il s'arrête à la conciergerie.

Fébrilement il força la petite porte, dont la serrure rouillée n'offrit aucune résistance, il fouilla l'intérieur et en ramena une pauvre enveloppe aux cachets tombés, couverte de moisissure.

— Ma lettre . . . Jamais Odile n'a songé à chercher sa correspondance ici, et voilà pourquoi j'ai vainement attendu une réponse . . . (il ne savait encore s'il devait s'en désespérérer ou s'en réjouir . . .) Si j'allais la lui porter . . .

Il l'enfouit dans une poche. A ce moment quelqu'un marcha derrière lui, il se retourna et se trouva en face de Catherine, drapée dans une mante de droguet à capuchon.

Son premier soin fut d'enfoncer son bonnet sur ses yeux et de remonter son cache-nez.

— Eh bien, Monsieur, y a-t-il donc quelque chose qui vous intéresse chez nous ?

Olof prit son meilleur accent anglais, qui déguisait complètement son léger accent nordique.

— Aoh yes, je me demandais si la maison était habitée.

La brave femme, qui avait aperçu, la veille, le comte en costume de ville, ne fit aucun rapprochement avec ce skieur engoncé dans ses jerseys et sa veste de cuir.

— Parfaitement qu'elle est habitée et bien gardée aussi. Nous avons des bergers allemands qui dévoreraient un étranger, sans compter que mon mari possède une panoplie à laquelle il ne manque rien.

Il se rappela que Catherine avait fait des allusions semblablès, auxquelles il n'avait porté aucune attention, tant il était joyeux. Il expliqua.

— J'habite l'hôtel là-haut.

— Je m'en doute, en tout cas je ne vois pas ce que vous pouviez avoir affaire ici et surtout ce que vous maniganciez avec notre vieille boîte à lettres.

Il répéta comme s'il ne comprenait pas le mot : « Manigancer . . . Manigancer ». Bien madame . . .

— Au revoir.

La servante s'éloigna. Le comte interdit hésita. Devait-il la rappeler, lui demander de l'introduire auprès de Mlle Dieterlin. Le moment était mal choisi ; elle refuserait certainement et il ne pourrait forcer la porte.

— Où avais-je la tête lorsque je pensais que Catherine était aimable ?

Il la regardait, sombre forme un peu courbée, noire, presque sinistre.

« Aujourd'hui, elle a toutes les apparences d'une mauvaise fée.

Pensif, mécontent contre lui-même, il reprit ses skis et redescendit vers le village. Au fur et à mesure qu'il s'éloignait des Roches Rouges, son courage renaissait et il n'arrivait plus à justifier sa timidité qu'il taxait de faiblesse. Pourtant, il ne revint pas sur le sentier parcouru, il ne rebroussa pas chemin, car il savait que la même incompréhensible paralysie le



Un abonnement au SAMEDI signifie :

52 carnets éditoriaux où l'on est assuré de trouver hebdomadairement des commentaires et propos émaillés d'une fine philosophie.

52 articles inspirés de sujets d'actualité, le tout abondamment illustré et présenté de façon attrayante.

52 articles documentaires illustrés qui vous instruisent en vous distrayant.

52 articles de sport dont la rédaction est confiée à un spécialiste en la matière.

52 chroniques humoristiques intitulées : "Rions, c'est l'heure . . .", ornées de caricatures amusantes et remplies d'un humour de bon ton. Font l'agrément des jeunes comme des vieux. Se lisent partout, entre les heures de travail, chez soi, en tram ou chez le coiffeur.

52 pages humoristiques qui contribueront largement à conserver votre bon moral.

52 chroniques culinaires vous tenant au courant des dernières recherches en ce domaine pour permettre aux cordons bleus de mieux s'adapter aux exigences des restrictions nouvelles.

Tout ceci en plus d'un feuilleton, de nouvelles et d'articles provenant de la collaboration extérieure, etc., etc.

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2 pour 6 mois (Etats-Unis : $5 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois).
IMPORTANT.—Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Province* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE.
975, de Bullion, Montréal, P.Q., Can.

clouerait sur place devant la porte du tissage.

Il parvint au Grand Turc et téléphona qu'on eut à lui envoyer le traîneau.

Lorsque Pierre Olof réapparut à l'hôtel du Ballon, après son exploit, toute la colonie se précipita pour le congratuler et lier des relations.

Il débarqua, salua à la ronde avec froideur, répondit par des monosyllabes et se réfugia dans sa chambre, au plus grand dépit de tous.

Le désespoir des jeunes filles fut à son comble, lorsqu'à la tombée de la nuit, Olof n'apparut pas au salon, où l'on se réunissait pour danser.

Tout ce qui n'était pas son amour, ou ne se rapportait pas à son amour lui était intolérable. Etendu sur son lit, il relisait « Le Songe d'une nuit d'hiver ». Il y avait des passages qu'il aurait pu réciter de mémoire et dont les phrases chantaient en lui.

Au moment de Noël, Gérard le héros était revenu habiter au château de Fontanges (Servance dans la réalité). Il savait qu'il rencontrerait Claire de Viorne à la messe de minuit, mais avant, il tenait à manifester sa présence.

La situation d'Olof était actuellement exactement semblable à celle imaginée par Odile, sauf qu'au lieu de résider chez les Godefroy-Darville, il demeurait à l'hôtel.

« Gérard errait dans les jardins dépouillés. Le miroir des bassins avait perdu sa profondeur et ne reflétait plus la façade rose. Le jeune homme cherchait quel message pourrait être porté à l'isolé du Haut-Val. Ah, les mots étaient bien incapables de traduire les sentiments d'attachement respectueux, d'espoir, de tendresse nouvellement épanouie qu'il éprouvait. Comment transcrire l'insensible changement qui s'était effectué dans son esprit, dans son cœur, qui avait fait de lui un tout autre homme sous l'influence de Mlle de Viorne. Les réactions complexes de son âme, il ne parvenait pas lui-même à les déchiffrer . . .

« Soudain, comme il marchait le long d'une allée qu'une terrasse à balustre protégeait du Nord et de son souffle glacé, son attention fut attirée par quelques pieds de roses de Noël. Elles avaient fleuri là, charnues et saines, parées des plus tendres tons, du vert pâle, au rose d'aurore prêtes à s'épanouir. Il se pencha vers elles.

« — Vous fleurissez en même temps que mon premier amour, c'est vous qui parlerez pour lui. Il les cueillit et les lia en bouquet . . . puis les contempla avec ferveur, comme s'il voulait les charger du magnétisme de son regard. »

Enfin, plus loin :

« Gérard, dès que Fontanges serait endormi sous le givre et la pleine lune, voulait gagner le Haut-Val et porter sur le seuil de Claire de Viorne les roses de Noël qui seraient les interprètes de sa passion, éclose à travers des terres glacées, sous des frimas, dont elle avait pourtant triomphé. »

A ce point de sa lecture Olof se leva brusquement, descendit dans le hall et s'enferma dans la cache téléphonique.

— Allo, allo . . . Le Grand Turc . . . Ici Peter Olof. Priez mon chauffeur de prendre immédiatement l'appareil.

Il dut attendre trois minutes.

— Allo, allo, répétait-il en colère. Enfin c'est vous, John. Voici mes instructions les plus pressantes. Il faut que demain, vous découvriez au village ou ailleurs, dans un rayon de 100 milles s'il est nécessaire, des roses de Noël. Vous me les apporterez au Ballon avant la nuit. Après demain même consigne et cela chaque jour, y compris la veille de la Nativité . . . Bon . . . bon . . . mais, mon garçon, cela n'a aucune importance . . . arrangez-vous . . .

L'entourage d'Olof savait, par expérience, qu'il ne faisait pas bon contrecarrer les fantaisies de « Monsieur le comte ». Le lendemain, par le traîneau montant, John apportait une brassée de roses de Noël.

Stupéfait que son maître consentît à loger sous les combles et dans un établissement aussi modeste, il restait là, planté, bouche bée.

— John, vous êtes vraiment débrouillard. Mais ménagez vos réserves, j'en veux autant pour demain. Vous ne vous ennuyez pas, vous êtes heureux au village ? Bon parfait.

— Qu'est-ce que Monsieur Olof va faire de toutes ces fleurs ? se chuchotaient les jeunes filles, éprises de l'inconnu.

Les jeunes gens haussèrent les épaules.

— Il vous les distribuera au bal de ce soir . . .

Pendant l'après-midi, bien des fois sur les champs de neige, où exercices et descentes se poursuivaient, les regards se portèrent vers la mystérieuse lucarne derrière laquelle Olof rêvait. Mais à qui ?

Il sortit une heure ou deux, avec ses skis, dans les environs, il avait l'air de faire une reconnaissance de terrain, et le soir, on apprit qu'après avoir dîné, il s'était couché.

Avec la nuit, des flocons commencèrent de tomber sur la montagne, doucement, inépuisablement, unissant au ciel, dans une duveteuse blancheur.

Olof dormait comme un enfant, il dormait avec application, pour prendre le repos qui lui était indispensable avant de fournir la vertigineuse descente dans l'ombre, vers les Roches Rouges.

Peut-être rêvait-il que son bouquet de corolles pâles était accueilli comme celui de Gérard par Claire. Le texte du « Songe d'une nuit d'hiver » ne disait-il pas :

« Claire, ce matin là, était sortie pour obéir à l'appel du ciel bleu posé sur la montagne. Peut-être essaierait-elle d'aller jusqu'au col. Ses poches étaient bourrées de grains pour les rouges-gorges affamés. Légère et joyeuse elle suivit l'allée jusqu'à la grille. Elle portait la lourde clef brillante. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver la serrure de fer enguirlandée de roses de Noël. Avant d'ouvrir les battants ainsi liés, elle dénoua la guirlande. Les fleurs pailletées de givre avaient l'éclat d'une parure de fée. Elle les jeta autour de son cou ainsi qu'une écharpe et elle se prit à rire de contentement. Elle ne doutait pas que l'attention lui fut destinée . . . Mais de qui pouvait-elle être ? Elle décida que c'était de Gérard, du cruel chasseur de bêtes, qui s'était enfin attendri et voulait lui prouver que la pitié avait touché son cœur.

A une heure du matin, le réveil de vermeil tira Olof de son sommeil. Il sauta hors du lit et s'habilla hâtivement. Il tressa les roses de son mieux et les enroula autour de son bras droit.

Dans le hall, il se heurta à un garçon d'une quinzaine d'années, qui servait de groom et qui se frotta les yeux en criant : « Qui va là ? Ah ! c'est vous, Monsieur Olof, vous m'avez fait peur. »

Chut Jacquot, tu vas être mon complice, viens m'aider à me chausser.

L'enfant accompagna le comte ouvrant et fermant l'électricité au gré des besoins.

— Tu vas me promettre le secret. Tu ne m'auras pas vu partir, tu dor-

(Lire la suite page 47)



Embellissez vos cheveux en en avivant le lustre!

LE CHARME, la beauté n'ont pas perdu leur importance—ne négligez pas ces dons naturels. Toute femme se doit d'entretenir l'éclat de sa chevelure. La Danderine est la solution de ce petit problème.

Son emploi n'entraîne ni fatigue ni perte de temps. Il suffit d'en verser quelques gouttes sur le peigne ou la brosse avant d'arranger ses cheveux. Sa formule *active* se charge du reste. Elle leur rend souplesse et brillant—supprime les pellicules—permet de se coiffer plus facilement—et fixe l'ondulation, qu'elle débarrasse de la poussière qui la ternissait. Achetez de la Danderine sans tarder. Servez-vous-en dès aujourd'hui . . . et soyez fière à bon droit du résultat que vous obtiendrez.

Danderine

MÉTHODE MODERNE D'EMBELLIR LES CHEVEUX, TOUT EN GAGNANT DU TEMPS!

Tous les jours, des milliers d'hommes ont, eux aussi, recours à la Danderine. Dans tous les grands magasins et pharmacies.

Mères Dont Les Enfants Grandissent, Écoutez-

QUAND LE RHUME DE POITRINE, LA TOUX LES FRAPPENT

Soulagez leurs souffrances à la façon Vicks perfectionnée, mise à l'épreuve dans les familles.

Au lieu de courir des risques inutiles, suivez les conseils de nombreuses mères qui en ont fait l'expérience . . . soulagez les souffrances que le rhume cause à vos enfants, par le traitement Vicks perfectionné, qui ne prend que 3 minutes, et permet au Vicks VapoRub de *donner des résultats encore meilleurs qu'auparavant!*



IL AGIT PENDANT DES HEURES pour calmer la toux, soulager l'irritation ou la constriction des muscles, aider à dissiper la congestion de la partie supérieure des bronches, et apporter le bien-être.

Pour jouir de ce traitement perfectionné . . . il suffit de vous frictionner pendant 3 minutes avec du VapoRub, le DOS, ainsi que la gorge et la poitrine; puis mettez-en une couche épaisse sur la poitrine, et recouvrez d'un linge chaud. Faites-en l'essai!

Méthode Perfectionnée **VICKS VAPORUB** Meilleurs Résultats

DÉBILITÉ FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

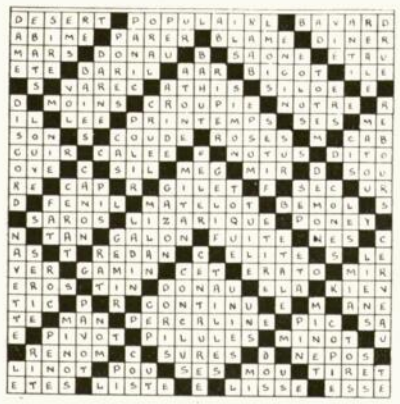
Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

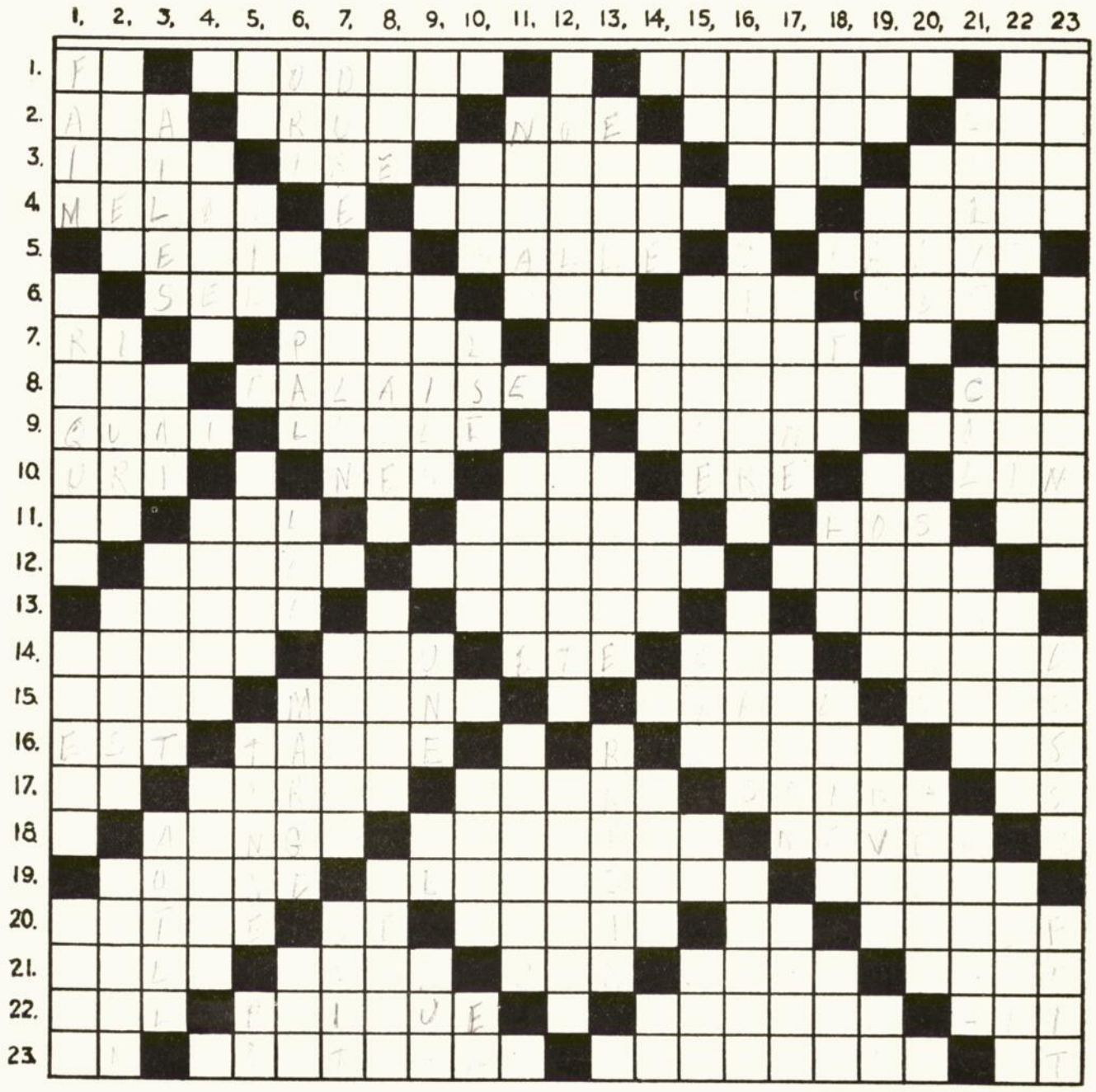
•

GRANDE SERIE — No 85

•

Solution du Problème du mois dernier





HORIZONTALEMENT

1. Nom du Bouddha, en Chine. — Composition métallique en fusion pour unir des pièces de métal. — Rejeton d'un arbre. — Milieu.
2. Officier turc. — Moment où le jour baisse. — Patriarche célèbre. — Oxyde d'uranium. — Plat personnage.
3. Membrane circulaire rétractile. — Colère. — Peau de bouc cousue en forme de sac. — Ville d'Autriche. — Capitaliste crédule.
4. Chapeau rond et bombé. — Expérience. — Fripon.
5. Ensemble de choses analogues. — Grande pièce d'un appartement. — Vêtement d'homme.
6. Condiment. — Parole mémorable. — Petite pièce du jeu de golf. — Du verbe gésir. — Donne la mort.
7. Marque la joie. — Homme peu estimable. — Sorte de juron. — Article contracté.
8. Les choses dont on parle. — Rocher escarpé sur les bords de la mer. — Forts bordages du pont d'un navire. — De l'alphabet phénicien.
9. Trottoir d'une gare. — Cordon de fil ou de soie. — La plus belle. — Précipitation.
10. Canton suisse. — Venus au monde. — Préfixe. — Epoque. — Plante textile.
11. Conjonction. — Apôtre. — Plage. — Louages. — Note.
12. Entaille faite aux pins pour l'extraction de la terébenthine. — Fiancée. — Choses de nulle valeur.
13. Encablure. — Du verbe être. — Chasteté.
14. Juif de la tribu de Nephtali. — Marque la réprobation. — Saison. — Béante. — Puissants quadrupèdes.
15. Organe par où pénètrent les sucs nourriciers. — Petite montagne isolée, dans les Antilles. — Premier état des insectes. — Matière qui s'attache à la cheminée.
16. Du verbe être. — Partie d'une saline où l'on fait le sel. — Petite quantité de vin. — Qui est à toi.
17. Pronom personnel. — Morceau de viande de porc. — Philologue français, né à Landeau. — Fruit du cognassier. — Négation.
18. Meule de foin. — Appui. — Fils du frère.
19. Se dit d'une fête religieuse ou civile. — Soldat d'infanterie. — Rivière de France, affluent gauche de la Seine.
20. Lieu pour serrer les foins. — A lui. — Veine dans un bloc d'ardoise. — Balle pour jouer à la paume.
21. Prénom de la mère de Philippe Auguste. — Sorte de baldaguin. — Bruit. — Exhaler désagréablement une odeur. — Ton terne d'un tableau.
22. Commune rurale en Russie. — Personne née après une autre. — Aliment russe très estimé. — Les trois premières voyelles.
23. Dans. — Faute qui fait perdre la grâce à Dieu. — Tourmenter. — Conjonction.

VERTICALEMENT

1. Famine. — Nom vulgaire de l'écureuil. — Proposition que l'on avance. — Qui a telle ou telle réputation.
2. Géants voraces. — Choc. — Lit de plumes. — Souple, gracieux.
3. Insignes qu'on remet aux nouveaux aviateurs. — Singe dit aussi « capucin ». — Gravier. — Consacrer au culte.
4. Femme surnommée la « Dame de Beauté ». — Caprice extravagant. — Nom scientifique du melèze.
5. — Fleuve de Russie. — Grand fleuve de l'Afrique orientale. — Chante très fort. — Petit tonnelet. — Fleuve d'Italie.
6. L'un des trois cantons primitifs de la Confédération suisse. — Pieu aiguisé par un bout. — Principe. — Blanc autour d'une page. — Insensible.
7. Ferme. — Oiseau rapace. — Troupe malfaisante. — Connaît.
8. Indivisible. — Qui ont la forme d'une roue. — Pli d'un feuillet. — Fruit du hêtre.
9. Note. — Choisis parmi plusieurs. — Seule. — A lui. — Substance friable.
10. Déesse de l'abondance chez les Romains. — Point cardinal. — Volonté. — Rejaillissement d'un corps élastique. — Article espagnol.
11. Magistrat municipal sous l'ancien régime de la France. — Directeur dans une imprimerie. — Personnes grossières.
12. Qui a des côtes. — Banc de sable dans les tournants de la Seine. — Type de poids réglé par les lois.
13. — Se consume. — Qui concerne les brebis. — Fruit de la vigne.
14. Mère de Seth. — Titre anglais. — Point cardinal. — Toute matière pesante pour tenir en équilibre. — Préfixe d'adjonction.
15. En quel endroit. — Planche à rebords du typographe. — Réunion où l'on danse. — Négation. — Pièce aiguisée par un bout.
16. Bison d'Europe. — Vase sacré. — Fromage des Alpes. — Nouvelle.
17. Une si grande quantité. — Divisée en trois. — Chef-lieu de Mayenne. — Officier turc.
18. Adjectif indéfini. — Epoque. — Unité monétaire bulgare. — Réduire en petites parties en froissant entre les doigts. — Longue et mince mèche de coton..
19. Note. — Plat personnage. — Demeure somptueuse. — Petit filet qui se détache de la peau autour des ongles. — Ile de l'océan Atlantique.
20. Chapeau haut de forme pouvant s'aplatir. — Devenus aigres. — Poème épique du moyen-âge.
21. Démence. — Espace de terre entre deux coteaux. — Bière anglaise alcoolisée. — Docteur musulman.
22. Figure grotesque de porcelaine. — Conféré par voie judiciaire. — Conformité d'efforts. — Ile de l'archipel appelée Négrepont.
23. De même. — Stage en usage chez certains religieux. — Ville de Belgique. — S'éloigne rapidement

LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER

(Suite de la page 45)

mais à poings fermés. Je vais faire une promenade . . .

Le gosse écarquillait des yeux émerveillés.

— Ça c'est du sport, Monsieur Olof. Et vos roses ? . . . Il n'était question que d'elles ce soir à table, tout le monde se demandait ce que vous en feriez.

— Eh bien ! je vais les offrir à la lune.

Ils rirent tous deux silencieusement. Puis après avoir ébouriffé la crinière bouclée de son confident d'une poigne affectueuse et rude, Olof s'élança dans la nuit.

La chute des flocons avait diminué. Olof ne les voyait pas mais il les sentait se plaquer contre son visage et fondre. Il ralentissait son allure de crainte que la vitesse n'effeullât son précieux fardeau. Le pays dégageait sa propre lumière qui éclairait ses bois, ses vallées. La terre resplendissait et le ciel était sans éclat. L'un avait donné sa beauté à l'autre. Cette neige trop fraîche était assez dangereuse, elle pouvait cacher des embûches, ne pas tenir au-dessus des faibles et des fossés qu'elle unifiait. Pourtant Olof ne rencontra aucun obstacle. Son trajet s'accomplit aisément dans le merveilleux silence et l'exploit se réalisa si vite, qu'il sembla au jeune homme que c'était la grille du parc qui venait de monter jusqu'à lui et de surgir des neiges, comme un décor du plancher d'un théâtre.

Il agença autour des barreaux les fleurs qui avaient bien perdu quelques pétales tout en fredonnant la romance de Faust :

Faites-lui mes aveux.
Portez mes vœux . . .
Dites lui que je l'aime, que mon
cœur nuit et jour
Languit d'amour.

La fenêtre d'Odile ne brillait plus au-dessus du fronton. Il murmura :

— Qu'elle repose, veillée par les anges, et par mes pensées qui ne la quittent jamais.

Au Grand Turc, le patron hésitait à lui ouvrir, mais l'aisance du comte était telle, qu'il n'osa pas lui poser de question et qu'il se contenta de penser à part lui : « que ces étrangers étaient de fieffés originaux. »

Olof rasséréné, tomba dans un profond sommeil. Il éprouvait les vertus pacifiantes de l'action et cette action qu'il venait d'accomplir n'était-elle pas la plus capable de toucher Odile Dieterlin et de ramener les pensées de la jeune fille vers Gérard, non, vers le comte Olof lui-même.

Au lendemain, les Roches Rouges, sous l'est éblouissant, resplendissaient, avec leurs toits à facettes compliquées, comme un curieux bijou, au fond d'un écrin de moire blanche.

Le premier soin d'Odile fut de courir au calendrier et d'en arracher le feuillet : « 22 décembre, encore deux jours et mon frérot arrivera en vacances. Comme je vais être heureuse. Nicolas et moi nous ferons de la luge, du ski sur les pentes, qui ne sont pas envahies par ces étrangers du Ballon. Il paraît que l'hôtel est plein comme un œuf. Il n'y a que le curé pour s'en réjouir, à cause de sa messe de minuit . . . N'empêche que Catherine elle-même se plaint que ces amateurs de neige rôdent autour de la propriété, comme si elle était à vendre.

Odile Dieterlin était-elle vraiment heureuse ? Elle en donnait l'impression à ceux qui l'approchaient. Son calme sourire ne se démentait jamais. Elle n'avait plus aucune inquiétude sur l'avenir. Elle avait triomphé, mais personne ne le savait, sauf Nicolas qui avait reçu des confidences partielles. Il avait lu les romans de sa sœur, mais non « Le Songe d'une nuit d'hiver », publié sous un autre pseudonyme. Celui-la trahissait trop l'auteur. Nicolas eut reconnu, dans Gérard, le comte Olof. Nicolas eut compris qu'Odile s'était finalement éprise de la brute seigneuriale, qui lui avait été décrite avec tant de dédain, dans une lettre qu'il gardait précieusement, ainsi que le moindre billet de sa sœur chérie.

Odile se révoltait à l'idée que quelqu'un put imaginer cet amour extravagant, né d'une rencontre . . . que quelqu'un put la supposer préoccupée d'un homme qui s'était révélé à elle, sous un jour aussi odieux.

Elle avait écrit ce livre, pour échapper à une obsession. Y avait-elle réussi ? Non. L'amour, si minutieusement décrit de Claire pour Gérard, emplissait définitivement son être et la torturait sans qu'elle voulut en convenir. Tant qu'elle avait vécu avec son lui, sa solitude ne lui avait pas été lourde, mais maintenant que son œuvre, détachée d'elle, ne lui appartenait plus, Odile laissait parfois son âme désemparée se plaindre.

« Je ne suis pas créée pour cette vie solitaire, je suis faite pour le foyer, l'époux, dont je saurais par ma présence et mon sourire écarter les soucis, pour les enfants qui me rendront la tendresse dont je les comblerai. Mon Dieu, pourquoi sous mon apparence peut-être farouche avoir un cœur si tendre.

Elle descendit dans la salle à manger où la vieille Catherine lui remit une lettre.

— Oh ! s'écria Mlle Dieterlin après avoir parcouru l'épître, je suis navrée. Oncle et tante ne viendront pas pour les fêtes de Noël. Mon cousin a débarqué à Toulon et ils vont aller le rejoindre pour une quinzaine.

La servante manifesta son désappointement.

—Les Roches Rouges seront bien tristes, alors ?

Du coup, Odile protesta :

— Triste, à quoi songes-tu ? Avec ce temps merveilleux et mon Nicolou ? A nous deux nous saurons nous distraire.

A ce moment une silhouette se profila sur la fenêtre.

— Oh ! c'est Gracieuse qui me réclame. Je vais aller jouer avec elle. Donne-moi mes bottes et mon gros manteau, Catherine. Nous allons avoir un plaisir fou à courir dans la neige fraîche.

— Seigneur, vous êtes faites pour vous entendre. Vous êtes aussi sauvages l'une que l'autre, mais je voudrais bien savoir qui vous apprivoisera, vous, Mlle.

— Tu déraisonnes, Catherine... A ton âge, c'est grave . . . Et Odile s'échappa en riant. Dès qu'elle fut sur le seuil, la biche lui tendit son museau câlinement.

— Voici ton compte de baisers, maintenant cours un peu que je t'attrape.

L'animal détala à fond de train dans la neige qui fusait autour d'elle, puis elle s'arrêta net devant la grille.

— Tiens, pensa Odile, que fait-elle, elle a l'air de brouter.

La jeune fille essaya de courir, ce qui ne lui était pas facile. Lorsqu'elle rejoignit Gracieuse, celle-ci avait entre les dents deux roses de Noël







Envoyez **Seaforth** à *VOTRE* homme outre-mer au camp ou en service civil de guerre

Une pointe de vrai luxe pour lui rappeler le foyer. Il appréciera les produits de toilette *Seaforth* à l'arôme masculin, fait de fougère et de bruyère, pur et frais comme les monts et les plaines du pays. Empaquetés dans d'élégantes jarres de pierre.

Eau de Cologne pour hommes — Pot à barbe — Talc et lotion pour employer après la barbe — Lotion pour les cheveux — Désodorisant pour hommes — $1.50 chacun.

Ensembles pour cadeaux $3.00 et $4.50

DANS TOUS LES BONS MAGASINS





Remède Préféré depuis 1870

Grand'mère se fiait à la Gelée de Pétrole 'Vaseline' pour soulager les coupures, meurtrissures, peau gercée. Aujourd'hui, la Gelée de Pétrole 'Vaseline' est encore le remède favori dans des milliers de foyers canadiens. Afin d'obtenir le produit authentique —scientifiquement raffiné et purifié— recherchez la marque 'Vaseline' sur le pot ou le tube.

Faite par Chesebrough Manufacturing Co., Cons'd.

Vaseline

MARQUE DEPOSÉE
GELÉE DE PÉTROLE

et l'air satisfait d'avoir assouvi une rancune. Il ne pendait plus, entre les barreaux, qu'une informe guirlande défeuillée, effilochée et quelques rares fleurs.

Odile les cueillit et arracha à la biche celles qu'elle gardait encore. Elle contempla ce reste d'offrande. Son regard s'obscurcit, ses mains tremblèrent, non de froid, mais d'une émotion extraordinaire.

Elle crut qu'elle allait s'affaisser.

Elle ne pensait à rien, elle était là, dans la neige. Elle ne pensait à rien, elle n'imaginait rien. Ces roses de Noël la bouleversaient, elles lui étaient infiniment précieuses. Elle les serra contre sa poitrine et vite, vite courut vers la maison.

La biche la suivit, puis la précéda. Elle croyait que le jeu continuait... Non, le jeu était terminé et Odile ne lui offrait pas de petit beurre. Odile refermait la porte sans se préoccuper de sa biche. Celle-ci par bouderie s'en fut se recoucher dans le kiosque rustique qu'on lui avait aménagé pour l'hiver, avec de chauds rideaux de pailles enlevés aux serres.

Odile, chez elle, étala les roses sur son sous-main de maroquin et s'accouda devant elles.

Que signifiaient-elles ? Qui avait pu les apporter ? Avant même de se poser ces deux questions, elle avait été envahie par un ineffable bonheur. Ce bonheur n'était-il pas un signe ?

Elle essayait maintenant de raisonner :

— Voyons... Voyons... c'est impossible. Je ne vais pas m'imaginer que c'est lui qui est revenu... LUI...

Elle haussa les épaules

— Je suis folle... Il paraît que ce comte Olof appartient à la plus haute aristocratie. C'est du moins ce qu'on répétait au château de Servance après son départ. Il y a longtemps qu'il a oublié la petite vosgienne, qui lui disputa la vie d'une biche.

« Revenu ? Pourquoi faire ? Les Godefroy-Darville sont absents.

« Mais s'il avait lu mon livre ? Il devrait avoir lu mon livre pour m'offrir des roses de Noël, comme Gérard à Claire.

Elle appliqua ses paumes étendues le long de son visage, ferma les paupières et demeura ainsi longtemps.

« Non, je ne veux pas croire à cette nouvelle histoire. Mon imagination me trahit. Tout cela est très simple. Quelqu'un a percé mon incognito, quelqu'un du pays et ce lecteur me fait savoir qu'il m'a reconnue. Mes descriptions de la vallée m'auront dénoncée. Oui, cette explication est beaucoup plus satisfaisante, beaucoup plus probable. Assez rêvé, on doit m'attendre déjà à l'église...

Elle mit les roses de Noël dans un verre de cristal, puis le chapeau sur la tête revint, encore une fois, leur sourire.

Chapitre IX

Pendant les heures qui suivirent, Odile ne parvint pas à étouffer sa joie. Elle joua de l'harmonium avec plus de flamme qu'à l'ordinaire. Les gamines aux visages rieurs l'entouraient.

— Allons mes enfants, chantez encore avec plus de cœur. L'enfant Jésus vient de naître et vous devez retrouver la voix des anges pour l'annoncer à la paroisse.

Le doyen apparut à la fin de la répétition.

—Etes-vous contente, ma chère Odile ? Serez-vous prête pour après-demain ?

— Très contente, Monsieur le curé et votre messe de minuit sera un grand succès.

Dans la petite nef déserte, à présent, elle s'accordait quelques minutes de méditation, lorsqu'elle se remémora, avec une violente netteté, le chapitre du « Songe d'une nuit d'hiver » dédié à ce grand office de la Nativité.

Elle y avait peint la vieille église aux voûtes dorées par la flamme des bougies ; la crèche dressée au milieu des houx et des génévriers ; l'ange vêtu de satin blanc, qui battait des ailes et jouait « il est né le divin enfant » sur la harpe, lorsqu'on glissait une pièce de monnaie dans le tronc qui lui servait de socle.

Ses propres phrases lui revinrent à l'esprit.

« *Claire de Viorne dirigeait le chœur des petites filles, ainsi qu'à l'ordinaire. Elle n'eût su dire pourquoi elle était fébrile, elle se sentait observée. Elle dut se retourner pour chercher une partition dans le casier du lutrin, alors... elle vit Gérard, à quelques pas derrière à gauche, à demi caché par le gros pilier de la chaire...* »

Gérard, pour elle, c'était toujours Olof, le second Olof au visage pacifié, qu'elle avait aperçu de la maison notariale.

Elle s'exorcisa à nouveau de cette image et elle quitta la petite église, déjà parée pour la fête prochaine et où les branches de sapins mettaient le parfum salubre de la forêt, parfum que le froid avait chassé depuis longtemps de la montagne et qu'on ne respirerait plus, dans les Vosges, qu'après le dégel.

Au fur et à mesure qu'elle approchait des Roches Rouges, elle marchait plus vite et au lieu de pénétrer chez elle par la conciergerie, elle longea les murailles et parvint à l'entrée du parc. Sur le tapis uni de la plaine, elle vit la piste de ski, tracée d'un seul jet, depuis la corne du bois jusqu'à la grille.

Elle eut un soupir heureux.

— J'avais deviné juste. Ce lecteur vient du Ballon. Mais à quelle heure a-t-il accompli son exploit ? La nuit ? Ce serait dangereux. Aux primes lueurs du jour ?...

Pour oublier un peu ce mystère qui l'intriguait elle s'affaira aux préparatifs que l'arrivée de son frère nécessitait, puis le soir, à la veillée, elle alla rejoindre ses vieux serviteurs.

Ceux-ci étaient toujours ravis de la voir s'installer près de leur poêle. Kunz fuma sa pipe avec plus de satisfaction et Catherine prépara un grog. Odile allait parvenir à ne plus songer à « son admirateur inconnu », lorsque la servante se mit à lui narrer sa rencontre, près de la grille du parc.

La jeune fille se troubla profondément.

— Comment était-il ce skieur ?

— Oh dame ! je ne saurais trop dire...

— Enfin... Il n'avait pas l'air d'un malfaiteur ?

— Pour cela non, même qu'il avait belle allure...

— Et ses cheveux ?...

— Ouat... Comment voulez-vous les voir, avec un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles.

Odile, pâle, la main tremblante, buvait le grog qui lui avait été versé dans un gros verre à côtes. Inconsciemment, elle prononça à mi-voix : « Qui cela peut-il être ?

Sans s'arrêter au ton frémissant de sa maîtresse, Catherine répondit tout de go.

— Certainement pas un français.

Cette fois Odile sursauta. Ses premières suppositions se confirmaient donc. Etranger le comte Olof l'était.

Catherine poursuivit.

— Moi, je parierais pour un Anglais. Il avait une façon de se tortiller la mâchoire et de pousser des aoh qui ne trompe pas.

Non, décidément ce n'était pas le comte Olof, puisqu'il s'exprimait avec un accent imperceptible et certainement pas l'accent anglais.

Déçue, elle s'emmitoufla pour retourner chez elle. Dès que la porte de la conciergerie fut refermée, la jeune fille ressentit une envie irrésistible de courir jusqu'au fond du parc.

A ce moment même Olof accrochait à la grille sa guirlande de roses, car il était descendu très tôt ce soir là. Elle hésita. Irait-elle là-bas ? Suivrait-elle son impulsion ? Non cela serait ridicule. Elle se réfugia dans sa chambre. Olof vit la lumière fleurir sous le toit blanc...

Jamais ni lui, ni Odile ne devaient savoir qu'ils avaient été sur le point de se trouver face à face. Chacun reprit donc sa voie solitaire dans la nuit, qui, pour chacun était pleine de craintes, mais aussi du scintillement de l'espoir.

Au matin, avant que Catherine ait pu prendre possession de la cuisine. Odile fut debout. Chaussée et vêtue en conséquence, elle sortit sans bruit

« Pourvu que Gracieuse ne se soit pas précipitée avant moi à la grille

Cette réflexion prouvait qu'elle s'attendait à l'hommage des roses. qu'elle comptait même sur cet hommage renouvelé.

Elle ne fut pas déçue. Les branches étaient là harmonieusement tressées. Cette fois pour agir comme Claire de Viorne, elle désenlaça des barreaux les souples tiges et jeta la guirlande sur ses épaules.

A ce moment la biche accourut vers elle et eut l'air de vouloir réclamer sa pitance.

Odile se déroba en riant.

— Bas les pattes, vilaine. En voilà des habitues. Tu n'en mangeras pas aujourd'hui, elles sont pour moi. D'ailleurs je reviendrai jouer avec toi dans quelques minutes.

Et elle lança une légère claque sur le museau tendu et gourmand.

Avec sa délicate moisson, la jeune fille remplit les vases et les jardinières de sa chambre. Les roses perdaient peu à peu leurs paillettes de gel, mais elles devenaient plus charnelles, plus vivantes. Lentement, depuis que leurs tiges avaient été plongées dans l'eau elles se révulsaient. elles s'épanouissaient ainsi que des créatures heureuses.

Odile les observait, heureuse aussi L'âtre flambait. La lumière du matin pur coulait à travers les mousselines. Une pensée hanta la suzeraine des Roches Rouges, pensée qui la fit rougir de confusion : «On dirait une chambre de fiancée... »

Tout le jour, elle fut d'une fébrilité extraordinaire, son imagination tournant autour de ces maigres indices : un skieur inconnu, un Anglais probable...

Le lendemain elle put faire encore sa récolte de roses. C'était la veille de Noël. Nicolas devait arriver vers midi. Odile alla l'attendre à la petite gare du village. Le temps était toujours merveilleusement beau. Les cloches tintaient gaiement dans toutes les vallées. La jeune fille était redevenue maîtresse d'elle-même.

— Heureusement Nicolou sera ici dans quelques minutes. Près de lui j'oublierai mon aventure et ne m'exténuerai plus à en prévoir les suites. D'abord l'énigme ne peut se prolonger indéfiniment. Si mon lecteur suit la marche du roman, il doit se montrer ce soir... à l'église... « à demi caché par le gros pillier de la chaire.»

Le train siffla, puis se montra avec un gros panache de fumée recourbé sur les wagons. Nicolas agitait son mouchoir à une portière. Bientôt il fut dans les bras de sa sœur qui le couvrit de baisers, mais elle fut désagréablement surprise par les traits

tirés de son frère et par ses yeux brillants.

— Tu n'as pas été malade, au moins, Nicoulou ?

Le grand garçon sourit.

— Non, j'ai attrapé un gros rhume qui m'a fatigué et j'ai facilement des points de côté.

Elle fronça soucieusement les sourcils.

— A la messe de minuit, je dirai au docteur de monter t'ausculter dès après-demain et d'ailleurs ce soir, tu ne sortiras pas, tu te coucheras tranquillement.

— Ah, cela je proteste, je tiens à t'accompagner. Je ne veux pas me priver d'un plaisir que j'attends chaque année, avec la même impatience.

— Bon, nous verrons cela, frérot.

Mlle Dieterlin eut soudain été contente d'assister seule à la messe, Catherine ne voulant à aucun prix quitter son mari souffrant.

Au dîner, en l'honneur du jeune maître, on décacheta une bouteille de vin d'Alsace et Nicolas, au dessert, avait des pommettes plus roses, il parlait avec plus d'animation. L'inquétude d'Odile se dissipa tout à fait.

Lorsque Nicolas fut admis dans le sanctuaire de la jeune fille, il s'étonna :

Que c'est joli cette décoration de roses de Noël . . .

Elle faillit lui raconter tout. Et puis non, il lui faudrait révéler qu'elle avait vécu depuis plus d'un an, avec un amour imaginaire et d'autant plus chéri.

— On me les a données au village.

— Es-tu contente de tes travaux ?

— Oh Nicolou, plus que tu ne peux l'imaginer. Jamais nous n'avons été aussi riches. Mon éditeur m'a fait inscrire à la Société des Gens de Lettres, où j'ai un compte créditeur. Beaucoup de journaux reproduisent mes romans et ce sont des droits qui nous reviennent ainsi.

Nicolas se prit à rire.

— Quelle femme d'affaires tu es devenue, je te parle littérature et tu me réponds « compte créditeur ». Alors personne ici, pas même Catherine ne se doute que tu écris. On se figure toujours que tu composes des opéras ?

Odile rougit.

— Je ne sais guère, où en sont les imaginations d'avoir une vie très active, en dehors même de mes travaux littéraires.

Le jeune collégien soupira :

— Quel dommage que je ne puisse pas être fier publiquement de toi. J'imagine aussi la joie de nos bons Kunz : « Notre demoiselle écrit des livres . . . » Le roi ne serait pas leur cousin . . .

— Comme tu es pressé de révéler à la ville et au monde mon secret. Tu ne trouves donc pas doux de ne le partager qu'avec moi ?

Mais Nicolas continuait :

— Et l'oncle Walter. Je vois l'oncle Walter et son émotion en apprenant que sa nièce est sur le chemin de la gloire. Je te jure qu'il hochera la tête en lissant sa longue moustache : « Courageuse enfant, dira-t-il avec un trémolo dans la voix, qui a voulu vivre de sa plume, élever son frère, sans rien devoir à personne . . .

Et ce fut Nicolas, qui très ému, embrassa tendrement sa grande sœur. Celle-ci se dégagea en riant.

La chaleur de l'âtre et l'affection de son frère n'étaient pas seuls à l'empourprer, elle songeait à l'événement qui s'approchait. Que lui réservait la messe de minuit ? Quelle confrontation ? Quelle surprise ? . . .

●

Le comte Olof, depuis qu'il avait découvert que, chaque matin son envoi était agréé, se mouvait en pleine euphorie.

« Je n'ai qu'à me laisser porter par les circonstances, pensait-il. Soyons fatalistes jusqu'au bout, puisque tout à été écrit au livre du destin . . . je veux dire dans « Le songe d'une nuit d'hiver. » Il m'est facile de savoir ce qui m'attend ce soir. Je me glisse dans la foule des villageois en fête, je m'abrite derrière le gros pilier de la chaire . . . En cherchant une partition Odile m'aperçoit . . . Elle lutte et parvient à m'oublier, car elle est pieuse et n'admet pas qu'une distraction la trouble au moment de ses dévotions les plus sacrées . . . Mais après la troisième messe . . . lentement Odile descendra le long de la nef, vers le porche . . Je la suivrai, porté par la foule. Et comme soulevés par deux courants, nous nous rencontrerons, devant le vieux bénitier dont la pierre est si douce au toucher qu'on la croirait ointe. Le passage du roman donne la conclusion, mieux que je ne pourrais le faire.

« Claire de Viorne comprenait ce qui se passait dans l'âme de Gérard. Elle lui sourit d'une manière si encourageante, qu'il n'hésita pas à lui tendre ses doigts, plongés d'abord dans l'eau bénite. Elle accepta la main tendue et se signa. Ses yeux enveloppaient le comte de leur rayonnement le plus pur. Il balbutia : «Joyeux Noël, Mademoiselle de Viorne ; » Et elle répondit, lui donnant ainsi le gage de leur réconciliation profonde : « La paix soit sur terre aux hommes de bonne volonté, comte Gérard. »

Des groupes, chantant le long des routes, marchaient d'un pas pressé, balançant des lanternes. La terre était blanche, blanche, revêtue d'une robe d'épousailles et il semblait à Gérard, qu'en levant la tête et en contemplant les astres, il écoutait en même temps la grandiose symphonie des étoiles. »

Olof n'avait plus aucune inquiétude. Il s'attendait à tout : au sourire, au regard enveloppant, aux paroles de paix, à la musique céleste et à la conviction qu'il allait enfin atteindre son bonheur.

Son attitude à l'hôtel avait donc changé du tout au tout. Il n'avait plus aucune raison de se cloîtrer, de broyer seul de la mélancolie. Il possédait au contraire un trop plein de joie à répandre.

Il partagea les occupations des autres hôtes, se mêla à leurs jeux. On entendait son nom dans toutes les bouches, dans toutes les conversations. Il agissait en animateur enthousiaste. Il se prodiguait.

Le curé du village ayant fait placarder dans le hall une belle affiche, invitant tous les aimables hivernants à entendre l'appel des cloches, qui monterait de la vallée, dans la nuit de la nativité, les jeunes gens et jeunes filles, en foule, décidèrent d'y répondre. On partirait en traîneau, on reviendrait en traîneau. On chanterait de vieux airs. Il s'agissait que chacun se rappelât les plus beaux cantiques de son enfance.

Entre temps, un mot, que lui avait fait suivre son secrétaire, apprit à Olof qu'on le rappelait dans son pays et que son séjour en France ne pourrait se prolonger au delà du 28 décembre. Il devait être de retour pour le nouvel an, près des siens.

— Le 28. . . Le 28 . . . mais je serai le plus satisfait des hommes et je ne quitterai les Vosges que pour y revenir au plus tôt.

●

Odile Dieterlin, sur le seuil de la maison familiale, eut une suprême hésitation et demanda à son frère :

— Alors, bien vrai, tu ne te trouves pas trop fatigué pour m'accom-

LES USTENSILES EN PYREX IRONT JUSQU'AU BOUT!



PLAT-CASSEROLE EN PYREX À DOUBLE USAGE AVEC COUVERCLE UTILE . . . TROIS GRANDEURS . . . CELUI DE 32 ONCES **74¢**

VOYEZ CE QU'UN PLAT-CASSEROLE PEUT FAIRE!

NE CHANGEZ pas vos habitudes culinaires à cause du rationnement! Les ustensiles en Pyrex vous aideront jusqu'au bout! Chaque plat en Pyrex représente trois plats en un . . . il sert à cuire, à servir, et à garder. Et chaque plat en Pyrex sert à maints usages. Vous pouvez faire de la meilleure pâtisserie en moins de temps et avec moins de combustible, dans cet ustensile moderne en Pyrex transparent!

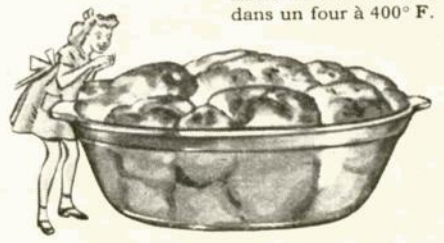


AVEC LE COUVERCLE SEUL. Vous vous réservez un régal si vous n'avez jamais essayé une Tarte à l'Oignon! Un excellent plat de légumes à servir avec un rôti à l'étuvée. Elle est facile à faire dans le couvercle pratique du Plat-Casserole en Pyrex. Le verre clair et lisse se lave facilement, ne retient ni goût ni odeur. Recette:

Pour la garniture, faites rissoler une livre d'oignons coupés en tranches dans 3 c. à soupe de graisse. Ajoutez ¾ tasse de lait, 2 c. à thé de vinaigre, 1 oeuf bien battu et 1 c. à thé de sel. Versez la garniture dans un croûte en biscuit à la poudre à pâte qui se trouve déjà dans le couvercle qui fait moule à tarte. Faites cuire 20 minutes à four chaud, 400° F., ou jusqu'à ce que la croûte soit dorée.

UN REPAS DANS UN SEUL PLAT! Le plat de Chou Farci ci-dessus ne demande que ½ livre de viande hachée pour six personnes. Recette:

Faites rissoler, dans de la graisse chaude, ½ tasse d'oignon haché et ½ livre de boeuf passé au hachoir. Mélangez avec 2 tasses de nouilles cuites ou de pommes de terre cuites coupées en dés, ½ tasse de céleri en dés, 1 tasse de chapelure, 1 ½ c. à thé de sel, ¼ c. à thé de poudre de chili et 1 oeuf bien battu. Faites cuire 6 à 8 feuilles de chou dans de l'eau bouillante, pendant environ 3 minutes. Mettez la farce dans les feuilles de chou et maintenez à l'aide de cure-dents. Disposez dans un plat-casserole en Pyrex de 2 pintes, avec ½ tasse d'eau et 3 moitiés de tomates saupoudrées de sucre et de sel. Couvrez et faites cuire 30 minutes dans un four à 400° F.



AVEC LE PLAT SEUL. Pour faire des Petits Pains qui fondent dans la bouche, coupez la pâte en carrés que vous trempez dans du beurre fondu puis dans un mélange de sucre et de cannelle. Disposez en lits dans un Plat en Pyrex graissé. Faites cuire 30 minutes à découvert dans un four chaud (400° F.). Servez dans le même plat.

Si vous ne pouvez pas trouver les ustensiles en Pyrex que vous aimeriez, n'oubliez pas que . . . les lentilles des projecteurs, les pièces de radio, les articles de table pour l'armée, les fournitures pour hôpitaux ne sont que quelques-unes des choses que font en ce moment les fabricants d'ustensiles en Pyrex.

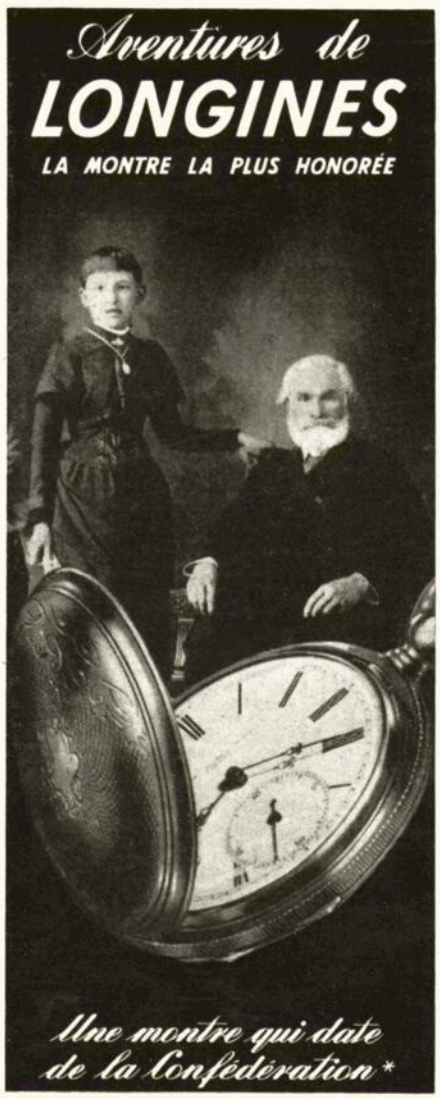
AVIS AUX ACHETEUSES ÉCONOMES

Recherchez cette étiquette orange sur les ustensiles en Pyrex allant au four. C'est votre garantie d'un usage long et satisfaisant. Chaque plat en Pyrex allant au four porte la marque Pyrex incrustée dans le verre.



RECHERCHEZ, À VOTRE MAGAZIN PRÉFÉRÉ, LES USTENSILES DE MARQUE PYREX ALLANT AU FOUR ET ALLANT AU FEU

Concessionnaires exclusifs pour le Canada: JOHN A. HUSTON CO. LIMITED, Toronto



C'est en 1867, l'année qui a vu poser la pierre angulaire du Canada par Cartier, Macdonald et les autres Pères de la Confédération, qu'un jeune homme d'Ottawa acheta une montre Longines. Durant toutes les années suivantes, années fatidiques qui ont vu le Canada se transformer en nation puissante, cette montre servit d'abord le jeune homme, et plus tard, ses descendants. ¶Dernièrement un petit fils l'expédia à nos bureaux pour fin de nettoyage. Bien qu'elle avait servi trois membres de la famille pendant 75 ans, elle était en parfait état. ¶Ci-dessus nous voyons une photo de la montre et du grand-père . . . Cette histoire est encore un témoignage aux qualités de longue vie et de précision des montres Longines.

*Basée sur les dossiers en filières.

La Cie Longines Wittnauer, Montréal, New-York, Genève; fabricants aussi des montres Wittnauer, un produit de mérite exceptionnel.

Longines

GAGNANT DE 10 GRANDS PRIX D'EXPOSITIONS MONDIALES ET DE 28 MEDAILLES D'OR



Le coeur battant de toute montre Longines, c'est le mouvement Longines "Observatoire"—renommé mondialement pour sa plus grande précision et longue vie.

pagner ce soir ? Catherine et Kunz comptent sur nous, à notre retour pour le réveillon.

La réplique fut faite sans tergiverser.

— Je ne suis plus malade. C'est ridicule d'avoir imaginé que je l'étais... Je ne renonce à aucun des plaisirs qui me sont promis. En route, petite sœur.

Emmitouflés, serrés l'un contre l'autre, ils s'enfoncèrent sous les sapins aux branches pendantes, que la bise entrechoquait, roides, cliquetantes, commes des pendeloques de lustre.

Odile se pressait, toute tremblante contre Nicolas.

— Qu'as-tu, ma chérie, c'est toi qui grelotte et qui aurais dû rester au chaud.

Elle essayait de réagir, mais en vain, contre sa nervosité grandissante. A un détour du chemin, ils entendirent, là-haut derrière eux, des clochettes tinter, des rires qui se répercutaient aux échos de la montagne.

—Qu'est-ce que cela peut bien être ? demanda Nicolas.

La main d'Odile se serra sur le poignet de son frère.

— Oublies-tu donc que des étrangers se livrent aux délices du sport imposé maintenant par le snobisme ? Ils risquent des chutes, des foulures, des membres vilainement cassés, comme la jambe de notre pauvre Kunz, mais tant pis, c'est la mode de venir se cloîtrer 15 jours parmi les neiges, et d'assister aux messes de minuit, comme à une représentation.

— Mais Odile . . . Toi si indulgente d'habitude, je ne te reconnais pas. Tu es bien sévère pour ces pauvres êtres assoiffés de grand air et de pureté, et qui se réjouissent comme nous de la Nativité.

Elle soupira :

— Je regrette notre messe si intime, où nous n'étions qu'une grande famille devant la crèche de l'enfant-Dieu.

— Allons . . . allons . . . tu vas me faire croire que tu as le trac de conduire les chœurs, en présence « du beau monde » venu de la ville.

Elle avoua brusquement, pour ne pas mentir tout à fait :

— Oui, j'ai le trac . . . c'est cela, tu as raison, j'ai abominablement le trac. Je suis encore loin d'être apprivoisée comme notre biche.

Déjà les chantres psalmodiaient vigile pendant que le bedeau finissait d'allumer, avec un rat de cave fixé au bout d'une perche, les buissons de cierge du maître-autel.

Odile prit place à l'harmonium, à la croisée du transept. Bientôt les gosses du catéchisme l'entourèrent.

Nicolas la contemplait du banc d'œuvres, où ses parents avaient toujours eu leur place. Il remarqua qu'elle était d'une pâleur de cire, ou bien ses lèvres paraissaient plus rouges qu'à l'ordinaire, ou bien la flamme de ses yeux brûlait avec une ardeur plus magnétique.

— Mais pourquoi a-t-elle tiré ses cheveux, ainsi qu'une institutrice de province. J'aimais beaucoup ses anglaises et son chignon qui laissait échapper sur la nuque quelques boucles légères. Quand s'est-elle donc ainsi recoiffée ? Ah ! . . . tout à l'heure, dans sa chambre, elle est restée absente quelques minutes, avant notre départ . . .

Un brouhaha d'arrivants emplissait le sanctuaire. Nicolas continuait à s'étonner :

— Pourquoi a-t-elle fait cela ? Craindrait-elle de séduire quelqu'un, mais qui ? (Il sourit). « En tout cas, elle se trompe, elle n'arrivera jamais à s'enlaidir. Ainsi sa beauté est encore moins banale, elle éclate sans artifice . . . elle est presque impérieuse . . . Son profil, d'une régularité parfaite, supporte d'être arraché à n'importe qu'elle ombre de chevelure et de se révéler net, en pleine lumière . . . »

Lorsque le comte Olof, quittant la troupe de ses nouveaux amis parvint à se faufiler jusque sous la chaire et qu'il **osa regarder** Mlle Dieterlin, il demeura pétrifié d'admiration.

« Elle est plus belle que je ne l'avais imaginé . . . » Ai-je le droit de faire peser sur elle mon regard, de la gêner.

Par une suprême discrétion, il demeura la tête baissée, entre ses mains. La messe était commencée.

« Minuit chrétien », le solennel cantique d'Adam s'éleva sous les voûtes. Tout se passait comme dans le livre et Olof avait la sensation étrange de revivre une scène déjà vécue en rêve.

Quant à Odile, elle s'était promis de ne pas se retourner pendant l'office. Pourtant, au moment où elle s'apprêtait à jouer, pendant l'offertoire, elle s'aperçut qu'il lui manquait une pièce de Bach, qu'elle avait cru préparer sur le pupître à l'harmonium.

Elle fut parcourue d'un long frémissement . . . Ainsi les choses elles-mêmes se liguaient contre elle et l'obligeaient aux mêmes gestes que Claire de Viorne.

Elle fit un demi-tour, se pencha sous le lutrin pour retrouver le morceau, tout en se jurant : « Je ne regarderai pas vers le pilier de la chaire . . . je ne regarderai pas vers le pilier de la chaire . . . »

Mais lorsqu'elle se releva, elle fut contrainte de se parjurer. Ses yeux aimantés par la muette contemplation d'Olof rencontrèrent la lumière des yeux pervenche. Elle crut qu'elle allait s'évanouir.

« Olof ! Olof ! ses pressentiments ne lui avaient pas menti . . . Le comte était là. »

Une joie immense l'inondait toute. Un hymne de reconnaissance monta à ses lèvres. Avec ardeur, elle se courba sur le clavier. Des notes implorantes naquirent sous ses doigts.

Puis elle parvnt à prier, aidée par la musique sublime, détachée de toute passion terrestre, du grand musicien.

Le jeune homme, appuyé contre le pilier, avait reçu l'éclair des yeux noire comme un ineffable bienfait. Rien ne comptait plus pour lui que la vision captée et gardée précieusement.

Il vit qu'elle portait une robe de velours noir. La blouse à col rond s'arrêtait à la naissance du coup, soulignée par une dentelle d'argent.

Les marches étaient longues et floues, serrées au poignet par des cordelières d'argent également. La seule coquetterie de la jeune fille semblait être une grosse broche d'améthystes retenant le col et des boucles d'améthystes aux oreilles.

En réalité cette parure, Odile l'arborait presque toujours, sans se douter qu'elle fut magnifique, mais seulement en mémoire de sa mère dont elle avait été le bijou favori.

Après la cérémonie, alors que s'écoulait le flot de l'assistance, il fut facile à Mlle Dieterlin de scruter à son tour le visage du comte. La décision de la jeune fille fut d'ores et déjà prise.

Olof rayonnait de bonheur. Sa mâle figure redevenait celle d'un enfant comblé par le sort, elle émergeait des autres figures. Il savait que la rencontre était inéluctable . . . qu'elle aurait lieu au bénitier. Il n'avait qu'une phrase à lancer, celle de Gérard. Alors les lèvres d'Odile formeraient la réponse qu'il attendait de tout son être, depuis plus d'un an, depuis la missive qui n'avait jamais atteint sa destinatrice . . .

Odile se glaçait de plus en plus. Elle s'appuyait sur l'épaule de son



Le style moderne de ces portefeuilles en fait le choix des hommes et femmes de tout âge.

Le portefeuille en véritable "Baby Calf" sans fermeture-éclair, portant la marque de commerce déposée "Billguard" que vous pouvez admirer dans cette annonce, est doté de deux innovations exclusives à Perkins. En effet, le nouveau dispositif de sûreté que cette ligne est la première à vous offrir ainsi que la fameuse "Cashette", ce compartiment si commode pour vos fonds de réserve, sont deux intéressantes nouveautés.

Si vous désirez obtenir notre catalogue illustré, écrivez à H. Perkins & Sons (Canada) Limited, 1191, rue Université, Montréal, Qué.

Prix variant entre **$1.15** et **$8.25.**

Un Produit de Henry Perkins

frère, pour ne pas défaillir. Elle était reprise par ce tremblement qui l'avait secouée quelques heures plus tôt. Comme une somnambule, elle suivait la foule pressée des fidèles, vers la sortie.

Enfin, elle arriva à côté de la vasque où miroitait, sous les cierges, l'eau purificatrice. Elle consentait à regarder cette image mais non la réalité.

Une main soignée et belle se tendit vers elle. Une voix murmura avec une intonation qui la bouleversa:

— Joyeux Noël, Mademoiselle Dieterlin.

Sans paraître avoir vu le geste, elle trempa ses doigts dans l'onde, se signa et sortit . . . Cette figure froide et d'une dignitié rigide avait-elle entendu, seulement, au milieu de la cohue, l'interpellation où vibrait pourtant une espérance infinie ?. . .

Nicolas soutenait positivement sa sœur, dont la démarche était celle d'un automate à bout de ressort et dont la course va se terminer par une chute.

Un peu plus loin, lorsqu'ils eurent gagné la route des Roches Rouges, il osa enfin poser la question, qu'il avait hâte le formuler.

— Ma chérie. . . Qui était ce jeune homme de qui tu as refusé l'eau bénite ?

Odile ne savait pas mentir. Elle essaya de rire, mais d'un malheureux rire qui sonna faux.

— Je te le donne en mille, mon Nicolou ? Devine . . .

— C'est trop difficile, je n'ai aucune idée.

Sa voix trembla pour déclarer.

— Eh bien, c'était tout simplement le comte Olof.

Le garçon fut interloqué.

— Le comte Olof ? . . . Celui qui a failli être l'infâme meurtrier de Gracieuse. Mais sœurette, d'après ta propre description, je ne l'aurais jamais imaginé sous ces traits là.

Elle haussa les épaules. Nicolas reprit, sans se soucier par trop du trouble de sa compagne.

— Il est donc de nouveau ici, un an après . . . Je parie que tu t'attendais à le voir, cachottière et que c'est à cause de lui que tu as tiré tes cheveux, pour te rendre méconnaissable . . .

Il se prit à tousser.

— Oui . . . oui . . . oui . . . Mais ne me parle plus jamais de cette histoire qui m'agace. Et tu vois, tu tousses maintenant Tu es un gosse taquin et qui me contrarie de toutes les façons possibles.

Elle savait que Nicolas, après une telle phrase ne l'importunerait plus jamais au sujet du comte.

Déjà la lumière du pavillon des Kunz brillait devant eux, sur la route.

CHAPITRE X

QUE s'était-il passé dans l'âme de la jeune fille ?

Olof ne savait comment expliquer cette réaction de froide indifférence, qui le précipitait des sommets de son rêve ébloui, dans la réalité la plus sombre et la plus décevante.

Les chevaux des traîneaux piaffaient sur la petite place. Les clients de l'hôtel du Ballon s'empilaient sur les sièges, s'empaquetaient dans les fourrures et les couvertures, les clochettes tintaient joyeusement. On réclamait le comte à tous les échos.

Titubant presque, Olof se présenta.

— Je m'excuse vivement, mais il m'est impossible de rentrer avec vous. Je suis pris d'un malaise que je ne m'explique pas. Je grelotte de fièvre et je vais retenir une chambre à l'auberge d'ici. A demain.

La déception fut générale, mais il était si manifeste que l'étranger paraissait souffrant, que personne n'osa insister. Et sous les fouets claqueurs, les traîneaux s'éloignèrent lentement vers les sommets.

Olof, au lieu de se réfugier au Grand Turc, erra longtemps dans la nuit ainsi qu'un insensé.

L'animation ne tarda à mourir dans la campagne. Chaque maison se referma sur sa propre tiédeur, sur sa propre lumière, sur les bonheurs qui s'assemblaient autour d'une table plus ou moins bien servie, mais où chacun communiait dans la douce intimité du foyer, où chaque cœur prenait sa part de fête.

Olof marchait à grandes foulées, le visage fermé, tendu dans le vent glacé. Ses mains, enfouies dans les poches amples du pardessus, enfonçaient leurs ongles dans leurs paumes.

Il parlait à haute voix et les syllabes sifflaient entre ses dents serrées.

— C'est incompréhensible . . . Chaque matin, elle enlevait mes fleurs. Elle acceptait donc mon hommage. Claire de Viorne, qui est Odile, aimait Gérard, qui est moi. Comment Odile a-t-elle pu décrire toutes les courbes de sentiments, par où son héroïne glissa vers l'amour, sans elle-même les avoir suivies. . . Tout cela ne peut pas être uniquement de la littérature, de l'imagination ? Il y a bien un rapport avec une vérité quelconque ?

Ses pas le portèrent vers les Roches Rouges. Il rôda autour des murs, sinistre comme un loup, prêt à hurler sa douleur, à crier son indignation. Ses poings se crispaient plus fort.

— J'oublie moi-même qui je suis. Elle n'a pas le droit de se jouer ainsi de moi. Pour qui donc se prend-elle...

Puis son amour faisait taire son orgueil blessé, pour prêcher l'indulgence. Il se perdait dans de nouveaux raisonnements, de nouvelles suppositions.

— Peut-être Odile n'a-t-elle jamais découvert mes roses . . . pas plus qu'elle n'a découvert ma lettre. La servante a pu arracher mes guirlandes et les détruire. Elle m'a surpris à l'entrée du parc, peut-être monte-t-elle la bonne garde autour de sa jeune maîtresse, pour la défendre des entreprises d'étrangers mal intentionnés.

Et il recommençait à exhaler sa plainte.

— Mon Dieu, pourquoi n'aurais-je pas droit à un bonheur semblable à celui des autres mortels . . . Pourquoi ne s'attacherait-on pas à moi, simplement à cause de ce que je suis, de ce que je vaux comme homme. Si je séduisais un cœur pur, qui ne me connaîtrait sous aucune autre apparence que celle du comte Olof, je serais sûr d'être aimé enfin pour moi-même.

« . . . Pourquoi le destin ne veut-il pas m'accorder l'amour de la seule femme que j'aime, que j'aimerai jamais. Les autres ne me sont rien, malgré leur rang, leur beauté, leur fortune, les grâces qu'elles me dédient. Odile, que vous ai-je- fait ? Qu'avez-vous contre moi . . . J'ai failli tuer une biche, je me suis montré à vous sous un jour sans doute repoussant, mais depuis . . Depuis, vous-même n'avez-vous pas imaginé que je valais mieux que vous ne le supposiez, au premier abord ? N'avez-vous pas imaginé que votre influence pouvait me rendre meilleur jusqu'à devenir digne de vous ? . . .

Son exaltation fit place à une stupeur morne. Il regagna l'auberge, où John le chauffeur, très inquiet, se précipita au devant de lui.

— Monsieur le comte a l'air vraiment souffrant. Dois-je prévenir le baron Madsen . . .

Olof ne le laissa pas achever.

COMMENT PUIS-JE ÊTRE PLUS AIMABLE?

Vous ne pouvez probablement pas changer —



EMPLOYEZ LA PEPSODENT A L'IRIUM ET EMBELLISSEZ VOTRE SOURIRE!

Vous aurez plus d'aplomb . . . plus de charme . . . une personnalité plus agréable, si vous pouvez sourire avec confiance . . . à belles dents. Et vous le pouvez, si vos dents sont brillantes et lustrées. La Pepsodent à l'irium enlève le film qui fait paraître les dents ternes.

Quand le film est enlevé, le métaphosphate composé, l'agent de polissage supérieur de Pepsodent accroît le lustre . . . l'éclat de vos dents . . . l'éclat naturel de votre sourire. L'agent de polissage de Pepsodent est prouvé sans danger pour l'émail des dents. Ni grès, ni pierre ponce, ni décolorant, Rendez votre sourire plus beau. N'attendez pas. Achetez aujourd'hui même de la pâte ou de la poudre à dents Pepsodent.



Seule la Pepsodent contient de l'Irium

The Pepsodent Co. of Canada, Ltd.

L'IRIUM dans la Pepsodent découvre maintenant des dents plus brillantes.



Le film sur les dents absorbe des taches, donne une vilaine apparence — cache l'éclat naturel de votre sourire.



Ce miroir couvert d'un "film" illustre l'apparence des sourires dans le cas de méthodes ordinaires qui n'enlèvent pas le film.



Mais voyez ce qui arrive à ce film avec l'irium ! Il est délogé et emporté, laissant la surface nette et brillante.



C'est ainsi que la Pepsodent à l'irium découvre le superbe éclat naturel de votre sourire . . . avec douceur, sans danger.



Pour charmer...
AUX HEURES DE REPOS..



Il est encore facile, heureusement, de se procurer les parfums et eaux de Cologne CHANEL, de renommée mondiale—qui ajoutent au charme personnel l'hommage d'une qualité et d'une délicatesse uniques. Pour Noël ou en toute occasion, aucun autre cadeau ne sera plus apprécié par vos amies en service outre-mer ou au pays, dans les divers services auxiliaires féminins ou dans les hôpitaux.

Quoique la forme de la bouteille CHANEL ait été quelque peu modifiée pour se conformer aux restrictions de l'heure, les parfums et eaux de Cologne CHANEL sont toujours préparés avec des concentrés d'avant-guerre, importés en Amérique avant la chute de la France.

Quatre odeurs exquises: No 5, No. 22, Gardénia, Cuir de Russie.

Parfums: ¼ oz. $3.00 — 1 oz. $10.00
Eaux de Cologne: 2 oz. $2.00 — 6 oz. $ 4.00

Enchantement parfumé par
CHANEL
PARFUMS et EAUX de COLOGNE

— Non, non, inutile. D'ailleurs nos partons pour Paris dans deux jours.

•

Au réveillon chez les Kunz, Odile fut d'un calme effrayant. Tout le mystère des derniers événements s'était éclairci. Les pressentiments s'étaient vérifiés.

Odile venait de remporter sur elle-même une amère victoire. Pourquoi ne s'était-elle pas laissée émouvoir par le retour du comte? Pourquoi avait-elle refoulé l'ardente tendresse qui la portait vers lui?...

Le choc de l'harmonium avait été si violent qu'elle avait failli s'évanouir de joie, oui mais du même coup ce choc avait détruit toutes les constructions, tous les échafaudages que l'imagination de la jeune fille avait patiemment élevés autour de l'image de l'aimé, dans l'attente et le doute.

La réalité se dressait brusquement en face d'elle. Et cette réalité c'était Olof triomphant et trop évidemment certain de son triomphe.

Il s'était reconnu dans le héros du « Songe »... Il s'était miré avec comme une confession, un aveu d'amour...

Elle, Odile Dieterlin, la fière, l'orgueilleuse, la secrète, avait l'air de l'avoir rappelé aux Roches Rouges. Elle se sentait pâlir devant cette humiliation. Elle semblait avoir fait étalage de ses pensées, de ses espoirs... Elle semblait avoir tout livré d'elle-même aux quatre vents de la publicité... Quelle honte...

Et LUI? Qui était-il pour accourir ainsi? Quelle était sa mentalité? Peut-être n'éprouvait-il que du mépris pour cette provinciale, qui, la plume à la main, manquait de la plus élémentaire pudeur? Peut-être la prenait-il pour une proie facile, dont il s'amuserait l'espace des quelques semaines qu'il consacrait aux sports d'hiver?

Il appartenait à la plus haute aristocratie... Elle, près de lui, n'était qu'une obscure petite bourgeoise. Entre eux, il y avait donc un abîme de préjugés à franchir. S'il ne voulait pas le voir, s'il agissait comme si cet abîme n'existait pas, c'était la preuve que ses intentions étaient légères.

Il désirait nouer une intrigue quelconque, prendre sa revanche de l'algarade subie treize mois plus tôt. Ah, elle avait été bien folle de se leurrer à son sujet. Maintenant elle voyait les faits avec des yeux dessillés. Ils étaient de la plus plate, de la plus médiocre, de la plus vulgaire réalité:

Un jeune homme riche, élégant, superficiel se souvenait d'une aventure, dans laquelle il n'avait pas figuré à son avantage; il tenait à obtenir une réparation d'amour-propre et se croyait tout permis après ce qu'elle avait avoué.

A cet infatué, à ce présomptueux, elle prouvait qu'elle ne se jetait pas au cou du premier venu, fut-il comte. Une romancière avait bien la permission de broder sur n'importe quel canevas fourni par la vie courante, sans pour cela engager ses propres pensées, ses propres opinions, son propre cœur.

Cet état d'esprit, cette colère raisonnée de la jeune fille dura pendant toute la réunion du réveillon. Ces derniers arguments l'aidaient à conserver une attitude calme.

Bientôt le frère et la sœur regagnèrent leur demeure et Odile borda Nicolas dans son lit, sans que celui-ci se rendît compte à quel point celle qu'il appelait « son ange gardien » était préoccupée.

Puis elle se sauva dans le refuge de « son home », où elle fut accueillie par la floraison des roses de Noël disposées dans les jardinières et dans les vases.

Elle recula. Elle les avait oubliées. Lentement elle passa ses mains sur ses yeux, comme pour en effacer cette vision charmante. Elles étaient là, pourtant, tournant vers elle leurs corolles fragiles si délicatement nuancées. Elle fit le tour de la pièce en les caressant, en se penchant sur quelques-unes qu'elle contemplait, comme si elle avait l'intention de les interroger.

Sa colère était tombée. Les fleurs élevaient une blanche, une candide protestation contre les dernières pensées de la jeune fille.

Odile se dévêtit, fatiguée comme elle ne se souvenait jamais de l'avoir été. Elle se glissa, en longue robe de nuit de voile triple entre les draps de lin frais, s'adossa dans son oreiller et demeura ainsi, conservant la seule lampe de chevet allumée.

Un bruissement semblait monter des fleurs et chuchoter une plainte:

— Odile... Odile... N'êtes-vous pas lasse de votre existence solitaire? Cette route déserte, que vous vous êtes tracée ne vous paraît-elle pas bien longue?... N'éprouvez-vous pas le besoin d'abandonner votre tête trop lucide, sur une épaule robuste? N'avez-vous pas le fardeau à confier à des mains plus fortes? N'avez-vous jamais senti votre faiblesse devant le destin?

La jeune fille soupira et ferma les paupières.

Le chœur continuait en sourdine et toujours pathétique.

— Odile... Odile... N'aviez-vous pas reconnu, dans un être, celui à qui vous auriez aimé remettre ce fardeau, confier cette faiblesse... Ce n'était qu'un passant... Vous pouviez vous méfier de lui d'abord, mais vous savez qu'une rencontre imprévue, un bref regard renseignent quelquefois, mieux sur une âme, que ces longues fréquentations, où l'habitude impose ses vues routinières et pendant lesquelles le sens de l'observation s'émousse...

« D'Olof, vous aviez fait Gérard. Olof revient, pourquoi le chasser, avant de savoir si ce n'est pas Gérard que vous chassez en lui, si ce n'est pas le fidèle compagnon, l'ami, l'époux dons vous avez rêvé.

« Vous n'avez pas voulu ouvrir au bonheur qui désirait entrer, qui sait s'il reviendra une autre fois, frapper à votre porte?... La fierté, l'orgueil sont des qualités qui aident à marcher droit, mais si la bonté et l'intelligence ne la surveillent pas, alors elles se transforment en bandeau qui vous rendent aveugle et sourd. »

Elle se retourna dans son lit, éteignit la lumière, se blottit sous les draps, pour ne plus rien entendre, mais alors elle revit, devant elle, la vasque du bénitier, le visage net d'Olof, rayonnant de ferveur, sa main tendue... « Joyeux Noël, Mademoiselle Dieterlin ».

Ah, à ce moment là, après cette messe, dans ce lieu, quel homme eût été assez fourbe, pour feindre une attitude aussi tremblante d'espoir, aussi doucement confiante.

Odile se prit à sangloter: « Et je lui ai refusé les paroles si simples, les paroles mêmes de la liturgie: » « La paix soit sur terre aux hommes de bonne volonté, comte Olof. »

Olof, le jour de Noël regaqna l'hôtel du Ballon. Il y fut d'un brio extraordinaire. On s'attendait à le voir souffert, son entrain endiablé anima la compagnie, sans qu'on put discerner la rage froide qu'il mettait à s'étourdir.

Aux Roches Rouges, Nicolas mal à l'aise, préféra ne pas sortir. Odile assista avec Catherine aux offices, fit une courte visite aux Loyseau et





LA femme SOUFFRE..

Dès l'âge de la puberté, la jeune fille paie un lourd tribut à l'infirmité humaine.
Femme, ce sont de nouveaux troubles essentiellement féminins: périodes difficiles, coliques utérines, hémorragies, métrites, etc. Et quand finit, vers la cinquantaine, sa vie gynécologique, ces douleurs qui lui sont particulières redoublent. A toutes ces phases, si pénibles pour la femme, il existe un remède sûr, éprouvé, c'est la

FANDORINE

A toutes ces périodes de sa vie, la FEMME doit veiller à son hygiène intime, indispensable à sa santé. Elle devra faire usage de la

GYRALDOSE

qui est, à la fois, microbicide, désinfectant, désodorant, et agréable à employer.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Ecrivez à Casier Postal 27, Station N. Montréal, pour recevoir brochure gratuite: "Connaissez vous?"

J.L. CHATELAIN
C'est un produit CHATELAIN
FABRICANT DE L'URODONAL

DETECTIVES

Agents-Secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir Détectives. Ecrivez immédiatement à M. S. Julien, Casier 25, Station T. Montréal.

revint près de son frère, pour la soirée. Elle se mit au piano. Nicolas, allongé sur le divan, soupirait :

Nous sommes heureux, Odile, trop heureux. Notre bonheur ne te fait pas peur ? . . .

Elle haussa les épaules et lui sourit tendrement.

Tu es trop nerveux, Nicoulou et si c'est là l'effet que te produisent les sonates de Mozart, je vais te sevrer de musique.

La neige s'était remise à tomber. Elle se jetait contre les volets qu'elle feutrait. On entendait, dans le ravin, mugir la trompe mélancolique du vent.

Odile, oppressée songeait :

— Où est-il ce soir ? Là-haut, dans sa chambre d'hôtel ? Que pense-t-il de moi ? Peut-être a-t-il quitté le pays aujourd'hui-même ?

Elle jouait avec une passion qui étreignait Nicolas.

Non, le comte n'était pas encore parti. Il dansait, il flirtait, mais il avait le cœur brisé.

Un autre jour passa, assombri par un temps bouché. Des rideaux de neige s'affaissaient, lourds. L'hôtel était obligé de garder ses pensionnaires enfermés dans le hall. Olof essaya deux ou trois fois d'entraîner dehors quelques audacieux, mais un à un ils rentrèrent, préférant le bridge ou la danse à la bourrasque glaciale et le jeune étranger demeura seul à s'évertuer dans la blanche et molle tourmente.

Vers cinq heures du soir, aux Roches Rouges, Odile servait le thé. Elle avait travaillé toute la journée auprès de Nicolas qui avait somnolé, dans le grand fauteuil de cuir, près de l'âtre.

— Eh bien, chéri, lui dit-elle en lui tendant sa tasse, à quoi rêves-tu ?

Le garçon tressaillit. Son regard était vague, un rictus tirait ses traits. Brusquement Odile s'affola.

—Mais tu as l'air de souffrir ?

— Pas du tout. Ce thé va me réchauffer.

— Te réchauffer ? tu es brûlant. Tu vois, tu n'as pas voulu que je prévienne le docteur. Rien ne m'empêchera maintenant de lui téléphoner.

Il protesta encore.

— Je ne veux pas que tu déranges ce pauvre homme pour une simple grippe et par un temps pareil.

— Tant pis, je lui demanderai de passer dès demain matin. Il commencera sa tournée par toi. En attendant tu vas te coucher immédiatement.

— C'est cela et tu viendras faire la dînette près de moi.

Dans la chambre de Nicolas, la jeune fille s'affairait pour dissimuler son angoisse.

— Je t'en supplie, Odile, cesse de t'inquiéter et ne tourne pas comme une lionne en cage.

Elle continua dans un état d'agitation extrême.

— Je te torturerai jusqu'au bout et je te préparerai un de ces cataplasmes sinapisés comme tu les détestes.

Il eut la force de lui sourire, mais pendant qu'elle s'absenta, pour téléphoner, Nicolas se plaignit, pressant ses deux mains sur sa poitrine. Il aspirait et expirait sur un rythme accéléré.

— Oh que j'ai mal. Il faut absolument que j'obtienne d'Odile qu'elle se retire de bonne heure. Je ne puis l'inquiéter toute une nuit . . .

La sueur ruisselait le long de son visage, le long de ses reins et rendait molle dans l'oreiller et le matelas l'empreinte de son corps fourbu.

Sa sœur rentrant, il s'imposa de rester calme.

— Le docteur passera demain matin, dit-elle un peu rassérénée par cette assurance. .

A force de courage et de dissimulation, Nicolas put tromper la vigilance d'Odile et la renvoyer vers neuf heures. Il demeura seul à lutter avec la fièvre et un point de côté, qui le poignardait à chaque inspiration trop profonde.

— Comme la nuit va être longue, se murmura-t-il. Si je pouvais m'assoupir. . .

Au lieu de s'assoupir, il fut la proie d'imaginations délirantes et funèbres. Il entendait marcher. Il reconnaissait les fantômes de son père et de sa mère errants autour de sa couche.

— Viennent-ils me chercher ? Vais-je mourir ?

Le vent s'agrippait aux volets qu'il secouait. On eut dit que la maison subissait l'assaut de quelques bêtes sauvages. La respiration du grand garçon devenait de plus en plus saccadée. Le foyer jetait de vagues ombres sur sa couche et Nicolas croyait lutter avec d'obscurs géants qui l'étouffaient.

Il râlait. Enfin, il appela :

— Odile . . . Odile . . .

La jeune fille nu-pieds accourut en longue robe de nuit, les cheveux dénoués. Dès qu'elle eut ouvert l'électricité, le spectacle qui s'offrait à elle, la fit pousser un cri de terreur.

Livide, défiguré, les narines pincées comme celles d'un mourant les yeux hagards, Nicolas haletait.

— Mon chéri . . . Qu'as-tu ? . . . Tu rêves . . . Tu as le cauchemar . . .

— Non, je souffre.

— Attends, laisse-moi prendre ta température.

Elle lui glissa un thermomètre sous le bras et attendit, serrant contre elle, berçant ce double d'elle-même pitoyable et torturé.

Elle pensait: « C'est de ma faute, j'aurais dû insister pour que le docteur vienne plus tôt. Quelle responsabilité pèse sur moi . . . »

Nicolas s'était un peu apaisé. Elle lut un chiffre sur la colonne de mercure 40° . . .

Elle lutte pour ne pas se laisser aller à la panique, pour agir avec pondération.

— Je vais d'abord sonner Catherine et je vais immédiatement prévenir le docteur.

La loge était reliée à la maison de maître par une ligne, mais lorsque Odile voulut obtenir le village, elle fut dans l'impossibilité d'appeler. La bourrasque avait dû renverser des poteaux ou rompre des fils.

Au bout de dix minutes, la servante apparut.

Elle sursauta devant le malade, mais aussitôt se répandit en gentillesses.

— Le pauvre poulet, le malheureux agneau, ce ne sera rien, on va lui faire un enveloppement et le forcer à boire un remède qui le dégagera en le faisant transpirer

Elle se tourna vers sa jeune maîtresse qui claquait des dents, mais que le ton, la sécurité apparente de la vieille femme arrivaient à apaiser.

— Ce qui me contrarie c'est que le docteur ne puisse pas être prévenu et que Kunz . . . (l'animal avait-il besoin de se fourrer sous une schlitte) soit incapable d'aller le querir.

Odile balbutia :

— J'irai, moi.

— Cela vaudra peut-être mieux en effet. Habillez-vous chaudement et puis vous avalerez du vin bouillant avant de sortir.

Nicolas gisait épuisé, presque sans connaissance. Catherine écouta son cœur et comme sa maîtresse l'avait quittée, elle joignit ses mains ridées en un geste de supplication et son visage trahit son inquiétude.

— Il faut que le docteur vienne. . . Il faut que ma pauvre Mademoiselle se risque dans cette tempête qui dure

ÊTES-VOUS NÉ ENTRE
le 24 octobre et le 22 novembre?



L'horoscope dit que les personnes nées sous le signe du Scorpion sont trop impressionnables. Les cigarettes les plus populaires au Canada, qui vous aident à vous détendre, conviennent donc particulièrement à votre tempérament.

C'est pour cela que vous fumez les Cigarettes
SWEET CAPORAL
"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"



Les MÉNAGÈRES CANADIENNES choisissent de délicieux desserts

Les mères et les épouses canadiennes donnent leur appui à la campagne nationale de saine alimentation en observant les règlements alimentaires officiels du Canada afin de faire des Canadiens un peuple plein de santé.



Un bon dîner ou un bon lunch n'est pas complet sans un dessert délicieux, appétissant. Les bonnes cuisinières, toujours à l'affût de nouveaux plats à servir à leurs familles, savent que les délicieuses cossetardes et poudings préparées avec la fécule de maïs Canada, pure, de haute qualité, sont la réponse à un problème qui se pose fréquemment. Ils sont un excellent moyen de servir le lait et les oeufs si nécessaires à notre bien-être.

Et—si vous les servez avec du sirop Crown Brand, ils seront d'autant plus appréciés.

FÉCULE DE MAÏS
CANADA

Un des célèbres produits de THE CANADA STARCH COMPANY Limited

GRATIS! Un livre de recettes commode—Demandez la brochure gratuite "Recettes Economiques" qui contient plusieurs recettes d'emploi indiqué aujourd'hui. Envoyez une carte postale au dos de laquelle vous aurez inscrit votre nom, votre adresse et les mots "Recettes Economiques" au Service de l'Economie Domestique de la Compagnie Canada Starch, Département 3V, casier postal 129, Montréal, Qué.



Elle devrait être toute languissante . . . mais c'est son secret!

Nombre de femmes et de jeunes filles donnent une grande importance à la migraine, aux crampes, aux "papillons noirs" qui surviennent régulièrement à certaines dates, mais d'autres ne se laissent pas handicaper pour si peu. Au double point de vue physique et mental, celles-là sont redevables au Midol d'une existence plus agréable.

Les douleurs périodiques sont évitables. Le Midol n'a qu'un but: leur soulagement. Il ne contient pas d'opiacés. Si vous n'avez aucune affection organique qui exige des soins spéciaux, il devrait vous être d'une grande assistance. Un de ses ingrédients calme le mal de tête et les douleurs musculaires; un autre prolonge ce soulagement; un troisième "chasse le cafard"! Dans toutes les pharmacies.

MIDOL

FABRICATION CANADIENNE

SOULAGE LES DOULEURS PÉRIODIQUES



Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
486, rue Notre-Dame, Est, Montréal





Poils

PARTIS Lèvres Figure Menton Bras Jambes

Heureuse ! J'avais de vilains poils . . . ça m'enlaidissait . . . et je me décourageais. J'essayai différents produits . . . même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT : "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et son succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-410, Toronto, Canada. Inclure timbre de 4¢ pour réponse.

Achetez chaque mois

LE FILM

magazine qui traite du cinéma

En vente chez nos dépositaires : 10¢

depuis des heures. Comment avancera-t-elle, mon Dieu !

La jeune fille aida Catherine à poser les cataplasmes. Nicolas avait l'air de reposer. Elle lui baisa longuement le front, en se retenant de pleurer.

— Veille sur lui, ne le quitte pas, je t'en supplie.

— Non, non, vous voyez bien que ma potion l'a soulagé. Il est moins agité. Partez tranquille.

Dans le vestibule, Mlle Dieterlin chaussa des raquettes qu'elle avait fait venir du Canada au début de la saison.

La porte lui résista. Depuis l'arrivée de Madame Kunz le vent avait déjà amoncelé la neige contre les battants. La poterne fut encore plus difficile à ouvrir.

Catherine, derrière le rideau soulevé, essayait de voir comment s'effectuait ce premier combat de la jeune fille avec les éléments déchaînés.

Odile, maintenant, n'avait plus qu'une pensée, parvenir au but et ramener l'homme de l'art, qui, lui, sauverait Nicolas. Elle portait une pelisse de fourrure qui l'alourdissait et battait ses jarrets. Elle s'était enfoncé un polo de laine sur les oreilles, avait ganté ses mains de moufles et avançait en piquant son piolet devant elle.

Elle était oubligée de se courber. Lorsque par hasard, elle entr'ouvrait les lèvres, l'air glacé lui donnait une sensation de brûlure jusqu'au fond de la bouche.

La montagne, la nuit, la neige tout était confondu, tout glissait et s'écoulait en flocons drus et c'était le vent qui brassait, modelait cet univers opaque et inconsistant, en proie à la folie de tourbillons.

Odile s'orienta comme elle put. Elle fut surprise, si près des Roches Rouges, d'hésiter sur la direction à prendre. Elle se retourna. Le mur n'était pas à dix mètres, mais il avait déjà disparu.

« Voyons, se dit-elle, c'est un trajet que j'ai fait mille fois. Je n'ai qu'à suivre la bordure des sapins, à droite.

Elle trouva les arbres ployés, tordant leurs hautes branches comme dans les affres d'un enlisement. Leurs premiers rameaux, qui se balançaient ordinairement au-dessus des promeneurs, étaient près dans l'épaisse couche blanche qui recouvrait les pentes.

A gauche, le torrent s'était sans doute glacé, sous la neige, qui nivelait son lit, engloutissait les rochers de ses cascades.

Odile sentait le sol fléchir sous ses pas. Elle n'avait pas encore pensé réellement aux dangers de son expédition, à la lenteur avec laquelle le trajet s'effectuerait. Elle fermait les yeux, le visage plissé, mis à vif par les mille aiguilles de la bise, les pointes des flocons qui la piquetaient.

Comment Monsieur Brun, remonterait-il avec elle aux Roches Rouges, peu lui importait. Sa tâche était d'avancer.

De temps en temps l'image de son frère prostré la hantait. Elle essayait de poser plus vite un pied devant l'autre, ses jarrets fléchissaient. Elle était obligé de s'arrêter et de s'affermir sur ses raquettes, pour résister aux secousses de la bourrasque. Toute sa volonté, tout son désir étaient tendus vers un seul but : parvenir au village. Elle avait tout oublié de ses préoccupations, de ses rêves. Rien ne comptait que cet enfant malade qui l'avait appelée et qui attendait maintenant du secours.

Encore une fois elle fut obligée de s'arrêter. Elle était perdue. Elle ne retrouvait plus le carrefour des chemins. Il n'y avait plus de chemins. Lorsqu'elle s'approchait d'un arbre, pour reconnaître la silhouette, celui-ci l'aveuglait de la poudre d'une véritable avalanche.

— Ah ! . . . si cette bourrasque se dissipait seulement, il y a pleine lune, ce soir, je serais sauvée . . .

Mais les ténèbres restaient closes. Au lieu de continuer avec prudence en tenant toujours sur sa droite. Odile s'aventura du côté du torrent. Soudain, en dépit des raquettes qui l'avaient soutenue jusque là, la neige se déroba sous ses pas. Un léger pont de glace jeté au-dessus du fossé profond de deux à trois mètres, s'effondra.

Elle disparut, en jetant un cri, roula dans cette blancheur, brassée et rebrassée dans la nuit.

Dès que son pied s'arrêta à quelque chose de solide, elle voulut se relever, partir, mais cette fois une douleur lancinante dans la cheville gauche lui apprit qu'elle s'était blessée dans sa chute.

Tant pis, elle ne pouvait rester là. D'abord elle défit ses raquettes, puis elle tenta de grimper le long des parois. La raideur de celle-ci lui indiqua suffisamment l'endroit de l'accident. Elle était au lieu dit «La gorge». Ce nom décrivait bien l'emplacement.

« Oh, je n'ai pas de chance, comment vais-je m'en sortir ? Appeler, c'est inutile.

Vainement elle s'agrippait à quelque roche, qu'il lui fallait d'abord découvrir en fouillant la neige. Ses doigts se raidissaient à ce travail. Bientôt la morsure du froid fut telle, que les larmes ruisselèrent sur ses joues et sa cheville lui refusait tout usage.

« Je deviendrai folle si cela continue . . . si je n'arrive pas à reprendre ma route vers le village . . . Nicolou attend . . . Catherine aussi attend . . . Il compte sur moi. Pourvu que mes forces me permettent de repartir. »

Encore et encore, elle creusait rageusement. Parfois une racine se présentait comme un cordage de salut. Elle s'y suspendait, s'élevait de quelques pas, mais brusquement la racine cassait et Odile glissait à nouveau.

La neige ne tombait plus, mais le vent fouaillait toujours les branches. Malgré le froid, la sueur perlait aux tempes de la jeune fille, tant elle s'efforçait de s'échapper du piège, tant elle prenait de peine, tant le lancinement de sa cheville était violent.

A la fin, elle se révolta.

« Qu'ai-je fait pour être éprouvée à ce point ? . . . »

Et quoique la prière fut impossible à exaucer, elle sanglota.

— Seigneur, envoyez-moi quelqu'un, envoyez-moi un passant . . . Mais ne m'abandonnez pas, n'abandonnez pas Nicolas mon frère.

Elle joignait les mains, elle dressait la tête vers le ciel. Il lui sembla que les nuées devenaient vaguement translucides, puis elles se divisèrent çà et là. Une lune inquiète se montra, pour se cacher aussitôt, comme effrayée par le paysage de tourmente et de désolation qu'elle éclairait.

Mais à la prière d'Odile ne répondirent que les sifflements du vent dans les sapins et la voix caverneuse et lointaine qui faisait retentir la plus haute vallée, ainsi qu'une corne de détresse.

Alors, tenaillée par l'effroi, à demi-épuisée, elle employa ses dernières forces à clamer éperdument dans la tempête: « Au secours ! au secours ! »

Chapitre XI

La tempête s'acharnait aussi contre l'hôtel depuis des heures. Toute la maison retentissait de sifflements, comme les mâts et la coque d'un vieux bateau assailli par les éléments. Le photographe ne cessait de tourner et les couples, se riant des rafales, s'en donnaient à cœur joie et dansaient sans répit.

Olof regagna sa chambre. Il était accablé moralement et par conséquent physiquement. Ce rôle de boute-en-train qu'il avait accepté, lui pesait.

« Je pars demain. A quoi bon cette comédie ? Ces gens me sont indifférents et je n'arrive même pas à mâter ma douleur. Pourquoi n'ai-je pas fui aussitôt. Pourquoi me suis-je entêté à rester jusqu'à la date fixée.

Il arpentait sa mansarde d'étudiant pauvre, ou rien ne lui était consolant ni accueillant.

— Je ne puis pas dormir . . . Redescendre, je n'en ai pas envie. Je vais sortir . . .

Dans un coin, la dernière brassée de roses de Noël s'effeuillait. Les fleurs avaient l'air de tourner vers le bel étranger leurs corolles suppliantes. Il les contempla en ricanant. Une idée brusquement jaillit dans son cerveau.

— Bien sûr, je vais sortir, j'irai les jeter devant la grille, comme je les jetterais dans la fosse de mon amour mort. Mademoiselle Dieterlin n'y compredra rien. . . Ce n'est plus écrit dans le livre . . . (il rit plus fort) ah, ah . . . un héros qui se permet de s'évader du dernier chapître pour agir à sa guise . . . Mais ce geste un peu fou sera l'ultime adieu du comte Olof.

Il ouvrit les volets. La neige avait cessé et des nuées lourdes couraient sur la lune pâle. Le paysage monotone et froid s'étendait à perte de vue.

« Voici l'image de ma vie désormais : ce désert de neige. Ces espaces infinis et glacés, ces pentes boisées de sapins tragiques . . . Nulle lumière ne brillera pour moi comme un appel, dans une maison tiède et douce . . .

Il referma la fenêtre.

« J'irai là-bas, encore une fois. C'est la dernière nuit que je passe près d'elle, je veux m'en approcher encore.

Dans le hall, Jacquot qui lisait un roman policier, le regarda descendre avec stupeur.

— Oh ! Monsieur vous sortez, ce n'est pas prudent . . .

Les yeux du comte brillaient d'une flamme fixe et ardente. Le jeune garçon, sans ajouter un mot l'aida à s'équiper, à s'emmitoufler, puis en ouvrant le hangar, il supplia sur un pauvre ton d'angoisse:

« Bonne chance, Monsieur, bonne chance. Je ne vais pas être tranquille jusqu'à demain. Vous téléphonerez du Grand Turc, dites ? . . .

— Bien sûr, bien sûr, répondit Olof touché.

Glissant doucement, il s'évanouit comme un spectre, happé par le vertige de la pente. Il avançait le plus lentement possible. Il connaissait le trajet dans tous ses mouvements de terrain, déclivités, ressauts. Il l'avait parcouru en plein jour, par nuit sombre, jamais dans cette désolation effrayante.

« Pourvu que je ne manque pas les Roches Rouges », que je ne me fracasse pas contre le mur. Là, j'évite de justesse la corne du bois. Encore quelques minutes et je dois atteindre la petite prairie, derrière le parc . . . J'y suis sans doute.

Il coupa son élan, en vivant, puis marcha, explorant le terrain. Enfin il aperçut une masse sombre, piquée d'une lueur. Il s'en approcha.

« Il me serait aisé de franchir la clôture du parc, la neige monte jusqu'au faîte du mur. Mais cette lueur ne brille pas à la même place. La fenêtre où j'ai contemplé l'ombre d'Odile est éteinte. Qu'est-ce que cela signifie ? *(Lire la suite page 64)*

La Coopération du Public est nécessaire

Il n'est jamais agréable de changer ses habitudes, et l'on ne s'y résigne pas volontiers. La Commission des Liqueurs de la Province de Québec est bien aise de pouvoir affirmer que les restrictions que les circonstances l'ont contrainte d'imposer à sa clientèle ont été, dans l'ensemble, acceptées de bon cœur.

Toutefois, si bien organisée qu'elle soit, la Commission ne saurait satisfaire entièrement le public, à moins qu'il ne coopère avec elle. Cette collaboration est indispensable. On connaît les causes de la restriction des approvisionnements, qui a rendu le rationnement nécessaire. Les mesures prises par la Commission en vue de faire face à la situation, bien qu'elles puissent paraître rigoureuses, constituent la méthode la plus pratique d'écarter les pires difficultés.

Chaque consommateur de boissons alcooliques peut faire sa part. On ne devrait acheter qu'avec modération des spiritueux, de la bière et du vin. Les restrictions que chacun voudra bien s'imposer sont le meilleur moyen de s'assurer qu'il y aura plus tard des stocks disponibles.

Il y a des gens qui non seulement achètent jusqu'à la limite fixée par la Commission, mais qui s'arrangent de façon à se procurer plus que leur part légitime en se servant des permis d'autrui. Ce procédé constitue une infraction aux règlements de la Commission. Outre cet aspect de la question, il est évident que cette pratique n'est ni loyale, ni équitable, puisque celui qui prend plus que sa part diminue d'autant celle d'un autre.

La Commission vous prie instamment de ne demander un permis que si vous avez l'intention de l'utiliser vous-même.

Le public peut aussi coopérer avec la Commission en échelonnant ses coupons sur toute la période de validité, au lieu de les affecter à un seul achat. Cela n'est peut-être pas toujours commode, mais ceux qui voudront bien le faire rendront service à la Commission.

La Commission ne désire pas rationner la quantité qui peut être achetée en une fois ; aussi s'en remet-elle, à ce sujet, à la bonne volonté des clients eux-mêmes.

La Commission est heureuse de reconnaître que la coopération du public lui est largement acquise. Elle espère avec confiance qu'elle lui sera accordée de plus en plus, convaincue que chaque client voudra bien se rappeler qu'il y en a une multitude d'autres et que son attitude devrait s'inspirer des égards que l'on doit à ses concitoyens.

"VEUILLEZ CONSOMMER MOINS"

Publiée par

COMMISSION DES LIQUEURS DE QUÉBEC

Vos menus du lundi au dimanche

(Suite de la page 56)

pas plus qu'un pouce et demi de hauteur, y mettre les pommes puis le zeste et le jus de citron. Couvrir de la moitié de la cassonade. Faire fondre le beurre, y ajouter la mie de pain émiettée bien finement puis le reste de la cassonade. Etendre sur les pommes. Faire cuire au four de 350° F. 40 à 45 minutes.

Souper

Crème aux poireaux
Crêpes aux carottes
Biscotins à la farine d'avoine
Gelée de pommes

CREME AUX POIREAUX

2 cuillerées à table de graisse
2 poireaux
1 tasse de céleri
1 tasse de pommes de terre
3 tasses de lait
Sel et poivre

Faire chauffer la graisse et y faire revenir tous les légumes hachés finement. Couvrir d'eau chaude, laisser cuire ½ heure ou jusqu'à ce que ce soit bien cuit. Ajouter le lait, assaisonner et servir aussitôt.

CREPES AUX CAROTTES

1 tasse de purée de carottes
1 tasse de farine
1 cuillerée à thé de sel
1 tasse de lait
2 œufs

Faire cuire des carottes, égoutter et écraser. En mesurer 1 tasse. D'autre part, mettre dans un bol la farine, le sel et délayer avec le lait. Ajouter les 2 œufs l'un après l'autre en battant bien puis la purée des carottes. Faire fondre dans une poêle de la graisse, juste pour couvrir le fond, y verser de la pâte et faire cuire tout comme des crêpes. Répéter jusqu'à ce que toute la pâte soit utilisée. Servir très chaudes.

BISCOTINS A LA FARINE D'AVOINE

½ tasse de graisse
¾ de tasse de cassonade
1 œuf battu
¼ de tasse de lait
¾ de tasse de farine d'avoine
1 tasse de farine
1 cuillerée à thé de poudre à pâte
¼ de cuillerée à thé de clou
¼ de cuillerée à thé de sel
1 tasse de raisin

Défaire la graisse en crème, ajouter la cassonade, l'œuf battu puis le lait. Bien mélanger tous les ingrédients secs et ajouter au mélange. En dernier lieu, incorporer les raisins. Jeter par cuillerée à thé sur une tôle beurrée et cuire à four modéré 350° F. 12 à 15 minutes.

MERCREDI

Dîner

Bouilli à la canadienne
Oignons à la vinaigrette
Tarte à la citrouille

BOUILLI A LA CANADIENNE

2 livres de bœuf dans le haut du jarrêt
2 livres d'agneau dans l'épaule
1 livre de lard entrelardé
1 cuil. à table de sel ; ½ cuil. à thé de poivre
1 feuille de laurier ; 1 branche de thym
1 chou
3 carottes
1 demi-navet
3 poireaux
6 pommes de terre

Faire chauffer une marmite à blanc, y mettre le bœuf et l'agneau et faire prendre couleur 10 minutes, en retournant souvent. Ajouter le lard puis 3 pintes d'eau chaude, assaisonner et laisser cuire 2 heures. Laver le chou, l'entailler sur le dessus pour que la cuisson soit plus égale; autrement l'extérieur cuit et le centre est encore dur. Mettre dans la marmite avec les autres légumes, à l'exception des pommes de terre qu'on ajoutera seulement ½ heure avant la fin de la cuisson. Si la cuisson du bouilli est bien conduite, ce sera un mets excellent qu'on devra répéter au moins 1 fois par semaine.

TARTE A LA CITROUILLE

1½ tasse de farine
½ cuillerée à thé de sel
8 cuillerées à table de graisse
Eau froide

Tamiser la farine, mesurer dans un bol, ajouter la graisse. A l'aide de 2 couteaux ou d'un appareil spécial, couper la graisse dans la farine à la grosseur d'un pois. Délayer avec de l'eau froide et à l'aide d'un couteau, réunir la pâte en boule molle. Laisser reposer si possible au frais, la pâte s'étendra plus facilement. Etendre au rouleau et en couvrir une assiette à tarte profonde, y mettre la préparation suivante et faire cuire à 450° F. 10 minutes, abaisser la chaleur à 325° F. et cuire jusqu'à ce que la crème soit bien prise.

CREME A LA CITROUILLE

1½ tasse de citrouille cuite
½ tasse de cassonade
2 cuillerées à table de mélasse ou de miel
1 cuillerée à thé de gingembre
½ cuillerée à thé de sel
1 tasse de lait
1 œuf

Faire cuire de la citrouille en la coupant par petits morceaux sans ajouter d'eau ou encore la faire cuire à la vapeur, écraser en purée. Ajouter tous les ingrédients, puis l'œuf légèrement battu en dernier lieu.

Souper

Langue en gelée
Salade aux pommes de terre
Blanc-manger au chocolat

La langue provient de la desserte de langue braisée au chou. On n'aura qu'à couper la langue en tranches minces et superposer ces tranches. Il restera sûrement un peu de bouillon auquel on pourra ajouter ½ c. à tb. de gélatine préalablement gonflée dans 2 c. à tb. d'eau froide. Verser ce bouillon sur la langue et laisser prendre bien ferme.

SALADE AUX POMMES DE TERRE

4 pommes de terre
½ tasse de céleri
½ tasse d'oignon
½ tasse de mayonnaise

Faire cuire les pommes de terre dans leur pelure. Peler et couper en dés quand elles sont encore chaudes, ajouter le céleri et les oignons et bien mêler à la mayonnaise.

BLANC-MANGER AU CHOCOLAT

3 cuillerées à table d'amidon de maïs
4 cuillerées à table rases de cacao
½ tasse de sucre
2 tasses de lait
1 cuillerée à thé de vanille
¼ de cuillerée à thé de sel

Mettre dans une casserole les ingrédients secs, délayer avec le lait. Cuire jusqu'à épaississement. Aromatiser. Battre au moussoir 5 minutes pour que le blanc-manger soit plus léger. Verser dans des coupes. Servir froid avec crème légère.

JEUDI

Dîner

Soupe aux légumes
Pâté berger
Marinade aux tomates
Pouding au chocolat

PATE BERGER

2 tasses de purée de pommes de terre
1 tasse de purée de navets
2 tasses de viande
2 cuillerées à table de graisse
1 oignon haché finement
Sel et poivre

Faire cuire des pommes de terre et des navets, passer en purée, ajouter 1 c. à tb. de beurre et ½ tasse de lait ; bien battre. Mettre dans un plat beurré à l'épaisseur d'un pouce. D'autre part, faire chauffer la graisse, y faire revenir l'oignon puis les 2 tasses de viande coupée en cubes, provenant du bouilli de mardi. Saupoudrer de 2 c. à tb. de farine, laisser brunir puis mouiller avec 1½ tasse d'eau chaude à laquelle on ajoutera 1 cube de viande. Verser ce mélange sur la purée et recouvrir du reste de la purée. Faire dorer au four de 400° F. 15 à 20 minutes et servir très chaud.

POUDING AU CHOCOLAT

2½ tasses de mie de pain
3 tasses de lait chaud
4 cuillerées à table de cacao
½ tasse de sucre
2 œufs
¼ de cuillerée à thé de sel

Couper du pain en petits dés et verser le lait au-dessus. Triturer pour réduire en pâte. Ajouter le cacao et le sucre puis les jaunes d'œufs battus. Bien mélanger et faire cuire au four de 350° F. 45 à 50 minutes. D'autre part mettre dans un bain-marie les 2 blancs d'œufs avec ¼ de tasse de miel et ¾ de tasse de sucre. Battre au moussoir jusqu'à ce que le mélange soit bien blanc et garde sa forme. En couvrir le pouding.

Souper

Spaghetti aux légumes
Marmelade de rhubarbe avec biscotins au gruau

SPAGHETTI AUX LEGUMES

½ livre de spaghetti
2 oignons
2 cuillerées à table de graisse
1 tasse de céleri coupé en dés
1 feuille de laurier
2 tasses de tomates

Faire cuire le spaghetti dans l'eau bouillante salée 25 à 30 minutes. Egoutter, rincer à l'eau chaude et mettre dans un plat. D'autre part, faire chauffer la graisse, y faire revenir les oignons 10 minutes, ajouter le céleri et les tomates et laisser cuire ½ heure. Incorporer à cette sauce le spaghetti, saupoudrer de persil frais et servir aussitôt.

VENDREDI

Dîner

Potage au potiron
Pain de légumineuses
Sauce persillade
Salade « Vita »
Pommes au four

(Lire la suite page 59)

"Il importe tant que Vous soyez d'attaque aujourd'hui"



Sal Hepatica vous rendra d'humeur à accomplir chaque jour une grosse journée de travail

Peut-être n'entendrez-vous jamais ce cri de détresse: "Postes de Combat!" Peut-être que jamais vous ne prendrez part à un raid de commandos—mais vous n'en jouez pas moins un rôle très important dans la marche vers la victoire! Votre tâche peut vous paraître ordinaire, sans importance; cependant les marins canadiens qui surveillent les mers . . . les soldats qui combattent sur les champs de bataille . . . les aviateurs qui survolent l'Allemagne, tous comptent sur vous. Vous leur devez à eux d'être toujours bien disposés . . . toujours vous devez vous sentir de votre mieux afin de faire de votre mieux, quelle que soit la nature de votre travail.

• • •

Voulez-vous un conseil d'ami pour ces matins où vous vous levez la tête lourde et le corps paresseux, à cause d'un besoin de laxatif?: Prenez Sal Hepatica, il agit rapidement.

Sal Hepatica soulage deux fois plus vite

Quand vous prendrez Sal Hepatica pour la première fois, vous serez probablement émerveillé de la promptitude avec laquelle il agit—habituellement en moins d'une heure! Cela vous permet de reprendre votre énergie et votre vigueur avant de "poinçonner" . . . vous remet d'aplomb pour entreprendre une grosse journée de travail! Bien qu'il soit rapide, Sal Hepatica agit naturellement, sans malaise ni colique, en attirant dans les voies intestinales la quantité voulue de liquide.

Sal Hepatica combat aussi l'acidité

En plus d'être un laxatif efficace, Sal Hepatica vous fait bénéficier d'une valeur extraordinaire—celle de lutter en même temps contre cet excès d'acidité d'estomac, qui accompagne habituellement et aggrave les effets de la constipation. Pour obtenir un soulagement complet, les deux malaises doivent être corrigés. Voilà pourquoi Sal Hepatica vous ramène en hâte à la normale—il s'attaque aux deux causes de votre détresse.

La prochaine fois que vous vous lèverez avec la migraine, avec cette sensation de lourdeur causée p r un excès de bile ou encore avec des symptômes de grippe, souvenez-vous que deux cuillerées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau peuvent représenter en un rien de temps la différence entre de nombreuses heures perdues et un effort complet au travail. Procurez-vous dès aujourd'hui chez votre pharmacien une bouteille de Sal Hepatica, format-géant économique.

5 CONSEILS POUR SE MAINTENIR EN BONNE SANTÉ

1. *Manger prudemment*—Manger des aliments nourrissants, suivre une diète bien équilibrée. Eviter les excès dans le boire et le manger.
2. *Se reposer amplement*—Le sommeil revivifie; qui manque de sommeil manque d'énergie.
3. *Prendre de l'exercice raisonnablement*—Autant que possible, vivre au grand air. Tous les muscles, sans exception, ont besoin d'exercice. Mais n'exagérez pas.
4. *Eviter les accidents*—Ne pas risquer de devenir invalide—de s'estropier. Ne pas oublier que la prudence est la mère de la sureté.
5. *Consulter son médecin*—Si vous avez des doutes quant à votre état de santé, ne tardez pas, consultez votre médecin immédiatement.

Quand vous avez besoin d'un laxatif, le cas est urgent — c'est pourquoi vous devez prendre Sal Hepatica: il est rapide

Sal Hepatica

un produit Bristol-Myers — fabriqué au Canada

CUTEX...

Le Manicure le mieux connu au Monde



● Après une rude journée de travail, votre charme sera complet . . . et jusqu'au bout des doigts si vos ongles paraissent à leur mieux. Appliquez-leur un Manicure Cutex . . . puis gardez-les frais et éclatants avec votre nuance favorite de Poli Cutex. Des milliers de femmes reconnaissent qu'à ce prix, il n'existe pas de meilleur poli. Demandez à voir ces nuances "de loisirs" . . . LOLLIPOP, ALERT, CAMEO, CEDARWOOD et SADDLE BROWN. Pour le travail, NATUREL est indiqué.



CUTEX

Plus de Femmes choisissent que tout autre Poli à Ongles au Monde

Northam Warren, Montréal

CONSEILS PRATIQUES

Ils auront bien longtemps besoin de leurs yeux

Lorsque les enfants ont passé l'été au grand air et au soleil, il arrive souvent qu'après la rentrée des classes, dans des salles pas toujours bien éclairées, leurs yeux supportent difficilement le changement de lumière.

Si l'enfant ne réussit pas comme on le désirerait, s'il n'apporte pas au travail toute l'application qu'on voudrait lui voir, il ne faut pas toujours croire à de la mauvaise volonté, ou à de l'indiscipline.

Que d'enfants sortent de l'école, le soir, avec des yeux enflammés, des paupières boursoufflées ! Et ce n'est pas toujours une fessée qui en est la cause !

Les yeux des enfants sont tout simplement affaiblis et ils le sont souvent parce que l'enfant manque des vitamines qui renforcissent la vue. Le lait, les salades et les carottes sont les aliments qui contiennent ces vitamines qu'on pourrait appeler "vitamines de la vue": la vitamine "A" qui, d'ailleurs, est nécessaire au bon fonctionnement de l'organisme et la riboflavine qui prévient l'humidité des yeux.

Les légumes verts, les œufs et le foie contiennent la vitamine "A" et de la riboflavine. Le lait est l'une des sources les plus riches avec les céréales complètes qui contiennent aussi la vitamine "B".

De toute façon, si le menu de l'écolier est établi d'après les Règles de l'Alimentation, celui-ci acquerra non seulement une intelligence plus vive et des yeux plus clairs, mais sa vue se maintiendra bonne tout au long de la période scolaire.

La tomate sert à toutes les sauces

La tomate s'accommode de toutes les façons et à toutes les sauces, comme on dit, et peu de légumes présentent des possibilités aussi variées. De la soupe au dessert, en passant par le plat de résistance, elles ont toujours été un mets favori des familles canadiennes.

Afin d'économiser notre ration de sucre, on éliminera, pour la durée de la guerre, les desserts à base de tomate, tels que marmelades ou conserves douces, mais il nous restera encore une multitude de façons d'accommoder ce sympathique légume. Si vous êtes de ceux qui alliez le souci de la bonne chère à celui de votre santé, les tomates fraîches ont figuré en abondance sur votre table et vous en avez mis en conserve pour l'hiver.

Comme apéritif, hors-d'œuvre ou soupe, le cocktail aux tomates, le bouillon ou la crème aux tomates, le sorbet à la tomate sont également savoureux. Le sorbet remplace souvent la soupe aux repas où il y a des invités : on coupe des tomates bien mûres, en morceaux et on les passe au tamis pour en faire un délicieux cocktail riche en vitamines.

Comme plat de résistance, on farcit de belles grosses tomates, bien fermes avec du pain, des pommes de terre, des restes de viandes, ou bien, avant de les mettre au four, on remplace la farce en cassant un œuf dans chacune des tomates creusées au préalable.

Crues et fourrées de légumes, de fromage râpé, de salade de poulet ou de poisson, elles forment la partie principale d'une bonne salade.

Le service du Consommateur, du ministère fédéral de l'Agriculture, a fait des essais variés avec des tomates. Les expertes ont trouvé que la tomate, telle quelle, ou transformée en sauce "provençale", ou la variété dite "sauce espagnole" ou "mexicaine", ajoute de l'intérêt à beaucoup de plats simples. Alors que la sauce provençale ne demande que de l'oignon et une gousse d'ail, la sauce espagnole ou mexicaine exige des piments verts. Il est donc pratique d'en mettre une certaine quantité en conserve tant que cette denrée est relativement bon marché.

Initiative qui mérite d'être signalée

Il y a mille moyens d'embellir votre maison sans dépenser beaucoup d'argent, et d'en faire tout de même le plus ravissant et le plus original petit "home". Les autorités des Finances de Guerre vous diront : "Autant d'épargné et que vous pouvez consacrer à l'achat de certificats d'épargne."

Si ennuyeuse et si souvent répétée que la suggestion paraisse, elle n'est pas si insensée. Après la guerre, nos méthodes de vie seront grandement changées. Pour être à la page, il nous faudra, nous aussi, évoluer, renouveler mille choses autour de nous. Et c'est alors que les certificats d'épargne seront bons à retrouver, que la fourmi prévoyante aura, une fois de plus, l'avantage sur sa sœur, la cigale frivole.

Madame Thomas Samson, de Aylmer, Qué., est l'un de ces vivants exemples de la fourmi prévoyante. Chez elle, on tire profit de tout. Au lieu de remiser au grenier ou au hangar les vieux meubles démodés, on en fait du neuf. On les transforme, on retranche, on ajoute.

C'est ainsi que d'un ancien piano à queue, on a fait deux meubles ravissants. Le dessus du piano est devenu une longue table étroite fixée au mur, à laquelle on peut asseoir une demi-douzaine de personnes et qu'on rabaisse quand on ne s'en sert plus.

Les grosses pattes sculptées servent pour une table qui vaut la peine d'être vue. Un ancien berceau en chêne, vieux d'un siècle, a été transformé en coffre à linge après l'addition de quelques belles planches teintes et vernies pour obtenir le même fini.

De nos jours où il faut meubler chambres, petits et grands appartements, avec des facilités d'achat grandement restreintes, de telles initiatives valent la peine d'être signalées.

Vos menus du lundi au dimanche

(Suite de la page 56)

POTAGE AU POTIRON

2 cuillerées à table de graisse
1 oignon
4 tasses de citrouille
3 tasses d'eau
1 tasse de tomates
3 tasses de lait
1 cuillerée à table de sel
¼ de cuillerée à thé de poivre
2 cuillerées à table de farine

Peler la citrouille et la couper en petits dés. Faire frire l'oignon dans la graisse chaude 5 minutes, ajouter la citrouille, les tomates et l'eau chaude. Laisser cuire ½ heures environ ou jusqu'à ce que le tout soit réduit en purée. Passer au tamis. Faire chauffer le lait, l'ajouter à la purée. Porter au point d'ébullition. Délayer la farine avec un peu d'eau froide et ajouter au mélange. laisser bouillir 2 ou 3 minutes. Assaisonner et servir aussitôt. Si la purée est trop épaisse, diluer avec du lait et servir avec croûtons.

PAIN AUX LEGUMINEUSES

2 tasses de fèves
1 tasse de mie de pain pressée
1 oignon finement haché
1½ tasse de lait
1 œuf
½ cuillerée à thé de sel
1 cuillerée à table de graisse

Faire tremper les fèves dans l'eau toute une nuit. Le lendemain, les faire cuire jusqu'à ce qu'elles soient tendres, 2 heures environ et passer en purée. Ajouter tous les ingrédients dans l'ordre donné. Verser dans un plat beurré et cuire 1 heure au four de 350° F. jusqu'à ce que le pain soit ferme au toucher. Servir avec une sauce persillade ou une sauce aux tomates.

SALADE VITA

1 tasse de chou
1 tasse de carottes crues râpées
1 tasse de betteraves crues râpées

Mettre dans un plat le chou au centre, les carottes et les betteraves sans mélanger les couleurs. Saupoudrer de persil frais haché et servir avec sauce française ou mayonnaise.

SAUCE FRANÇAISE

½ tasse d'huile
¼ de tasse de vinaigre
1 cuillerée à thé de sel
1 cuillerée à thé de sucre

Agiter fortement avant de servir.

POMMES AU FOUR

Enlever le cœur des pommes et remplir la cavité avec de la gelée ou des confitures. Mettre dans un plat beurré et faire cuire au four de 375° F. jusqu'à ce qu'elles soient bien tendres 40 à 45 minutes. La gelée suffira à sucrer les pommes.

Souper

Poisson bouilli
Sauce au court-bouillon
Pommes de terre nature
Biscuits secs, marmelade de prunes

POISSON AU COURT-BOUILLON

2 livres de filets de poisson
4 tasses d'eau
½ tasse de vinaigre
1 oignon
1 carotte
Quelques feuilles de céleri
1 feuille de laurier
1 cuillerée à table de sel

Mettre dans une casserole l'eau et tous les autres ingrédients. Laisser bouillir 1 heure. Y mettre le poisson coupé en services individuels et laisser cuire 12 à 15 minutes ou jusqu'à ce que la chair du poisson ait pris une couleur laiteuse. Retirer de l'eau. Couler le bouillon et en réserver 1 tasse qui sera utilisée pour faire la sauce comme suit :

SAUCE AU COURT-BOUILLON

2 cuillerées à table de graisse
4 cuillerées à table de farine
1 tasse de court-bouillon
1 tasse de lait
Sel, poivre et persil

Mettre dans une casserole la graisse, la farine, délayer avec le court-bouillon. Ajouter le lait et faire cuire jusqu'à épaississement. Assaisonner de sel, poivre et de persil frais.

SAMEDI

Dîner

Soupe au chou
Macaroni à la Hambourg
Salade de carottes
Pouding au citron

MACARONI A LA HAMBOURG

2 livres de bifteck haché
1 cuillerée à thé d'oignon râpé
½ livre de macaroni

Faire cuire du macaroni dans l'eau bouillante salée ½ heure. Egoutter, tenir au chaud. D'autre part, mélanger le bœuf haché avec l'oignon râpé et en façonner des biftecks. Faire fondre du suif dans un poêlon en fonte, y faire cuire les biftecks 3 minutes d'un côté, 3 minutes de l'autre, ajouter au fond de cuisson 1 c. à tb. de beurre, 2 c. à tb. de farine. Laisser brunir et mouiller avec 1 tasse de tomates et 1 tasse d'eau. Laisser cuire 5 à 8 minutes. Verser sur le macaroni et servir avec les biftecks.

SALADE DE CAROTTES

3 tasses de carottes râpées
1 petit oignon haché
Sel, poivre et sauce française

Mêler le tout et servir avec sauce française.

CREME PATISSIERE AUX POMMES

3 cuillerées à table de farine
¼ de tasse de sucre
1½ tasse de lait
1 œuf
1 cuillerée à thé de vanille

Mettre dans un bain-marie la farine, le sucre et délayer avec le lait. Ajouter l'œuf légèrement battu. Cuire au-dessus de l'eau bouillante jusqu'à épaississement. Retirer du feu, aromatiser et mettre dans un plat à dessert. Faire un sirop avec 2 tasses d'eau, ¾ de tasse de sucre. Laisser bouillir 5 minutes et y faire cuire des pommes séparées en 2. Mettre en garniture sur la crème pâtissière. Servir froid.

Souper

Macédoine de légumes
Petits gâteaux éponge
Conserve de prunes

MACEDOINE DE LEGUMES

2 tasses de carottes cuites
2 tasses de céleri
2 tasses de navets
2 tasses de "Béchamel"

Séparer la Béchamel qui n'est autre chose qu'une sauce blanche faite avec 2 c. à tb. de graisse, 2 c. à tb. de beurre, 4 c. à tb. de farine et 2 tasses de lait. Assaisonner avec sel, poivre et 1 c. à tb. de jus d'oignon. Ajouter tous les légumes et parsemer de persil frais haché. Servir aussitôt.

PETITS GATEAUX EPONGE

2 œufs
¼ de tasse d'eau
1 tasse de farine
1 cuillerée à thé de poudre à pâte
¼ de cuillerée à thé de sel
½ cuillerée à thé de vanille

Battre les œufs jusqu'à ce qu'ils soient légers. Ajouter le sucre graduellement puis l'eau et battre au moins 5 minutes. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Incorporer au premier mélange mais sans battre la pâte, la mêlant jusqu'à ce qu'il n'y ait plus trace de farine. Verser la pâte à la moitié dans des moules à gâteaux beurrés. Cuire à 350° F. 25 à 30 minutes. Cela dépend de l'épaisseur des gâteaux. Servir chaud, avec des prunes en conserve.

DIMANCHE

Dîner

Bouillon à la julienne
Gigôt d'agneau à la menthe
Purée de pommes de terre
Carottes au persil
Tarte mousseline aux pommes

TARTE MOUSSELINE AUX POMMES

2 œufs
1 tasse de sucre
Le jus et l'écorce râpée d'un citron
½ cuillerée à thé de sel
1 cuillerée à table de gélatine
½ tasse d'eau froide
1 tasse de purée de pommes
1 croûte de tarte

Séparer les œufs, battre les jaunes jusqu'à ce qu'ils soient mousseux. Ajouter la moitié du sucre le jus et le zeste de citron puis la purée de pommes. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes, ajouter à la crème aux pommes, bien brasser pour faire fondre. Laisser refroidir et y incorporer les blancs battus avec le reste du sucre. Remplir une croûte de tarte préalablement cuite et refroidie et laisser prendre bien ferme. Servir très froid.

Souper

Salade d'agneau
Mousse aux pommes

SALADE D'AGNEAU

1 tasse de chou haché en fines lanières
1 tasse de céleri taillé en filets
1 tasse de carottes cuites
1 tasse de pommes de terre coupées en dés
1 tasse d'agneau taillé avec des ciseaux en filets

Mettre le tout dans un grand bol et mélanger avec la mayonnaise suivante :

Mettre dans un bain marie 1 c. à thé de sel, 1 c. à tb. de moutarde, 1 c. à tb. de sucre, 2 c. à tb. de farine. Ajouter 2 jaunes d'œufs légèrement battus et 1 tasse de lait riche (dessus de bouteille). Laisser cuire jusqu'à épaississement et ajouter ¼ de tasse de vinaigre qui peut provenir de betteraves marinées ou de cornichons ou à défaut un vinaigre ordinaire. Aromatiser avec ½ c. à th de menthe séchée au goût.

MOUSSE AUX POMMES

2 blancs d'œufs
1 tasse de sucre
1 tasse de purée de pommes

Mettre au bain-marie les blancs d'œufs avec le sucre. Battre avec un moussoir au-dessus de l'eau bouillante jusqu'à consistance de mousse. Retirer, laisser refroidir et incorporer délicatement la purée de pommes refroidie. Servir en coupes et très froid. La purée de pommes s'obtient en faisant cuire des pommes sans les peler ni enlever le cœur et sans ajouter d'eau. Passer au presse-purée.

La Broderie

Rose en broderie Richelieu

MODE DE REPRODUCTION

Appliquer le patron bien en place sur un tissu. Introduire le papier carbone entre le tissu et le patron, le côté luisant du papier appliqué sur l'étoffe. Dessiner alors avec un crayon à mine ronde. Les modèles peuvent servir maintes et maintes fois pourvu qu'on ait soin de ne pas percer le papier en dessinant d'une façon trop appuyée.

Mme DE BELLEFEUILLE,
60, Bord du Lac, Valois, P. Q.

LISTE DES PRIX

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- ☐ 300 — Napperon étampé ... 15 cents
- ☐ 300 A — Centre de table étampé 18 x 18 ... 29 cents
- ☐ 300 B — Napperon étampé 12 x 18 ... 19 cents
- ☐ 300 C — Fond de plateau étampé 18 x 25 ... 39 cents
- ☐ Coton blanc tors 20 et 25, écheveau de 20 mètres ... 5 cents
- ☐ Coton blanc à six brins, 3 écheveaux pour ... 10 cents
- ☐ Patron à dessiner étampé sur papier ... 15 cents
- ☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour dessiner ... 10 cents

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

La Revue Populaire — novembre 1943

Il est vrai que les femmes ont en ce moment beaucoup moins de loisirs. Nous savons, cependant, qu'elles considèrent la broderie comme un délassement et un embellissement indispensable à leur foyer.

Le joli modèle de roses reproduit sur ce napperon est fait en broderie Richelieu mais sans brides, ce qui rend le travail plus facile à exécuter et plus durable. Vous pouvez étamper vous-même ce patron à l'aide de papier-carbone, ou nous le commander tout étampé. Nous en avons aussi en d'autres dimensions que nous ne pouvons reproduire ici.

Centre de table : 18 pouces x 18. Fond de plateau ou napperon : 12 pouces x 18. Aussi un grand fond de plateau : 18 pouces x 25. On peut se les procurer sur toile blanche finie coton. La broderie se fait avec du fil de coton tors ou avec un coton à six brins.

CADEAUX FAITS À DOMICILE POUR LA NOËL







4816 — Cravates pour hommes. Une seule grandeur. 1 cravate, 45″ de longueur, tissu taillé en longueur : 5/8 v. de 24″, 28″, 35″ ou 39″. Doublure facultative. 1 cravate, 47″ de longueur, tissu taillé en biais : 3/8 v. de 24″. Doublure facultative. Doublure pour cravate taillée en biais 45″ ou 47″ de longueur : 1/2 v. de 27″ de finette (flannelette), 36″ de mousseline ou 64″ de canevas de laine. Prix 25¢.

4756 — « Liseuse » et pantoufles pour dames et jeunes filles, grandeurs 32 à 50. Tissu pour grandeur 36 : Liseuse : 2 1/8 v. de 35″. 2 v. de 39″. Ruban pour attaches : 7/8 v. de 1/2″ de largeur. Dentelle pour bordure : 2 5/8 v. de 2″ de largeur. Pantoufles : 1/4 v. de 35″ ou 39″ de piqué de soie. Contrastant pour doublure et attaches : 3/8 v. de 35″ ou 39″. Acheter semelles pour hommes, grandeur 11. 1/8 v. de 35″ pour le dessous des semelles. Prix 25¢.



4844 — Chapeau et bourse pour dames et jeunes filles. Les modèles moyen et grand requièrent : Béret : 5/8 v. de 35″, 1/2 v. de 39″ ou 54″. Doublure (facultative), 1/2 v. de 35″. L'entredoublure du béret : 1/2 v. de crinoline, 5/8 v. de ruban de 1″ de largeur pour la bande circulaire. Bourse : 3/4 v. de 35″ ou 39″, 1/2 v. de 54″. Chapeau : 5/8 v. de 35″ ou 39″, 1/2 v. de 54″. 1/2 v. de crinoline pour l'entredoublure. Prix 25¢.

4845 — Robe de nuit pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. Tissus requis pour grandeur 16 : 2 5/8 v. de 35″, 39″ ou 41″. Dentelle : 3 1/8 v. de 1 3/4″ de largeur. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 240 Richmond Ouest, Toronto, Ont.

SAISON FROIDE, TONS CHAUDS



4823 — Robe pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 18 : 4¼ v. de 35″, 3¾ v. de 39″, 3⅜ v. de 41″, 2⅝ v. de 54″. Prix 25¢.

4837 — Robe en une seule pièce pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 12 : 2⅞ v. de 35″, 2½ v. de 39″, 2⅜ v. de 41″, 1¾ v. de 54″. Prix 25¢.

4814 — Blouse pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 14 : 2 v. de 35″, 1⅞ v. de 39″ ou 41″. Prix 25¢.

4822 — Jupe pour dames et jeunes filles, grandeur 24 à 32. Tissu requis pour grandeur 26 : 1⅝ v. de 35″, 1⅜ v. de 39″ ou 41″, 1¼ v. de 54″. L'achat d'une ceinture est nécessaire. Prix 20¢.

4843 — Robe en une seule pièce pour jeunes filles, grandeur 12 à 18. Tissu requis pour grandeur 16 : 3⅛ v. de 39″, 3 v. de 41″. 2⅛ v. de 54″. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 240 Richmond Ouest, Toronto, Ont.

DÉCOR ANCIEN, DÉCORATION MODERNE

(Suite de la page 9)

plupart, sert à confectionner des panneaux décoratifs, des tentures ainsi qu'à recouvrir les meubles. Le procédé de fabrication qui convient à la soie et au coton peut s'appliquer également au papier-tenture.

Tiens, mais je n'avais pas remarqué ce tableau représentant un coin ensoleillé du vieux Québec ! Je ne me trompe pas, c'est bien une peinture de mon ami Georges Duquet et j'ai du vrai plaisir à saluer cet artiste consciencieux qui est ici tout à fait chez lui, dans la maison de son père. Voilà une présence qui ne peut que porter bonheur à cette entreprise résolument artistique.

Mais les touristes américains viennent d'entrer et la justice exige que je laisse ma compagne aller tenter leur conquête. Je pars avec l'assurance intime que ce sera encore plus vite fait que la conquête de la Sicile par les Alliés.

CHEZ IRÈNE AUGER

En pénétrant dans le studio d'Irène Auger, 6 rue de la Fabrique, j'ai vaguement l'impression de me trouver subitement dans une salle de ces châteaux féeriques des contes d'Epinal qui enchantèrent toute mon enfance.

Des tapis que leurs dessins font paraître immenses recouvrent les murs tandis qu'aux quatre coins de l'appartement, des tentures aux teintes somptueuses drapent leurs plis lourds derrière les fauteuils et les divans tentateurs, recouverts d'étoffes chatoyantes. Et tout cet ensemble dégage une impression unique de couleur qui illumine sans éblouir, surprend sans irriter.

L'explication de ce phénomène m'est fournie par Mademoiselle Auger elle-même dès que nous sommes installés dans la pièce voisine, mi-boudoir mi-atelier, qui lui sert de bureau et où une ravissante teinte de bleu distille en tout notre être une insinuante sensation de calme et de fraîcheur sans doute fort propice à l'inspiration. En effet, la directrice m'apprend qu'avant de fonder, en 1940, le studio de décoration intérieure qui porte son beau vieux nom de chez nous, elle a étudié à l'Ecole des Beaux-Arts de Québec, puis, après quelques années passées au service de la Province en qualité de dessinatrice à l'Ecole des Arts Domestiques, elle s'est rendue aux Etats-Unis pour compléter ses études en suivant un cours spécial sur les couleurs et la technique de leur emploi dans l'art de la décoration au « New York School of Interior Decoration ». La voilà la clé du mystérieux envoûtement qui m'a saisi tout à l'heure au seuil de ce sanctuaire des teintes et des nuances.

Décoratrice d'intérieur, Irène Auger s'est fait une spécialité de la confection des tissus à la main et des tapis travaillés au crochet d'après des modèles créés par elle-même. Voici comment procède l'artiste. Après avoir fixé son inspiration au moyen de quelques croquis préliminaires, Mademoiselle Auger dessine au fusain ou à la peinture, à échelle agrandie, le modèle nouvellement imaginé, puis, elle en exécute au métier un échantillon substantiel qu'elle remet aux ouvrières chargées de confectionner la pièce de tissu ou le tapis en question.

Ces ouvrières, ces artistes plutôt, sont toutes des jeunes filles de la campagne qui travaillent chez elles et dont chacune est spécialisée dans un seul genre de travail, ce qui assure aux ouvrages un maximum de perfection. C'est une façon de procéder qui se rapproche sensiblement de celle qui préside, en France, à la fabrication des fameux tissus de la maison Rodier, de Paris. En tout cas, c'est chez nous une entreprise fort louable d'art paysan et une prometteuse initiative de petite industrie nationale.

La grande ambition d'Irène Auger, c'est de créer de la beauté pour les siens, tout en adoptant à l'esprit de notre siècle le charme classique de ses ouvrages. L'expérience lui a appris que nous, Canadiens français, sommes très sensibles à la magie des couleurs savamment combinées et que nous aimons à vivre parmi des teintes joyeuses et plaisantes dont les nuances s'harmonisent aux caractéristiques particulières de nos personnalités.

Pour me fournir une preuve topique de cette constatation, Mademoiselle Auger me fait voir une superbe collection de tapis et de tentures aux dessins d'une remarquable originalité qu'elle vient de faire confectionner pour sa clientèle dont l'accroissement rapide la surprend elle-même et dont le bon goût la ravit positivement. Je me permets toutefois de lui faire remarquer sur ce point que la qualité rare de son talent et l'art de ses collaboratrices sont tout de même également pour quelque chose dans la vogue quasi spontanée de son studio.

En me levant pour prendre congé, je me souviens tout à coup que nous sommes dans l'ancien local de la grande librairie Garneau dont l'édifice aux généreuses et élégantes proportions se dresse maintenant depuis bon nombre d'années, de l'autre côté de la place de la Basilique. Ceci nous conduit à philosopher un instant, la décoratrice et moi, sur l'étrange destinée des immeubles qui s'apparente bien plus qu'on ne croit à celle des individus. Hier, en effet, dans cette même pièce, on vendait des objets religieux voués au service des âmes en même temps que des livres de classe qui ont pour mission de meubler les esprits ; aujourd'hui, on y fait commerce d'ornements de maison dont la fonction est d'enjoliver nos existences. Voilà une pensée qui va me revenir désormais, j'en suis sûr, chaque fois que je passerai devant le studio d'Irène Auger, la fée des belles couleurs.

La campagne du Ve Emprunt terminée, vous pouvez encore acheter, dans votre propre intérêt, des Certificats d'Epargne et des Timbres de Guerre.

L'heure H



EST-CE POSSIBLE ? Voici le jour que vous attendiez avec tant d'impatience . . . et vous voudriez rester au lit . . . vous voudriez que ce soit déjà demain.

Ce devait être un si beau jour pour vous . . . l'inauguration de la salle de récréation que vous avez aménagée et décorée au camp La danse ce soir avec Jean. Le corsage de timbres d'épargne de guerre . . . votre propre idée !

Et cependant, dans vos dispositions présentes, vous échangeriez tout cela pour une once de confiance ! Dire que d'autres jeunes filles ne se soucient même pas de ces vilains jours . . . pourquoi ne pouvez-vous faire comme elles ?

Mais voici qu'une amie qui a passé la nuit chez vous . . . vous l'aviez oubliée . . . entre en coup de vent, et vous profitez de l'occasion pour "quêter un brin de sympathie". Elle devine votre secret et vous dit que la sympathie ne vous aidera pas . . . mais que les serviettes périodiques Kotex vous *aideront* ! . . . parce qu'elles sont plus confortables . . .

Levez-vous et soyez confiante !

Et c'est ainsi que vous avez appris que le confort, la confiance et Kotex vont ensemble !

Parce que la Kotex est conçue pour *rester molle* durant l'usage . . . très différente des serviettes qui ne sont molles qu'au premier contact. Ce n'est pas cette mollesse de neige qui disparaît sous la pression.

Et puis la Kotex assure votre tenue, votre maintien. Car de toutes les grandes marques, *seule cette serviette* a les bouts plats et pressés que nul ne soupçonne, parce qu'ils ne sont pas volumineux. Et pour plus de protection, la Kotex a un centre de sûreté à 4 plis — et pas de mauvais côtés pour causer des accidents !

Vous savez maintenant pourquoi la Kotex est plus en vogue que toutes les autres marques *réunies !* C'est le moyen moderne et *confortable* de rester active chaque jour !



Restez active, confortable —avec la Kotex!*

KOTEX SANITARY NAPKINS

VOUS NE SAURIEZ ETRE TROP PRUDENTE !

Heureusement qu'il y a un moyen sûr de ne pas incommoder. Vous n'avez qu'à saupoudrer de la poudre désodorisante Quest de Kotex sur votre serviette périodique ! Spécialement conçue pour cet usage, Quest *détruit* complètement toute odeur de la serviette et du corps !



*Mar. dép. au bur. can. des brevets

CE QUI EST PERMIS ? CE QUI NE L'EST PAS ? Si vous voulez savoir exactement ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter aux jours difficiles, écrivez aujourd'hui pour avoir la nouvelle brochure "Entre femmes". Elle est écrite pour vous. Envoyez votre nom et votre adresse sur une carte postale à : Canadian Cellucotton Products Co. Ltd., Dépt. K3-3, 330 University Ave., Toronto, Ont.



MÊME À LA "11ème HEURE"
vous pouvez enlever les taches des cabinets avec la LESSIVE GILLETT



● Versez-y simplement de la Lessive Gillett et la chasse d'eau les fera disparaître *à l'instant!* La Gillett dégage aussi les renvois d'eau, facilite le nettoyage. Achetez-en!

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

BROCHURETTE GRATUITE: Ecrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour demander la brochure Gillett qui explique comment la Lessive Gillett facilite les travaux du ménage.

ACHETEZ
Viyella
REGD.
A LA VERGE



Faites votre propre jupe, robe, ensemble ou tenue de sport

● Robe unie ou Tartan — tout se façonne mieux et dure plus longtemps quand c'est fait avec Viyella — la Flanelle anglaise douce et légère.

Le chic tissu anglais inusable
GARANTI LAVABLE ET INDELEBILE

Largeur, 36 ou 54 pouces. Dans tous les magasins ou écrivez à Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks, Montréal

NE TAILLEZ PAS LES CORS



EMPLOYEZ
EMPLÂTRES ANTICORS BAUER & BLACK
BLUE-JAY



POUR TOUX, RHUMES, BRONCHITES
SIROP MATHIEU
TOUJOURS LE FAVORI

LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER

(Suite de la page 54)

Il médita longtemps sur ce changement qu'il ne pouvait s'expliquer. Il laissa tomber sa guirlande défeuillée et s'arracha enfin à sa contemplation. Le vent s'appliquait à son visage comme un masque de glace.

Il repartait lourdement et il lui semblait que se déchiraient, dans ce paysage mortuaire, tous les liens subtils et forts qui l'avaient attaché à ce coin des Vosges, à ce petit tissage perdu sous les suaires de l'implacable saison.

La sensation était atroce. Jamais son âme n'avait été ainsi torturée par son cruel amour. Jamais plus, jamais plus il ne reverrait celle qu'il aimait.

Les bois le regardaient passer inertes, blancs et noirs. Soudain, dans le silence terrible de la campagne, il crut entendre un cri, un faible cri. Qui donc pouvait l'avoir articulé? N'était-ce pas une hallucination auditive. Personne ne pouvait être dehors, par une nuit pareille.

Il stoppa, haletant, écouta... Il ne s'était pas trompé. Vers la gauche l'appel montait :

— Au secours!... à l'aide!

Il eut tôt fait d'obliquer et de trouver l'endroit.

« Quelqu'un est tombé dans le ravin. Il faut que je me méfie aussi. La neige devient mauvaise.

Cependant Odile Dieterlin vit apparaître une ombre qui se pencha au-dessus d'elle comme celle d'un chevalier errant, coiffé du heaume, revêtu de l'haubert. Le costume d'Olof, son passe-montagne de laine permettaient cette comparaison.

La jeune fille délirait.

— Mon Dieu, je savais bien que vous ne pouviez m'envoyer aucun être humain, mais un de vos miliciens célestes. Saint-Georges, Saint-Michel... Oh! merci!...

Complètement épuisée, elle tomba sans connaissance.

Olof se débarrassa de ses skis, qui l'eussent fort empêché de se mouvoir sur les éboulis de la pente. Il descendit vers le petit corps roulé en boule et le prit dans ses bras.

— C'est une femme, légère comme un enfant.

Il l'avait ramassée d'abord sans la regarder, et remontait vers les plans de neige dure Odile, avec l'instinct d'être protégée, se blottissait contre la poitrine d'Olof. Son bonnet cachait ses cheveux. Le comte sentait cette chaleur, ce souffle imperceptible contre son sein et brusquement un fulgurant pressentiment de joie s'irradia en lui.

«Si c'était elle? Oh! non impossible... Assez de ces folles imaginations qui, une fois déçues, me plongent dans un désespoir plus sombre encore.

Il était là debout, immobile, tenant ainsi qu'une offrande mystérieuse faite à la nuit le corps exquis et ployé. Il n'osait déposer son fardeau, il n'osait considérer ce visage. Il tremblait et des larmes ruisselaient le long de ses joues. Il était incapable de parler, incapable de formuler une prière, mais toute son âme implorait intensément le miracle.

Il attendait un mouvement, un mot qui lui dévoilerait enfin à qui il avait affaire.

Odile remua faiblement, elle se plaignit.

— Oh! ma cheville, j'ai mal...

Puis comme si cette douleur même la tirait de son inconscience, elle se réveilla peu à peu.

— Je suis sauvée... Qui m'emporte?...

Sa tête se souleva. Les yeux pervenche attendaient cette seconde pour scruter les pauvres traits bouleversés d'angoisse et de fatigue.

Les deux regards se rencontrèrent. Il y eut là, entre ces deux êtres, un choc indicible. Aucun trait, pourtant ne broncha dans le visage d'Olof, mais ces pleurs ruisselèrent plus pressées. Tièdes ils roulaient jusque sur le front de la jeune fille...

La maîtresse des Roches Rouges sourit faiblement.

—Comte Olof, la Providence vous envoie.

Son visage crispé se pacifiait, elle parlait détendue, incapable de résister au sourd bonheur qui, en elle, avait forcé des écluses et l'inondait.

Mais aussitôt elle se reprocha d'avoir abandonné en esprit le souvenir de son frère malade, pour se laisser aller, ne fussent que quelques secondes, à l'infinie douceur du premier bercement sur une poitrine aimée.

— Comte Olof, reprit-elle ardemment, votre mission n'est pas terminée. Vous m'avez sauvée, mais il faut sauver mon frère Nicolas. Je suis tombé, sur le chemin du village... je partais chercher le docteur. Laissez-moi ici et allez-y à ma place... Il faut que vous rameniez Monsieur Brun aux Roches Rouges, vite... vite... Le temps presse

Olof tenait toujours son précieux fardeau. Il n'avait pas encore prononcé une parole. Lorsque sa voix grave et frémissante retentit, elle enveloppa Odile d'une onde dont la chaleur se propageait sur elle.

— Mademoiselle, je vais d'abord vous reconduire chez vous. Lorsque vous serez en sécurité, je reprendrai en skis la route du bourg. Croyez qu'il me faudra bien peu de temps pour l'atteindre. Voulez-vous me permettre de vous étendre un instant sur la neige que j'essaie de fixer vos raquettes? Aurez-vous d'autres skis à me prêter au tissage?

Elle fit signe que oui. Ceux du comte restèrent donc planté au bord du ravin, comme pour commémorer leur dramatique et merveilleuse rencontre.

Il la reprit dans ses bras et d'un pas sûr, à peine courbé en avant, Olof avança le cœur battant contre celui d'Odile.

Une action de grâce franchissait ses lèvres. Il ne pouvait la retenir :

« Jamais je n'aurais pu croire que je serais guidé ainsi vers elle... Jamais je n'aurais imaginé qu'elle reposerait ainsi. »

Ses phrases étaient tressées d'anglais et de français. Odile les comprenait parfaitement et se laissait calmer par cette litanie qui ne lui paraissait pas directement adressée et qu'elle n'avait pas le courage d'interrompre.

Elle s'émerveillait de l'allure avec laquelle Olof se mouvait sur la neige trop fraîche. Quelle souplesse dans ses muscles d'acier. Il avait dû descendre du Ballon dans la tempête à peine apaisée. Cet exploit, pour la jeune fille fourbue paraissait surnaturel.

A travers ses paupières mi-closes, elle observait le visage viril un peu tendu par l'effort et pourtant illuminé par la servitude de conquérir enfin la farouche héroïne du livre.

En elle, toute résistance était vaincue, elle se soumettait au destin qui lui avait imposé le comte comme un sauveur, «le sauveur de son frère». Ainsi le nommait-elle, par un reste de pudeur, pour pouvoir lui témoigner une reconnaissance infinie et par ce détour bien féminin, s'avouer enfin le sentiment qu'elle éprouvait depuis si longtemps et que son orgueil avait dompté.

Ses froides menottes demeuraient jointes pour un remerciement fervent et muet.

Olof franchit la poterne, traversa la cour.

Catherine, qui guettait toujours, se précipita dans le hall, avança une chaise-longue de rotin.

—Que vous arrive-t-il, Mademoiselle?...

Avant de répondre, Odile s'informa avec anxiété.

— Comment est Nicolas?

— Il sommeille.

Oh, tant mieux! (puis elle expliqua très vite). Sans Monsieur, je mourais dans la neige... je me suis luxé la cheville et j'étais écroulée dans dans le petit ravin, à moitié évanouie de désespoir et de froid. L'arrivée de mon sauveur tient du miracle, tu sais...

Olof, par une discrétion innée, ne voulut pas s'attarder, ne voulut pas s'attendrir, ne voulut profiter d'aucune nouvelle douceur avant d'avoir accompli jusqu'au bout sa tâche.

Il dit simplement :

— Les skis, vite, je dois repartir. Il faut que votre inquiétude sur l'état de votre frère, se dissipe au plus tôt.

Toute frémissante, Odile le remercia.

— Repartez donc, comte, et merci encore...

Catherine, soupçonneuse, observait le jeune homme qu'elle reconnaissait maintenant.

« C'est l'inconnu de l'auto, c'est le skieur du parc, Mademoiselle l'appelle comte. Qu'est-ce que c'est que tout ce roman là, et pourquoi faut-il que cela nous arrive dans d'aussi tristes circonstances... Ce serait un beau prétendant, ma foi... La cachottière...

Catherine aurait été encore bien plus étonnée si elle n'était sortie pour chercher les skis.

Avant de se séparer d'Olof, Mademoiselle Dieterlin lui tendit les mains. Le comte serra. avec dévotion et tendresse, les petits doigts encore glacés. La jeune fille, levant vers lui ses magiques prunelles d'ombre, proféra avec lenteur.

— Je regrette de toute mon âme de n'avoir pas répondu à votre salut de Noël, par les paroles que vous attendiez de moi. Je vous les dis maintenant : « Que la paix soit avec vous, comte Olof. »

Et c'est ainsi que ce dernier emporta dans la nuit la plus précieuse des promesses de bonheur.

Deux heures après, il réussissait à ramener le docteur. Ce dernier avait l'habitude des expéditions à travers les frimas. Le temps de réveiller le cocher, d'atteler le traîneau, de préparer une trousse à tout hasard et sans question, sans objections Monsieur Brun s'était laissé enlever.

Catherine les reçut, aida l'un et l'autre à se dévêtir.

— Mademoiselle prie Monsieur... enfin le comte (le titre lui paraissait excessif) enfin, vous Monsieur qui l'avez tirée d'affaire de bien vouloir l'attendre dans la salle à manger. J'ai ranimé le feu et préparé une collation que vous partagerez avec le docteur, car bien entendu j'ai renvoyé le cocher et vous serez nos hôtes jusqu'au jour.

La servante et le docteur disparurent aussitôt et Olof resta debout, au milieu de la grande pièce aux poutres cirées, aux meubles anciens, aux belles faïences.

Il regardait autour de lui. « Suis-je bien chez Claire de Viorne?... Oui, je reconnais les pots d'étain, les boîtes de lanque rouge décrits dans le livre...

Elle m'a dit : « La paix soit avec vous. » et qu'est-ce donc que la paix

pour moi, sinon la fin de cette affreuse incertitude dans laquelle j'étais plongé. Pour que je trouve la paix, elle sait qu'il me faut trouver l'amour. Est-elle donc prête enfin, à m'accorder le sien ?

Il marchait de long en large, se laissant attendrir par le charme du passé, qu'il respirait devant chaque bibelot, devant chaque meuble.

— Quel goût dans cet arrangement où voisinent avec les objets d'art les objets de la vie quotidienne. Voici la table à ouvrage d'Odile, son dé de vermeil, la chauffeuse bleue sur laquelle elle s'assied pour rêver devant la danse des flammes . . .

Ainsi s'enchantait-il dans l'intimité de la belle pièce qui lui avait été livrée, mais la consultation avait pris fin et Catherine et le docteur revinrent près de lui.

Il avait oublié qu'il y avait un malade dans la maison et qu'il était le seul à ne pas être angoissé par le sort de Nicolas. Il se reprocha son égoïsme et s'empressa de demander :

— Comment va-t-il ?

Monsieur Brun expliqua aussitôt.

— L'état du petit n'est pas désespéré. Il a une pleurésie. J'ai fait une ponction qui l'a soulagé immédiatement. Il fallait agir de toute urgence, c'est fait et grâce à vous, Monsieur.

Il s'assit sans façon devant la table et les deux hommes mangèrent d'un bon appétit la viande froide, le pâté en croûte, les confitures, les fruits secs et pour terminer Catherine leur confectionna un vin cuit parfumé aux aromates.

Le docteur plein d'optimisme bavardait «avec le jeune client de l'hôtel du Ballon, qu'un hasard quasi phénoménal avait mis à portée de voix de la maîtresse des Roches Rouges perdue dans la neige. »

— Ce petit Nicolas, on lui laissera un drain . . . la fièvre va tomber . . . il ira se remettre dans le midi.

Le comte plaça enfin la question qui lui brûlait les lèvres.

— Et la cheville de Mlle Dieterlin ?

— Je l'ai bandée. Dans trois jours il n'y paraîtra plus, mais je lui ai interdit de marcher et je l'ai condamnée à rester là-haut sur sa chaise longue. Le gosse soulagé de son étouffement s'est endormi, elle a, elle aussi, besoin de repos. . . Croyez-vous qu'elle voulait redescendre sous prétexte de vous remercier. « Le gaillard, lui ai-je rétorqué, a bien la force de grimper jusqu'à vous ». Vous m'excusez n'est-ce pas de vous avoir gratifié de gaillard. D'ailleurs nous vous devons, également, une fière chandelle. S'il était arrivé malheur à ces deux enfants là, nous ne nous en serions jamais consolés.

Catherine essuyait ses paupières ridées avec le coin de son tablier.

Cette cordialité, cette simplicité chez ces cœurs aimants touchaient Olof profondément. Pendant que monsieur Brun bourrait sa pipe, il se leva, impatient.

— Peut-être pourrait-on m'annoncer près de Mlle Dieterlin ?

— C'est cela, je monte, fit Catherine et je vous appellerai.

Là-haut elle retrouva sa jeune maîtresse en proie à une agitation fébrile.

—Crois-tu, Catherine, ce docteur est extraordinaire, il veut faire monter le comte ici . . . Je n'ai pas l'habitude de laisser pénétrer chez moi, n'importe qui . . .

— Allons, allons, Mademoiselle, fit la vieille bonne taquine. Ce Monsieur n'a pas l'air de n'importe qui et il vient de nous rendre un service que nous n'oublierons jamais.

— Oui. . . tu as raison . . . mais tu aurais pu me porter jusqu'en bas, je ne pèse pas si lourd . . .

— A quoi, le Monsieur a de bonnes jambes.

— Alors, je t'en prie, range la pièce qu'elle n'aie pas trop l'apparence d'une chambre, cela me gênerait.

— Ne vous inquiétez donc pas. Votre lit est habillé en divan. Toutes ces paperasses sur la table feraient croire à un bureau si toutes ces roses de Noël ne donnaient pas l'impression d'un salon.

Tout en parlant, Catherine inspectait la chambre si souvent soustraite à sa curiosité.

—Eh sapristi, elles sont bien belles ces roses . . . où les avez-vous donc cueillies ?

Madame Kunz les voyait en effet pour la première fois. Odile rougit, se redressa sur la chaise longue, jeta une couverture sur sa jambe alourdie de bandelettes et dit simplement :

— Je suis prête à le recevoir, tu peux aller le chercher.

Pendant qu'il gravissait les escaliers, Olof était saisi d'une dernière crainte. Si les sentiments de la jeune fille n'étaient fait que de reconnaissance ? . . . L'heure qui allait suivre pouvait contenir tout le bonheur ou toute la déception de sa vie.

Catherine s'effaça devant lui, pour le laisser entrer.

Une lampe à colonne d'albâtre et à abat-jour de vélin blanc était posée sur un guéridon empire, à gauche de la chaise longue à col de cygne, où était allongée Odile.

Celle-ci drapée dans un châle de soie noire à longues franges, se détachait fine et sombre, le cou mince, les cheveux en lourdes torsades sur un fond où les roses de Noël mettaient les taches très pâles de leurs corolles, presque translucides. Tout semblait nimbé par la lumière doucement crémée de l'abat-jour..

Jamais le comte Olof ne s'était senti si bouleversé. Il s'avança et s'inclina profondément.

— Veuillez vous asseoir, dit-elle, lentement.

Il s'assit presque à ses pieds sur un petit siège bas. Il attendit qu'elle voulut bien parler. Il la contemplait, sans mot dire comme fasciné et Odile se troublait. Elle ne pouvait feindre ignorer le pouvoir qu'elle exerçait sur lui et ce pouvoir lui causait une sorte de gêne.

Elle commença avec conviction.

— Il me semble que nous avons beaucoup de choses à nous confier, comte Olof. D'abord, vous me laisserez vous remercier pour le secours que vous nous avez apporté cette nuit. Grâce à vous, Nicolas est sauvé . . . (ses yeux s'embuèrent) Jamais, poursuivit-elle, devrais-je vivre cent ans, je n'oublierai la dette de gratitude que j'ai contractée vis-à-vis de vous.

Olof eut un froid au cœur. Il répondit posément à son tour.

N'importe qui eut agi comme moi, Mademoiselle. Le destin seulement me mit sur votre route et c'est lui que vous devez remercier. Tout autre que moi, je vous l'assure, vous eut rendu le même office.

La voix avait imperceptiblement durci. La conversation risquait de s'engager vers des politesses mondaines et banales.

Odile sourit.

— Vous êtes trop modeste, c'est à vous qu'il me plaît de reconnaître ma dette . . . Personne ne pouvait être sur mon chemin, par cette neige, à cette heure tardive, personne, sauf vous . . .

Olof baissa la tête et très vite, puisqu'il tenait là une occasion inespérée de parler, il avoua :

— Eh bien, je vous l'accorde, vous avez raison, Mademoiselle. Il faudrait dire pour être véridique « Mon

BOVRIL
FAIT DURER VOTRE
RATION de VIANDE!



VOUS pouvez faire durer votre ration de viande en utilisant la riche saveur de boeuf concentré du BOVRIL.

Un peu de BOVRIL relève agréablement les soupes, sauces, pots-au-feu, pâtés, réchauffés, etc.

BOVRIL communique une excellente saveur de viande aux aliments maigres tels que le spaghetti et le macaroni: vous pouvez même employer moins de viande si vous ajoutez un peu de BOVRIL avant ou pendant la cuisson. (Mélangez avec un peu d'eau chaude et incorporez au mets).

Le BOVRIL en BOUTEILLE, étendu mince, est un remplissage de sandwich parfait, ayant une appétissante saveur de boeuf, soit avec ou sans beurre ou fromage à la crème; délicieux sur des rôties chaudes. Essayez-le!

BOVRIL
"AIDE" A LA RATION!



43-10F



POLIT MIEUX, PLUS VITE!

FAIT DURER LES CHAUSSURES PLUS LONGTEMPS



• Polissez et protégez! Deux minutes par jour suffisent pour protéger votre mise et vos chaussures. Le 2 DANS 1 est le bon cirage que vous connaissez depuis des années — le cirage qui est tant employé par les services armés canadiens et britanniques.

10¢ LA BOÎTE - NOIR, BRUN, TAN



Vraiment un CIRAGE 2 DANS 1

TROIS HOURRAS POUR les BISCUITS au SODA À PÂTE !



BIENVENUS en tout temps et pratiques aussi en temps de guerre, ces délicieux biscuits sont nourrissants et économiques. Faciles à faire de cette façon :

BISCUITS AU SODA À PÂTE

2 tasses de farine d'usage général, tamisée.
½ cuillerée à thé de Soda à Pâte "Cow Brand".
½ cuillerée à thé de sel.
4 cuillerées à soupe de "shortening".
¾ de tasse de lait sur* ou de lait de beurre.

Tamisez la farine une fois, mesurez, ajoutez le soda à pâte et le sel, puis tamisez de nouveau. Coupez le "shortening" dans la farine. Remuant vivement, ajoutez assez de lait pour former une pâte ferme. Renversez sur une planche enfarinée. Pétrissez légèrement. Roulez à ½ pouce d'épaisseur. Coupez avec un découpoir à biscuits enfariné. Faites cuire 15 minutes dans un four chaud (475° F.). Fait 12 biscuits.

***POUR FAIRE SURIR DU LAIT,** mettez simplement 4 cuillerées à thé de vinaigre ou de jus de citron dans une tasse à mesurer ordinaire, remplissez jusqu'à la marque de 1 tasse de lait frais ou de lait évaporé dilué.

Etant du Bicarbonate de Soude pur, le Soda à Pâte "Cow Brand" a de nombreuses utilisations médicinales : comme gargarisme, pour soulager échaudures et brûlures, pour composer un bain reposant.

DES LIVRETS GRATUITS décrivant les utilisations médicinales et donnant de nouvelles recettes du temps de guerre seront envoyés sur reçu du coupon ci-dessous.

SODA À PÂTE "COW BRAND"



BICARBONATE DE SOUDE PUR

CHURCH & DWIGHT LIMITED,
Dépt. R-66,
2715, rue Reading, Montréal, P.Q.

Nom .....

Adresse .....

(Veuillez écrire vos nom et adresse en imprimé) ..... (147F)

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

amour seulement me mit sur votre route, » c'est lui qu'il faut remercier.

Elle fut déconcertée par ce trait direct, mais ses grands yeux graves s'illuminèrent peu à peu.

— Je me félicite alors que vous m'ayez porté un amour capable de vous attirer vers les Roches Rouges, au milieu de la tempête .. .

Olof envoûté par les yeux, suspendu aux lèvres d'Odile s'était inconsciemment mis à genoux, pour se rapprocher d'elle. La jeune fille se reculait, blottie sous les couvertures qu'elle avait ramenées sur elle.

Alors, à la fois implorant et autoritaire, le jeune étranger aux prunelles de lin, éleva vers sa bien-aimée le requête de toute son âme. Il abandonna, cette fois, le cérémonieux « Mademoiselle » et la nomma ainsi qu'il l'appelait toujours dans le secret de son cœur.

— Odile . . . Cet amour que « vous vous félicitez » d'avoir provoqué, êtes-vous prête à l'agréer. Votre réponse importe plus que tout au monde pour moi, elle importe plus que la vie et la mort.

Il lui avait saisi les mains qu'il emprisonnait fermement dans les siennes. Elle les libéra, comme dans un battement d'ailes blanches au-dessus du comte anxieux, puis les deux paumes se posèrent sur la couronne des cheveux or-argent.

Olof frémit sous ce poids léger. Il entendit une voix ineffable murmurer :

— Oui, je l'agrée. Est-ce que Claire de Viorne n'agrée point celui de Gérard ? Est-ce que je n'ai pas agréé l'hommage des roses de Noël ?

Il reprit les petites mains palpitantes qu'il couvrit de baisers.

— Oui, les roses . . . Dès en entrant, je les ai vues. Ce sont elles qui m'ont donné de l'espoir et sous leur protection bienveillante, j'ai parlé. Mais Odile, pourquoi m'avoir désespéré l'autre soir .. .

Elle s'empourpra et dans un geste de pudeur adorable, cacha son visage dans ses mains.

— J'avais peur de ce que vous pouviez penser de moi.

— Et que pouvais-je penser de vous ? mon amour, sinon que je vous aime . . .

Longtemps ils demeurèrent ainsi face à face, perdus dans leur contemplation, souriant, prononçant de rares paroles. Depuis tant de jours ils attendaient cette paix, cet équilibre dans une certitude mutuelle. Aucun d'eux n'avait l'impression de se trouver près d'un inconnu ; ils avaient trop de fois analysé, imaginé leurs pensées réciproques et ils se retrouvaient, ainsi qu'après une longue absence.

Parfois, comme lassé de se perdre dans le regard d'Odile, Olof se courbait à nouveau et ses lèvres couraient sur les doigts de l'aimée : seule caresse qu'ils se permissent et qui comblait leur soif de chaste tendresse.

Soudain les traits d'Odile se rembrunirent. Olof aussitôt s'inquiéta.

— Qu'avez-vous . . . Quelle peur vous étreint ? . . .

— Cher . . . Je songeais que lorsque je serai votre épouse, vous m'arracherez aux Roches Rouges que je ne voulais pas quitter, à ma vallée, à mes sapins, à mes neiges . . . Ne suis-je pas une sauvageonne, une enfant de la forêt ? Comment m'acclimater ailleurs ? . . .

— Rien ne nous empêchera de vivre ici souvent, aussi souvent que vous le voudrez, Odile. Quant à ce qui est des sapins et de la neige, ajouta-t-il, en éclatant de rire, je vous les rendrai au centuple . . . Mon pays vous plaira, j'en suis sûr.

Odile l'interrompit, pensive.

— C'est vrai, vous n'ignorez rien de moi . . . Mais moi si je sais tout de votre âme, je ne connais rien de votre vie. J'ai confiance en vous, je vous aime . . . Mais qui êtes-vous ? Quel est votre pays ?

Le visage d'Olof rayonna une seconde. Presqu'aussitôt il fronça le sourcil et garda le silence.

— Allons, beau seigneur inconnu... beau chevalier errant . . . j'attends votre réponse . . .

Sous le badinage de la jeune fille se cachait une légère angoisse.

Après une dernière hésitation, le comte se décida enfin.

— Odile, rien ne doit être une barrière entre nous maintenant. Surtout pas votre orgueil. Vous avez prononcé des paroles bouleversantes pour moi, des paroles dont vous ne pouvez imaginer la valeur. Vous avez dit : « Je vous aime. Mais qui êtes-vous ? » Or le rêve de ma vie était d'être aimé « inconnu » pour être sûr de l'amour qui me serait décerné.

« Ecoutez-moi . . Je suis à la fois fier et gêné de l'aveu que je dois vous faire . . . Donnez-moi la main, ne vous sauvez pas de moi, ne me retirez pas cette candide confiance que je jure de mériter toujours et n'oubliez pas surtout que j'ai besoin de vous, oui, besoin de vous pour rester tel que vous m'avez fait devenir.

« Je suis le frère cadet d'Ignor XV, roi d'Orionie .. .

Les prunelles d'Odile s'agrandissaient, ses doigts devenaient glacés. L'enfant se reculait dans le fond de sa chaise longue . . .

Olof plaidait sa cause avec véhémence.

— Je vous en supplie, croyez que ma mère vous accueillera comme une de ses filles et que mes sœurs vous fêteront. Nous formons une famille très simple, très unie, nous vivons bourgeoisement. D'ailleurs, jamais le fardeau de la couronne ne pèsera sur moi, puisque j'ai trois neveux . . . J'ai toujours été l'enfant gâté et insupportable mais vous changerez cela. Mon frère voulait me marier. Aucun des partis qu'il me proposait ne pouvait me plaire. Je vous étais destiné, Odile. A chaque retour le roi me demandait si j'avais découvert « la demoiselle élue ». Je secouais la tête. Cette fois, je répondrai « oui » et la petite cour d'Orionie vous admirera et vous aimera.

« Vous verrez, mes sœurs sont charmantes. Elles ont chacune leurs occupations, l'une est peintre, l'autre adore faire de la pâtisserie . . . Elle connaît les recettes de presque tous les gâteaux du monde, vous lui apprendrez à confectionner les gâteaux vosgiens et vous continuerez à écrire des romans, si vous voulez . . .

Odile était bouleversée par ce qu'elle apprenait si brutalement, submergée aussi par ce flot de gentillesses et de simplicité.

Etait-ce vraiment le frère cadet d'un roi qu'elle avait près d'elle, ou seulement un grand enfant tendre et passionné, auquel elle tenait pardessus tout.

Elle contempla avec une douceur infini le beau visage tendu vers elle: les cheveux d'or où jouaient des reflets blancs, le grand front qui avait abrité sa pensée, les yeux qui s'irradiaient de bonheur, la bouche, dont le pli amer et cruel avait disparu à tout jamais, puis elle pensa à la caresse sur ses doigts des grandes mains si enveloppantes et si chaudes .. . Non jamais elle n'aurait le triste courage de répudier ces trésors.

Elle ferma les paupières. Sous leur voile baissé, elle revit son existence, à elle, son existence limpide comme

(Lire la suite page 68)



LES CORSETS SCIENTIFIQUES DE L'AVENIR

A VOTRE PORTEE !

Point n'est nécessaire d'attendre pour apprécier les avantages des Corsets de la 4e Dimension. Les dessinateurs Charis ont réalisé de nos jours cette magie qu'est la ligne parfaite scientifiquement conçue. Cela s'offre à vous — DÈS MAINTENANT !

Votre Corsetière Charis est à votre service pour mesurer la 4e Dimension de *votre* corps. Il lui tarde de vous démontrer comment cette extraordinaire mesure vous assure une ligne séduisante et élancée, donne un contrôle d'ajustement et de confort à *votre* vêtement de base.

Téléphonez ou écrivez à votre Etablissement local Charis — dès maintenant. Parlez le plus tôt possible à votre Corsetière Charis des Corsets de la 4e Dimension. Sans obligation de votre part. Ou mettez à la poste le coupon ci-dessous.

Charis Ltd.,
New Toronto, Canada





Charis Ltd., Dépt. LRP8
New Toronto, Canada

S.V.P., m'envoyer sans frais ni obligations, tous renseignements sur les CORSETS DE LA 4e DIMENSION.

NOMS .....

ADRESSE .....

VILLE ..... PROV. .....

CHARIS DE MONTREAL
1117 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q.
221 Edifice Drummond Tél. : PLateau 3322
CHARIS D'OTTAWA
111 Sparks St., Tél. : 2-5179, Ottawa, Ont.
CHARIS DE QUEBEC
251, rue St-Joseph, Tél. : 6567, Québec, P.Q.
CHARIS DES TROIS-RIVIERES
444, rue Des Forges, Tél. : 2626.
Trois-Rivières, P.Q.

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans. (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

IMPORTANT.—Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Prov.* .....

LIQUID VENEER
VERNIS A MEUBLES



Garde votre intérieur CLAIR et JOYEUX

et joue son rôle sur le "front domestique"

Rien comme un foyer agréable pour soutenir le moral des civils, facteur de Victoire ! Le Liquid Veneer vous aidera à égayer le vôtre. Le préféré des Canadiennes depuis plus de 50 ans—il n'existe rien comme le Liquid Veneer pour conserver meubles et boiseries *propres et polis à la perfection.* D'un emploi très facile. Votre marchand en tient, à 25c et 50c.

FORTIFIEZ votre SANTE



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes, maigres, déprimés, et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCES CONFIDENTIELLES

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale 2353,
Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

Les Amis de l'Art

(Suite de la page 7)

Cette tentative a si bien réussi que durant la saison 1942-43 on a vendu, 9,877 billets à prix de faveur et distribué gratuitement 9,023, sans compter les billets vendus hors contrôle sur présentation de la carte d'identité. Parmi les sociétés qui accordent aux *Amis de l'Art* une remise sur le prix des billets, il convient de mentionner: les Festivals de Montréal, les Concerts Symphoniques, les Variétés Lyriques, France-Film, la Société d'Etudes et de Conférences. l'Alliance Française, la Galerie des Arts, la Symphonie Féminine, les Ecoles Supérieures de Musique des Sœurs de Jésus-Marie et de la Congrégation Notre-Dame.

De temps à autre, un courrier est adressé aux maisons d'éducation afin de les tenir au courant des prochains événements artistiques et de leur permettre ainsi d'organiser à l'avance les loisirs de leurs élèves.

Le local des Amis de l'Art est à l'Ecole du Meuble, angle des rues Dorchester et Berri. La présidente, Mme Perrier, s'y rend chaque jour ainsi que Mme Gabrielle Roy, secrétaire-honoraire. Il y a en outre de jeunes secrétaires rétribuées et une quarantaine d'aides bénévoles qui viennent aider, à tour de rôle, à classer les fiches, à tenir la correspondance à jour, à distribuer les billets et à répondre aux nombreux téléphones qu'entraîne une organisation de cette envergure.



MME HECTOR PERRIER

Epouse du Secrétaire de la Province de Québec, fondatrice et présidente des "Amis de l'Art". — (La Photographie La Rose, Montréal.)



PEINTURE PRATT & LAMBERT
FAITE PAR LES FABRICANTS DU
Vernis à Planchers "61"
PRATT & LAMBERT-INC. • FORT ERIE, ONTARIO

Essentiel à la santé des cheveux
EVAN WILLIAMS Shampoo
La beauté des cheveux dépend de leur santé et pour être en santé
LES CHEVEUX DOIVENT DEMEURER PROPRES



Pour **atténuer** les **douleurs** de l'obturation et de l'extraction des dents, **prenez** une capsule **Antalgine** avant de visiter le dentiste.

En vente partout 25¢ et 75¢ la boîte. (30)

ANTALGINE

Avez-vous des cadeaux à faire . . .

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

"Coronation"



UN DESSIN "COMMUNITY"

Silvo vous aide à prendre soin de vos trésors d'argenterie qui ne peuvent plus être remplacés aujourd'hui.

●

Accordez à votre précieuse argenterie un soin tout particulier. Vous l'avez présentement en votre possession, mais il peut s'écouler beaucoup de temps avant que vous puissiez ajouter à votre collection. Suivez le conseil des fabricants de ce gracieux modèle et employez Silvo. Il fait ressortir tout le lustre éclatant du dessin et le fait aussi merveilleusement que si c'était par magie.

823F

Silvo
POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

Comment soulager les

DOULEURS de la FEMME



Et s'aider à regagner la résistance nécessaire

Si, comme tant d'autres femmes et jeunes filles, *vous* souffrez de crampes, migraines, maux de dos, faiblesse, douleurs des "irrégularités", périodes de cafard — causés par des désordres fonctionnels mensuels — Commencez immédiatement — prenez le Composé Végétal Lydia E. Pinkham. Ce liquide bien connu, non seulement aide à soulager les douleurs mensuelles, il aide à soulager également l'état de faiblesse et de nervosité. Ceci à cause de l'effet d'apaisement que procurent ses racines et herbes efficaces à l'UN DES ORGANES LES PLUS EFFICACES DE LA FEMME.

Pris régulièrement — le Composé Lydia Pinkham contribue à la réorganisation de la résistance contre de tels symptômes. Des milliers et des milliers de femmes nous ont fait part de plusieurs de ses bienfaits. De plus, un excellent tonique pour l'estomac. *Vaut d'être essayé !* Fabrication Canadienne,

LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER

(Suite de la page 66)

du cristal, qu'aucune action basse, qu'aucune pensée vile n'avait jamais ternie. Son plus strict examen de conscience ne lui reprochait rien. Elle pouvait offrir, comme de somptueux présents, sa loyauté, sa bonté, sa pureté et son amour . . .

Elle releva lentement les paupières et laissa le regard d'Olof pénétrer le sien, puis elle sourit.

— Mon orgueil est plus grand que vous ne l'imaginez, Olof . . . Je ne reprendrai pas ma parole, parce que je m'estime digne de vous.

Triomphant, le jeune homme se releva.

— Odile, petite princesse des neiges . . . quel bonheur sera le nôtre.

Ce mot de bonheur fit soupirer la jeune fille.

— Non pas encore . . . Et Nicolas que nous oublions. Il faut qu'il guérisse vite pour partager nos joies.

— Il guérira.

— Mon frère est un second moi-même. Il faut que vous le séduisiez aussi.

— Je m'y emploierai de mon mieux.

— Mais vous devez séduire encore quelqu'un ici . . .

Le comte se mit à rire.

— Vous croyez que Catherine m'en veut. . .

— Il ne s'agit pas de Catherine . . . (enjouée, Odile raillait presque le prince) c'est une créature beaucoup plus indépendante, et qui, plus que notre servante, a des raisons de vous en vouloir . . .

Olof cherchait en vain.

— Je ne vois pas, je ne connais personne qui . . .

Elle l'interrompit.

— Et la biche que j'ai arrachée à votre terrible coutelas, l'avez-vous donc oubliée ?

Il se troubla.

— N'évoquons plus cette scène répugnante. Depuis, je n'ai jamais fait couler le sang d'une bête quelle qu'elle soit. J'ai tenu le serment que je vous avais fait . . .

— Quel serment ? s'étonna-t-elle.

— C'est vrai, Odile, vous ne savez pas. Voici une lettre qui vous était destinée et qui, pendant un an, attendit que vous la découvriez, dans la boîte accrochée à la grille du parc.

Stupéfaite, elle prit l'enveloppe aux sceaux brisés.

— Mais on ne dépose jamais de correspondance là.

Elle parcourait avidement la missive écrite le soir même de leur première rencontre et des larmes ruisselèrent sur son visage pâli soudain.

— Que ne vous ai-je lu alors . . .

Il prononça d'une voix grave :

— Ne regrettons rien. Peut-être, à cette époque là n'auriez-vous pas voulu croire à mon amour, peut-être ne m'auriez-vous pas cru capable de vous mériter. J'apprivoiserai votre biche, je déploierai pour elle ma sollicitude . . . Elle me pardonnera . . . vous verrez . . .

— C'est un animal délicieux, je l'ai appelée Gracieuse.

Odile se blottissait contre le prince, qui lui répondit en l'étreignant.

— Je sais et c'est un joli nom.

— N'est-ce pas ?

Elle s'attachait tendrement à lui et lui dit encore.

— Près de vous, je sens qu'aucune traîtrise du destin ne peut m'atteindre, vous me protégez de tout . . . Le bonheur est entré avec vous dans la maison.

Il serrait contre sa poitrine la fine tête aux boucles brunes et soyeuses. Avec une infinie douceur il berça l'enfant réfugiée dans ses bras.

— Chérie . . .

— Portez-moi dans la chambre de mon frère. Nous ne parlerons plus, nous le veillerons ensemble et vous le protégerez aussi.

Il la souleva et l'emmena selon son désir, dans la pièce, où près du chevet brûlait une veilleuse claire comme leur espoir.

En bas, le vieux docteur s'était assoupi dans son fauteuil et Catherine, en attendant qu'on l'appelât, était retournée près de son mari, pour le rassurer.

Epilogue

Dans le calme tissage, les événements se déroulèrent alors, avec une rapidité tenant du prodige.

Olof pria son secrétaire de le rejoindre dans les Vosges. Madsen fut présenté aux Roches Rouges. Il fut ébloui par la beauté d'Odile, conquis par sa noblesse et son charme. Il était chargé d'approcher les Godefroy-Darville, de leur annoncer la nouvelle et de leur demander le cas échéant s'ils pourraient recevoir la reine mère au château de Servance.

Peter Olof tint à prendre congé de ses compagnons de sports, qui ne devaient jamais se douter de son identité.

Il était rayonnant de joie, en quittant l'hôtel du Ballon.

Jacquot le petit groom vint vers lui.

— On peut dire, Moinsieur, que vous m'en aurez fait des peurs mais alors, Monsieur a l'air satisfait, c'est que ses affaires sentimentales sont rétablies ?

Le comte sursauta et daigna convenir.

— Parfaitement. Tu es bien aimable de t'en informer . . . Eh bien, à toi, je confie une chose : je suis fiancé.

— Avec Mademoiselle Dieterlin ?

Les sourcils d'Olof se haussèrent de stupéfaction.

— Comment le sais-tu ?

— Oh ! vous descendiez sur les Roches Rouges avec des fleurs et puis je lis des romans policiers, j'ai du flair et je travaille la question. Mais jamais je n'ai parlé de votre secret.

— Si tu continues à le garder, je t'inviterai à mes noces.

Puis le Prince regagna l'Orionie pour annoncer ses projets matrimoniaux.

Le soir du cinq janvier un télégramme fut remis à Odile. Il venait de là-bas. Elle se tenait au chevet de Nicolas, le seul mis au courant de la personnalité du comte, car la jeune fille, dans sa réserve farouche, ne voulait pas faire parler d'elle.

D'une main tremblante elle décacheta le petit bleu. Il était rédigé le plus simplement du monde :

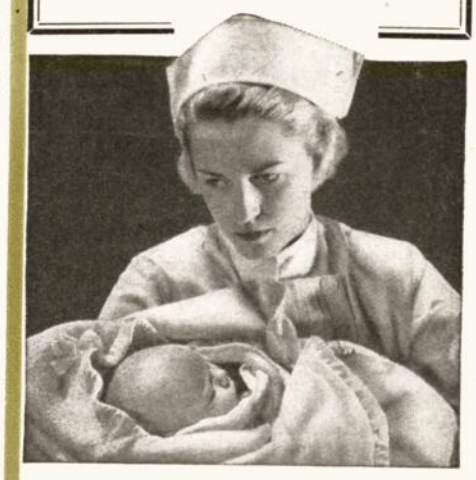
« Serai après-demain près de vous. Maman me rejoindra sous quinzaine. Espère Nicolas mieux en mieux. Amitiés, souhaits pour lui. Respectueuses tendresses pour vous. Olof.

— Nicolas, dit-elle d'une voix haletante, ils veulent bien de moi, ils m'acceptent . Rien maintenant ne pourra me séparer de lui.

Mlle Dieterlin réfléchit alors mûrement à la façon de prévenir son entourage, sans cependant ni l'alerter, ni l'impressionner.

Elle envoya à son oncle et à sa tante d'Epinal. «Le Songe d'une nuit d'hiver ». A ses amis du bourg aussi, au curé, au notaire, au docteur, avec une lettre confirmant qu'elle en était l'auteur. Puis elle attendit.

Sa vie a coûté une vie...



SON premier sourire, son premier regard sur la vie . . . et la maman ne sera pas là pour l'accueillir. Tous les ans, ce drame silencieux se répète mille fois au Canada. Tous les ans, mille bonheurs se changent brusquement en mille deuils . . . Mais pourquoi ? Dans plusieurs cas, une soumission rigoureuse aux conseils du médecin et un traitement suivi aux pilules FEMOL auraient évité ces conséquences douloureuses... Grâce à FEMOL, des milliers de femmes ont franchi avec sérénité les étapes pénibles de leur vie. Et combien d'entre elles, qui redoutaient tous les mois la période accablante, voient maintenant sans malaise, sans terreur, l'approche de la journée difficile ? FEMOL n'est pas un simple calmant : c'est un concentré végétal qui tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Pourquoi ne pas adopter FEMOL aujourd'hui même ?

POUR LA JEUNE FILLE POUR LA MAMAN POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Joignez-vous à la foule des femmes heureuses

La rareté des matières premières entraîne une diminution dans la production des pilules FEMOL. C'est pourquoi nous vous prions d'excuser votre pharmacien s'il lui arrive quelquefois d'en manquer.

LE FILM

Le cinémagazine des Canadiens français

La direction du « Film » ne néglige rien afin de mieux vous renseigner sur les activités cinématographiques du monde. Une correspondante est accréditée à Hollywood, Californie, spécialement à votre intention

•

Cinquante-deux pages de texte et de Photos . . . Un beau roman d'amour, magnifiques photos des plus célèbres vedettes françaises et américaines. Des Mots-Croisés.

Remplissez le coupon d'abonnement

Vous trouverez ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de cinéma LE FILM : $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour deux ans.

IMPORTANT.—Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS DE JOURNAUX · 10c

Les réactions furent immédiates. On lui écrivit, on la complimenta. Puis elle donna lecture de son roman à Catherine et à Kunz. Ceux-ci comprirent aussitôt. La vieille servante surtout prenait un air supérieur.

— Alors, c'est fini de vos cachotteries, Mademoiselle. C'était donc là vos beaux opéras. Et j'ai bien reconnu tout de suite que Monsieur Gérard c'était Monsieur le comte. Faut-il que vous en ayez des idées dans la tête.

Les Godefroy-Darville arrivèrent à Servance, le même jour que le prince. Pierre exultait. Son amitié fidèle pour Olof semblait décuplée par les liens nouveaux qui attacheraient son ex-condisciple à son coin de terre à lui. Sa bonne figure souriait sans cesse. D'ailleurs Olof apaisé, heureux, ne le tourmentait plus par ses sautes de caractère et son humeur inquiète.

Madame Godefroy-Darville, avec sa bonté et son tact parfaits, sut être à la hauteur des circonstances. Elle prépara tout à Servance, pour la réception de la reine, qui devança le moment de son arrivée de plus d'une semaine.

Odile lui fut présentée au château.

La jeune fille pénétra dans le grand salon, conduite par Olof qui lui tenait la main. Elle portait la toilette de velours noir qu'elle avait déjà revêtue pour la messe de minuit. D'instinct, elle accomplit devant la vieille dame aux cheveux blancs, au teint d'enfant, une révérence exquise de grâce à la fois fière et timide.

Elle crut qu'elle allait se troubler, mais dans le fin visage, elle reconnut les yeux d'Olof qui lui souriaient.

La viellle dame lui prit la main.

— Je comprends tout, maintenant que je vous ai vue, mon enfant. Ne tremblez pas, asseyez-vous près de moi, que nous parlions cœur à cœur.

Par discrétion Olof se retira. Pendant près de deux heures les deux femmes demeurèrent en tête à tête.

Lorsqu'il se retrouva seul avec sa mère, le comte l'interrogea anxieusement.

— Que pensez-vous d'elle, maman?

— Je pense que vous avez eu de la chance de découvrir cette fleur des neiges, dans ce coin perdu. Je ne vous en veux plus. Olof, d'avoir dédaigné nos belles compatriotes et je vous pardonnerai tout à fait si vous me donnez des petits-enfants qui auront des boucles noires et des yeux de jai. Cela me changera de tous ces bleuets qui me regardent, dans des frimousses de lait et de rose, sous des cheveux trop pâles . . .

Le comte sourit et se pencha sur les deux mains encore potelées.

— Vous êtes exquise, maman.

Le lenlemain, la reine visitait les Roches Rouges. Nicolas convalescent, ne savait quelle contenance prendre adossé dans son plus bel oreiller.

— Vous viendrez chez nous, jeune homme, lui dit-elle, aux vacances de printemps et alors vous vous remettrez complètement, parmi nos champs de primevères et de jacinthes sauvages.

Catherine racontait, avec force commentaires, les scènes auxquelles elle assistait à Kunz convalescent lui aussi.

— Tout de même j'ai dit à notre maîtresse ce matin : « Est-ce bien vrai que votre Monsieur soit un comte ? » Et sais-tu ce qu'elle m'a répondu, les yeux brillants de malice : « Figure-toi, Catherine, que je n'en suis pas si sûre que cela » Je crois que malgré tout notre demoiselle a l'air d'entrer dans une famille bien.

Tout de suite après le départ de sa mère, Olof alla faire sa demande à Epinal, chez l'oncle Walter. Là, il fut bien contraint de décliner son état civil.

Monsieur et Madame Dieterlin n'en crurent pas leurs oreilles. La tante soucieuse, pourtant, considérait l'étranger avec insistance. Elle prit la parole avec un certain embarras.

—Ecoutez, Monsieur, et ne vous formalisez pas de notre confusion. Mais il s'agit de notre nièce, n'est-ce pas, que nous aimons comme notre propre enfant. Nous voulons nous entourer de toutes les garanties. Mon fils a été reçu, en tant qu'officier de marine en croisière, à la cour d'Orionie. Je crois même qu'il a une photo de vous dans son secrétaire.

— Et vous désirez procéder à une vérification, dit Olof en riant de bon cœur, quoi de plus naturel, Madame, vous êtes tout excusée.

« Dites-moi, votre fils ne commandait-il pas « le Triton » ? Je me souviens de lui maintenant. J'avais oublié son nom . . . La coïncidence est extraordinaire.

Après cette découverte, l'oncle et la tante ne cherchèrent pas à dissimuler l'enthousiasme que leur causait le magnifique avenir promis à leur nièce, et ils promirent au fiancé de respecter son incognito jusqu'à la célébration du mariage.

Et Gracieuse ? l'instrument bien involontaire de tout ce bonheur. Chacun paraissait la négliger, mais Odile, fidèle à la tendre compagne de son rêve solitaire, s'échappait, pour aller s'asseoir, chaque jour, dans le petit kiosque du parc.

La confrontation entre le bourreau et la victime avait eu lieu. Tout s'était bien passé, soit que la biche n'eut pas reconnu la main ouverte, qui se tendait doucement vers son front bosselé soit qu'elle eût compris que dorénavant sa sécurité était inviolable.

Et, en cachette, Odile avait bourré Catherine de recommandations.

— N'oublie pas, surtout, lorsque je ne serai plus là. A quatre heures ses petits beurres. Retourne sa litière. Fais qu'elle ne s'ennuie pas. D'ailleurs, lorsque Kunz sera rétabli, il pourra l'emmener avec lui, en forêt. Et chaque matin, va jouer avec elle.

Catherine, devant cette perspective de l'abandon des Roches Rouges par sa jeune maîtresse, épongeait ses yeux, du coin de son tablier et promettait tout ce qu'on voulait.

— Entendu, Mademoiselle, si je la vois trop se languir, je courrai après elle, je me roulerai dans la neige comme vous, je ferai des parties de cache cache, enfin, je vous la rendrai, comme vous me l'aurez laissée.

Odile convoque pour un goûter intime ces amis du bourg. Tout naturellement elle leur présenta le comte Olof.

Un ami de Pierre Godefroy-Darville et de plus mon fiancé.

Chacun prit à part le pseudo-comte pour l'assurer qu'il avait une chance tenant du miracle et qu'aucune jeune fille au monde n'arrivait au petit doigt d'Odile Dieterlin (ceci sous-entendait, naturellement, qu'on était beaucoup moins sûr de ses mérites, en dépit de son titre de comte qui n'éblouissait personne.)

Olof, radieux, donnait raison à leur amitié jalouse et à leur méfiance.

Ce ne fut qu'après la cérémonie, qui eut lieu, très simplement en février, avec Pierre Godefroy-Darville comme témoin d'Olof, Monsieur Walter Dieterlin comme témoin d'Odile, que les Vosges apprirent par ce mirage.

Les braves gens du bourg avaient trouvé que les noces avaient bien peu d'éclat et Catherine en avait même été humiliée.

Le jeune couple était d'abord allé installer Nicolas à Cannes, pour qu'il y prit une longue convalescence, puis était reparti pour le pays du comte.

Un journal du soir de Paris révéla au public l'heureux dénouement sous le titre : « Le plus féérique roman d'amour ». Un prince épouse une romancière française de vingt-trois ans. »

Les journaux de la région reproduisirent l'article. Le village en fut bouleversée. Le curé, le notaire, le docteur, les innombrables amis d'Odile s'abordaient, se congratulaient. Une délégation monta jusqu'aux Roches Rouges afin de prévenir les Kunz.

Catherine dut s'asseoir de saisissement, puis elle s'écria :

— Voilà donc la surprise que m'avait annoncée Mademoiselle avant de partir. Oh les cachottiers, les cachottiers, ils me le paieront et tout prince et princesse qu'ils soient, ils verront comment je les recevrai la prochaine fois.

Ce soir là, dans les vallées encore recouvertes de neige, bien des fronts jeunes ou vieux se courbèrent, afin de lire dans le journal étalé sur la table familiale, le merveilleux conte, le vieux conte, dont pas une imagination humaine n'a sans doute manqué de s'enchanter.

. . . « Il était une fois une bergère, belle comme le jour et un fils de roi . . . »

Ce conte bleu, que la vie dans ses multiples caprices, avait voulu réaliser et qui se termine toujours par la phrase qui arrête la belle aventure aux joies suprêmes de la famille, du foyer béni et fécond.

. . . « Ils se .marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. »

FIN

NOTRE ATMOSPHERE

(Suite de la page 11)

Y A-T-IL UNE SCIENCE DE L'ATMOSPHERE ?

Oui, c'est la météréologie, désignée dans certains milieux et par abréviation, la "météo". Elle n'a existé, pendant longtemps qu'à l'état empirique dans les almanachs qui prédisaient la pluie et le beau temps au petit bonheur. En 1648, Pascal a déjà pressenti la relation des variations barométriques avec les vicissitudes de l'atmosphère ma's c'est en 1860 que l'astronome Leverrier fut véritablement l'inventeur de la météréologie. Le premier congrès international de la nouvelle science se tint en 1873 mais c'est depuis la guerre de 1914 que la météo fut classée au rang des sciences officielles et, depuis, elle a rendu et rend toujours d'immenses services.

QUELLE EST LA VITESSE DES DIFFERENTS VENTS ?

Une petite brise voyage à raison de trois cents pieds par minute ; un vent léger atteint douze cents pieds, toujours par minute ; un vent fort fait trois mille pieds ; un vent de tempête 4,500 pieds ; une tempête forte près de sept mille pieds et un ouragan plus de huit mille pieds. Occasionnellement, il y a des vents d'une plus grande vitesse encore mais ce sont alors des trombes ou des cyclones, qui causent une grande dévastation partout sur leur passage.

Pas de secret quand vous avez MAUVAISE HALEINE



Ne prenez pas de chance-

EMPLOYEZ LA POUDRE A DENTS COLGATE

Si on ne vous dérobe pas de baisers, rappelez-vous ceci—76% de tous les adultes ont mauvaise haleine. Et ce qu'il y a de regrettable, c'est que les AUTRES s'en aperçoivent toujours avant VOUS. Ne prenez pas de chances! Employez la Poudre à Dents Colgate.

Des épreuves scientifiques prouvent à l'évidence que dans sept cas sur dix la Poudre à Dents Colgate enraye instantanément la mauvaise haleine orale.

VOUS ÉPARGNE DE L'ARGENT !

Comparée à d'autres grandes marques, un grosse boîte de Colgate vous donne jusqu'à *30 brossages en plus*, une boîte géante, jusqu'à *40 brossages en plus*—sans qu'il vous en coûte un cent de plus!

CONSEIL AUX FUMEURS!

La Poudre à Dents Colgate est un des moyens les plus rapides et les plus faciles de se protéger contre les taches et l'odeur de tabac! Procurez-vous de la Colgate aujourd'hui.

POUDRE A DENTS COLGATE
25c 40c



PURIFIE L'HALEINE TOUT EN NETTOYANT LES DENTS

JOUEZ DE LA GUITARE

APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.



LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENR.
122E, Blvd. Charest, Québec.

LES MONTRES
Tissot
RÉPUTÉE DEPUIS 1853

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps.
3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez nos coupons d'abonnement

Prolongez La Vie Du Tissu

15 CENTS TOUT AU PLUS LEUR ASSURE UN NOUVEAU SERVICE

Ne mettez pas de côté, à cause de son ton fané, un vêtement qui vous plait. Vous pouvez le colorer ou le teindre. Sa couleur ravivée le rajeunira. Une enveloppe blanche de teinture Diamond colore n'importe quelle matière textile: coton, lin, rayonne, soie, laine ou autre mélange. Seize couleurs ravissantes sont à votre choix.

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

POUR 1c PAR JOUR
obtenez toutes les
VITAMINES
A et D
qu'il vous faut



Faciles à prendre
Agréables au goût

L'insuffisance de vitamines A et D peut nuire sérieusement à la bonne santé et à la nutrition. Ceci est surtout vrai en ce qui concerne les enfants en croissance et les adolescents. Mais, maintenant, tous les membres de la famille peuvent être sûrs d'avoir les deux vitamines A et D s'ils prennent des Comprimés de Vitamines A et D marque One-A-Day.

Chaque comprimé contient la même quantité de vitamines A et D qu'il y a dans 1½ cuillerée à thé d'huile de foie de morue du standard minimum. Les Comprimés "One-A-Day" sont agréables à prendre. Ils peuvent être avalés en entier, mâchés . . . ou, pour les jeunes enfants, écrasés et ajoutés à la nourriture ou au breuvage.

Vous prenez seulement un comprimé par jour—et cela vous coûte seulement un sou par jour quand vous achetez le gros format. Demandez les Comprimés de Vitamines A et D marque ONE-A-DAY.

30 comprimés . . . 45c
90 comprimés . . . $1.00
180 comprimés . . . $1.80

Fabriqués par Miles Laboratories, Toronto

ONE A DAY

COMPRIMÉS de VITAMINES A et D

Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement). Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
Propriétaires

975, rue de Bullion Montréal

NOS VIEILLES FAMILLES

Par Emile FALARDEAU

NOURY

M. P. N.; Montréal, Qué.

Vos origines se lisent ainsi :

Louis Nourris, dit Saint-Martin, est né en France vers 1730. Il était le fils de François Nourris et de Jeanne Dalmarre, demeurant dans la paroisse de Sainte-Catherine, au diocèse d'Agen.

Le 16 novembre 1761, à Soulanges, il épousait Marie Josette Charbonneau, fille de Jean Charbonneau et de Marie Agathe Chaussé.

•

BOLDUC

M. C. B., Macamic, P.Q.

Un seul colon est l'ancêtre de toutes les familles actuelles :

Louis Baulduc, Procureur du Roi en la Nouvelle-France (Canada). Il naquit vers 1643 du mariage de Pierre Baulduc et de Gilette Pijard, demeurant dans la paroisse de Saint-Benoit, diocèse de Paris.

Ie 20 avril 1668, Louis Baulduc épousait à Québec Elisabeth Hubert, fille de Claude Hubert et d'Isabelle Fontaine dont les parents demeuraient dans la paroisse de Saint-Gervais, diocèse de Paris.

•

DESFORGES dit ST-MAURICE

Mme Vve. J. P. R., Senneterre, P.Q.

Les origines de votre famille se lisent ainsi :

Votre premier ancêtre arriva au Canada en 1687 faisant partie des troupes accompagnant le gouverneur Denonville. Jean Desforges dit St-Maurice fut versé dans la compagnie du sieur de Lorimier. Cette compagnie fut cantonnée à Lachine. C'est en cet endroit qu'il s'y mariait le 14 février 1689 avec Marie Marguerite Verdon. Celle-ci était la fille de Jean Verdon et de Marguerite Richer. Jean Desforges est né vers 1656. Il était le fils de Jean Desforges et d'Anne Bernard de la paroisse Saint-Georges, diocèse de Périgneux, (département de la Dorgogne.)

•

OUELLETTE

Mme J. M., Ile Verte, Qué.

Le premier ancêtre connu est :

René Hoélet (ce nom a aussi été inscrit Oylet. Houellet) est né vers 1635. Il était le fils de François Hoélet et d'Elisabeth Baré, demeurant dans la paroisse de Saint-Jacques du Haut Pas, diocèse de Paris.

Celui-ci s'est marié deux fois à Québec. Le premier mariage eut lieu le 8 mars 1666. A cette occasion il épousait Anne Rivet, née en France vers 1642. Cette dernière était veuve de Grégoire Hisse.

Du premier mariage sont nés cinq garçons. Anne Rivet décéda à Québec où elle fut inhumée le 7 avril 1675.

Il convolait en secondes noces avec Thérèse Mignot le 6 février 1679. Celle-ci était veuve de Nicolas Lebel.

Du second mariage il eut deux garçons et six filles.

Votre premier ancêtre décéda à Sainte-Anne de la Pocatière où il fut inhumé le 15 janvier 1722.

•

SPENARD

M. J. P. S., Drummondville, P.Q.

L'ancêtre de toutes les familles Spénard du Canada était natif de l'Allemagne. — Ceci ne veut pas dire que ceux qui sont nés dans ce pays n'ont pas été de bons sujets. — Il signait André Spennert, mais son nom a été enregistré Spinard et Spénard. Ce fut ce dernier nom qui a été conservé à travers les générations pour se continuer jusqu'à nos jours.

André Spennert était cordonnier de son état. Il est né vers 1667 du mariage de Génardt Spennert et de Madeleine Fizenay. Ceux-ci demeuraient au Bourg de Ressendall, au diocèse de Mayenne, en Allemagne.

Le 20 mars 1690 (Greffe du notaire Genaple) André passait un contrat en vue de son futur mariage avec Marie-Charlotte Arnaud. Leur mariage eut lieu à Québec le 5 avril 1690. La nouvelle épouse était la fille de René Arnaud et de Marie Vignier.

Ce couple eut cinq garçons et trois filles. Il y aurait donc cinq lignées collatérales par rapport à l'ancêtre ; ce qui explique la raison du peu de connaissance entre les membres des familles de ce nom.

André Spennert décéda à Québec où il fut inhumé le 19 mars 1717.

•

JOURDAIN dit LAFRANCE

Mme Geo. A. B., Amesbury, Mass., E.-U.

Il y a plusieurs souches du nom de Jourdain, mais puisque vous avez eu la bonne idée d'y ajouter le surnom attaché à votre lignée de famille, nous pouvons vous en donner l'origine.

François Jourdain dit Lafrance est né vers 1670 du mariage de Charles Jourdain et de Catherine Derins qui demeuraient à Saint-Martin de Graye sur Mer, (département du Calvados) en ancienne province de Normandie.

Le 7 janvier 1712, à Montréal, celui-ci épousait Geneviève Benoit, fille d'Etienne Benoit dit Lajeunesse et de Nicole Chandoyseau.

•

JONCAS

M. J. J., Colomb, Comté de Gaspé Sud.

Voici les origines de votre famille:

Pierre Joncas dit Lapierre, probablement soldat dans une compagnie du régiment de Carignan. Né vers 1648, il était le fils d'Antoine Joncas et d'Arnaude Galline, demeurant à Maurens, au diocèse de Lombez, (département du Gers).

Le 8 juin 1672, à Sainte-Famille de l'Ile d'Orléans, il épousait Jacqueline Boulé (et Boulay), fille de Robert Boulé et de Françoise Grenier.

Pierre Joncas dit Lapierre décéda à Saint-Thomas de Montmagny où il fut inhumé le 21 mai 1717. Sa veuve lui survécut dix-neuf ans. Elle fut inhumée au même endroit, le 22 février 1736.

N'Oubliez Pas,
QUAND VOUS ACHETEZ DES
BEIGNES
DE VOTRE BOULANGER,
DE CHERCHER CE
SCEAU D'APPROBATION
SUR CHAQUE PAQUET



Pour être *sûr* d'obtenir des beignes faits de pâte à gâteau, légers, savoureux, cherchez sur le paquet le Sceau d'Approbation de la Qualité Eprouvée.

Seuls se peuvent identifiés par ce sceau les beignes préparés selon les formules soigneusement contrôlées de Qualité Eprouvée. Faites de ce sceau votre guide dans le choix de beignes délicieux, nutritifs.

SAINE ALIMENTATION *Et* PLAISIR À MANGER

Vos NERFS



Le Docteur vous dit: "Ce sont vos nerfs, Madame, qu'il faut soigner." Et vous demandez: "Est-ce grave?" C'est peu de chose, si vous n'attendez pas, c'est la porte ouverte aux troubles les plus graves si vous vous négligez, car les nerfs gouvernent tout l'organisme. Prenez au plus tôt du GLOBEOL. C'est à la fois le tonique du coeur, des muscles et des nerfs. Il regénère le sang le plus appauvri. Le GLOBEOL réadapte merveilleusement les neurasthéniques à la vie normale et augmente la force de vivre.

GLOBÉOL

Nourrit les nerfs et regénère le sang.

Se vend en boites de 120 pilules dans toutes les bonnes pharmacies.

Ecrivez à Casier Postal 27 Station N. Montréal, pour recevoir brochure gratuite: "Connaissez-vous ?"

CHATELAIN J.J. **C'est un produit CHATELAIN FABRICANT DE L'URODONAL**

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, $1 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans. IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

De nos Lecteurs

Il nous fait plaisir de publier ci-dessous une lettre des plus intéressantes qui nous vient de M. Philippe Cantave, vice-consul d'Haïti à Montréal :

Monsieur le Directeur,

En lisant "La Revue Populaire" du mois de septembre, j'ai été très étonné de voir, à la page 61, sous le titre : "Noms à coucher dehors", ce qui suit :

"M. David Kaphokoakimlokervoscalinemaghanok vient d'être nommé Maître de Poste à Haïti, avaient annoncé les journaux américains, et plus d'un lecteur est resté sans doute rêveur devant un nom d'une telle longueur."

C'est certainement par erreur qu'un tel nom a été mentionné comme étant celui du Maître de Poste en Haïti.

L'actuel Administrateur général des Postes dans mon pays est M. René Dreyfus.

Rappellerais-je, dans l'intérêt de la vérité et pour ceux qui l'ignorent, que les noms haïtiens comme ceux des Canadiens français sont : Roy, Lescot, Vincent, Lamothe, Grimard, etc.

Il y a, au surplus, des endroits qui s'appellent Vaudreuil, Trois-Rivières.

Ces homonymes s'expliquent aisément : nous fûmes, durant deux siècles, colonie française et, comme au Canada, nous avons fidèlement conservé de nos communs ancêtres français les noms, les usages, les mœurs et la langue de notre ancienne Mère-patrie, la France, et nous tenons à garder jalousement, sur ce continent américain, ce précieux héritage.

Un ancien Ministre de France à Port-au-Prince, M. Jarousse de Sillac, dans une de ses brochures : "Haïti ou l'île enchantée" a écrit :

"C'est une surprise agréable pour le visiteur, lorsqu'il demande le nom des sites qu'il rencontre, de les entendre désigner par un joli nom du langage de France, tels que les suivants, disposés en alexandrins .

Bois-d'Avril, Bassin Bleu, Bel-Air, Belles Fontaines, Peu de Chose et Pacot, Babiole et Bois de Chêne, Castel-Fleuri, Croyance et Nouvelle-Touraine, Croix des Bouquets, Rivière-froide et Mer-frappée.

Tous ces beaux noms, d'une euphonie parfaite, sonnent comme une fanfare et rappellent parfois de grands souvenirs."

Puis-je vous demander de bien vouloir publier, dans le prochain numéro de votre intéressante revue, la présente lettre, afin que vos nombreux lecteurs soient sérieusement renseignés sur les noms haïtiens.

Mes compatriotes qui reçoivent en Haïti "La Revue Populaire" et qui prennent toujours le plus délicat des plaisirs à la lire, éprouveront, j'en suis convaincu, une réelle satisfaction de cette mise au point.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, je vous prie, avec mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments distingués.

PHILIPPE CANTAVE,

Vice-Consul d'Haïti.

Les femmes sont épatantes!

Tenir une maison et nourrir une famille, voilà qui n'est pas toujours une partie de plaisir. Vous faites—tous les jours—du travail supplémentaire, avec vos mains, votre tête, votre coeur . . . et vous faites une belle oeuvre.

Vous savez que la nourriture et la santé, la victoire et les vitamines sont intimement liées. Vous savez que le rationnement est nécessaire et vous faites mentalement les calculs les plus compliqués sans compter l'exercice de mémoire que demande le souvenir des dates d'échéance des coupons. L'on ne peut empêcher la rareté des produits, donc si vous ne pouvez vous procurer ceci vous y substituerez cela. Vous conservez, vous préservez, vous prolongez, vous économisez.

Vous êtes ingénieuses, industrieuses et enjouées. La patience et la bonne humeur ne vous font jamais défaut.

Vous avez tout le courage des femmes de pionniers et vous êtes armées du pouvoir et de l'influence de quantité de nouveaux procédés et idées neuves.

Somme toute, vous êtes épatantes!
C'est exactement ce que nous pensons et nous voulons vous le dire.

MÉNAGÈRES DU CANADA,
NOUS VOUS RENDONS HOMMAGE!

OXO

Les fabricants d'OXO sont très heureux de savoir que les Cubes OXO et le Fluid OXO sont des aides précieuses à la Ménagère pour la préparation des Repas en Temps de Guerre.





LITTÉRATURE

SA SAINTETE LE PAPE PIE XII

Par Georges Goyau
de l'Académie Française

Il est difficile d'écrire une vie aussi pleine, aussi mouvementée que celle du Chef actuel de l'Eglise Catholique. Personne ne devait y réussir mieux et d'une façon plus attachante que Georges Goyau, l'écrivain que le Pape a beaucoup aimé.

C'est au sujet de cette biographie remarquable que le Saint-Père écrivait : "Certes ce sont des paroles trop élogieuses qu'il a écrites sur Notre personne, soit à l'occasion de Nos légations à Lourdes, à Lisieux et à Paris, soit lors de Notre élévation à la chaire de Saint-Pierre".

A la vérité, ces pages ne sont pas trop élogieuses. Confident de Pie XII, Georges Goyau a pu donner des détails précis qu'on ne retrouve pas ailleurs sur l'homme, le prêtre, le chef politique et spirituel. Son édifiante biographie constitue le document le plus complet, le plus véridique et le mieux écrit sur le chef des catholiques.

Dans ce livre que tous aimeront, on repasse tous les grands événements de sa vie : c'est d'abord Eugenio Pacelli étudiant à Rome : puis on assiste à sa nonciature, de 11 ans en Allemagne, à l'époque de la 1ère guerre mondiale ; ensuite en 1930 Pie XI appelle Monseigneur Pacelli au Secrétariat d'Etat. Alors les événements se succèdent rapidement : le Cardinal Pacelli préside le Congrès Eucharistique de Buenos Aires, il dirige la Légation de Lourdes, il visite les Etats-Unis, prépare avec le Président Roosevelt le rétablissement des relations entre les Etats-Unis et le Vatican.

Mais tous ces grands faits auxquels il faudrait en ajouter de nombreux autres, préparent le suprême événement : son élévation à la Chaire de Saint-Pierre.

Ce livre émouvant et complet nous donne un portrait extrêmement sympathique d'un des seuls hommes dont l'intelligence éclairée et l'influence spirituelle puissent préparer une paix juste et durable.

Un volume de 192 pages, Albin Michel, Paris, éditeur. Réédition : Les Editions Variétés, Montréal. Prix $0.60. Par la poste $0.65. En vente dans toutes les librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

●

OEUVRES COMPLETES D'ARTHUR RIMBAUD

Les amis des lettres ont accueilli avec enthousiasme la nouvelle que les Editions Bernard Valiquette viennent de publier, les Oeuvres complètes d'Arthur Rimbaud, l'un des poètes les plus précoces du XIXe siècle.

Précurseur du symbolisme, Rimbaud a continué l'œuvre de Baudelaire, cherchant entre les sons, les couleurs, etc., des correspondances nouvelles, comme l'illustre si bien son Sonnet des Voyelles. Il a exercé une influence profonde sur les poètes de sa génération, surtout Verlaine.

Enfant studieux, adolescent indomptable et nomade, il avait, à 17 ans, déjà écrit le Dormeur du Val et le Bateau ivre, son poème le plus célèbre. En 1873, il alla à Londres et en Belgique avec Verlaine qui, à la suite d'une crise passionnelle, tira sur lui deux coups de revolver et fut mis en prison. Rimbaud écrivit alors Une saison en enfer, Autobiographie psychologique. En 1886, Verlaine publia de lui les Illuminations, prose et vers.

C'est donc une aubaine exceptionnelle que les Editions Bernard Valiquette offrent au public en mettant sur le marché le Oeuvres complètes d'Arthur Rimbaud. Comme le tirage est limité, on ferait bien de retenir dès à présent son exemplaire.

Les Oeuvres complètes d'Arthur Rimbaud se vendent au prix de $1.00 ($1.10 par la poste) aux Editions Bernard Valiquette Ltée, Case postale 26, Station "H", Montréal (Tél. FItzroy 3584) et dans toutes les bonnes librairies.

●

L'AME DE LA FEMME
Par Gina Lombroso

Pour répondre à de nombreuses demandes, la Librairie Granger vient de réimprimer cet ouvrage si estimé. L'auteur, dans sa préface, se défend d'avoir voulu écrire un livre scientifique. C'est le fruit, non pas de savantes recherches psychologiques et philosophiques, mais d'observations spontanées sur la femme, de longues réflexions sur les douleurs qui assombrissent sa vie et qui pourraient lui être évitées.

Le cœur, l'âme, l'intelligence de la femme, les problèmes de l'amour, de la justice, de la culture ne sont pas examinés ici au point de vue théorique pour apporter une nouvelle pierre à l'édifice de la psychologie, mais au point de vue pratique, pour acheminer l'homme à comprendre la femme, pour aider la femme à résoudre quelques-uns des problèmes qui la préoccupent le plus, pour chercher à établir ses véritables aptitudes, ses véritables aspirations, ses caractéristiques et les conséquences sociales qu'on peut en tirer.

Dans cette nouvelle édition refondue et augmentée, nombre de qualités et de défauts qui étaient à peine indiqués dans la première édition, sont ici amplement développés ; tels la modestie, l'ambition, la tendresse, la compassion, l'activité, le dévouement. D'autres n'étaient pas même mentionnés qui sont ici longuement examinés : tels le goût de plaire, la mondanité, la coquetterie, la pitié, la cruauté, la générosité, la propension à se plaindre, l'attention, l'inattention, la mobilité, la tenacité, la sincérité, le mensonge, la probité, la curiosité, le sens du provisoire, l'adaptabilité, etc.

Edition entièrement refondue et considérablement augmentée. Librairie Payot, Paris. Ouvrage réimprimé et distribué par la Librairie Granger Frères. Limitée, 54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal. — In-12 de 398 pages. Prix $1.25 (franco $1.35).

●

LA CONQUETE ECONOMIQUE
(Tome III)

par Edouard Montpetit

(Perspectives)

M. Edouard Montpetit vient de publier aux Editions Bernard Valiquette le troisième tome de « La

Conquête Economique » où il a réuni ses études les plus importantes résumant l'ensemble de sa doctrine sociale. Les deux premiers tomes consacrés à notre capital humain et à nos ressources naturelles, etc., ont été rapidement épuisés.

Le troisième tome : « Perspectives » comprend huit chapitres qui traitent de questions d'une brûlante actualité comme on pourra en juger par les sujets qui en font l'objet tels que : Introduction au civisme ; le milieu ; pratique et la doctrine sociale catholique ; l'épiscopat américain et la question sociale ; le rôle social des universités ; la politique commerciale du Canada ; les deux conventions franco-canadiennes ; les expositions à l'étranger.

Comme le dit si bien le Révérend Père Romain Légaré, o.f.m., cette œuvre de M. Montpetit aboutit, en définitive, à mettre en valeur l'idée de civilisation et de culture, à prôner, pour les progrès de notre groupe ethnique, une culture canadienne et française. Par une pensée riche et toujours rattachée au réel, par une phrase artistique, d'où émane une zone de poésie et qui s'apparente à la méthode littéraire des meilleurs sociologues français, M. Montpetit donne le plus triomphant démenti à ce mot dédaigneux de Thiers : « L'économie politique est un genre de littérature plus ennuyeux que les autres. »

La pensée maîtresse de M. Montpetit peut se résumer dans ce passage que nous extrayons de « Perspectives » : « Plus que jamais la nation réclame des citoyens, des hommes qui se plient à l'ensemble du devoir social. Les complexités et les dangers de notre civilisation où la recherche du bien-être et de la fortune prédomine, l'égalité politique et l'accession du peuple à la conduite des affaires publiques, les répercussions du développement économique qui a engendré de nouvelles misères et atteint l'homme dans sa vitalité ; tout cela, joint à un égoïsme tenace, exige que les membres de la communauté s'unissent pour arrêter les excès, remédier aux maux, sauvegarder le principe moral de la société.

La Conquête Economique (Tome III) — Perspectives, — par M. Eouard Montpetit, est en vente au prix de $1.00 ($1.10 par la poste) aux Editions Bernard Valiquette, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies.

•

LADY FLORENCE

Un roman d'amour

Par Madeleine d'Angreville

Une jeune française vivait retirée du monde, derrière les hautes murailles de son château. Le hasard amena devant sa porte un jeune lord anglais. C'est l'idylle à l'ombre du vieux donjon.

Le bonheur ? Certes, tout le monde l'aurait cru ! Et cependant Lady Florence devra verser bien des larmes, partir pour des villes lointaines, avant de réaliser son rêve.

Lectrices de Delly, Guy Chantepleure, Max du Veuzit, voici un nouveau roman captivant. Du romanesque, des lieux enchanteurs, de la joie, du désespoir, et enfin le triomphe de l'amour.

Une lune de miel en pleine guerre, un voyage merveilleux : Le Touquet, Cannes, New-York, Montréal, et un château au pays de Galles.

Madeleine d'Angreville inaugure avec *Lady Florence* une carrière littéraire qui lui vaudra d'enthousiastes lectrices.

Un beau volume in-12, de 256 pages. Prix : l'exemplaire $1.50 — par la poste $1.60. Editions Didier, New-York ; Editions Beauchemin, Montréal.

•

LE JEU RETROUVE

par Marcel Raymond

Aujourd'hui que le Vieux-Colombier appartient à l'histoire littéraire il semble de plus en plus évident que tout le théâtre contemporain jusqu'à nos jours a été influencé par la forte personnalité de Jacques Copeau. C'est ce que Marcel Raymond a voulu mettre en lumière dans *Le Jeu retrouvé*.

C'est la première fois que la vie et l'influence de Jacques Copeau font le sujet d'un livre. Appuyé sur une documentation solide et aidé des confidences de plusieurs personnes, dont Henri Ghéon, Ludmilla Pitoëff et Gustave Cohen, qui avaient suivi de près l'effort de Copeau. Marcel Raymond retrace toute la vie de ce rénovateur du théâtre, depuis ses divertissements d'enfant jusqu'à sa nomination à la Comédie-Française.

Le côté extraordinaire de la carrière de Copeau c'est que son influence ne commence à se faire sentir qu'après la fermeture du Vieux-Colombier mais, à partir de ce moment, elle est à la source des plus audacieuses démarches du théâtre des vingt-cinq dernières années, y compris le formidable essor du théâtre religieux.

Comme l'a écrit Gustave Cohen, dans son *Avant-Propos*, le lecteur trouvera dans *Le Jeu retrouvé* « un tableau presque complet de notre vie littéraire dramatique en ce qu'elle eut de plus vivant et de plus nouveau. »

(Prix : $1.50; par la poste, $1.60).

•

PENSEES

par Charles Péguy

avec une préface du cardinal Jean Verdier

Pensées est un livre qui fait suivre au lecteur la laborieuse préparation de l'âme de Péguy. Ici on ne trouve pas de longs poèmes, mais des sentences brèves, pleines de vie, impérieuses comme des commandements militaires.

On sent que Péguy cherche sa route vers plus de vérité, de justice et de charité. Il sait, il sent qu'il ne peut se sauver seul. Aussi veut-il que tous ensemble, la main dans la main, s'acheminent vers le Salut.

De là son appel, si plein d'une rude franchise aux hommes de son temps, pour les arracher aux mensonges et les entraîner vers la vérité qu'ils ignorent. (Un volume de 130 pages. Prix 60¢, par la poste 65¢ En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.)

•

IMAGES D'ALAIN-FOURNIER PAR SA SOEUR ISABELLE

par Madame Isabelle Rivière

Images d'Alain-Fournier par sa sœur Isabelle, ouvrage dû à la plume de madame Isabelle Rivière, viennent d'être réimprimées par les Editions Bernard Valiquette. Ces pages inspirées nous permettent de mieux saisir les nuances de ces deux âmes d'élite, écrivains à la plume alerte et limpide et d'une inspiration si délicate.

Alain-Fournier, tué à la guerre, fut l'auteur d'un seul livre : *Le Grand Meaulnes* qui depuis plus d'un quart



Aucun d'eux ne se doutait

QU'ELLE AVAIT DES VARICES

● Des milliers d'hommes en service actif la consultaient tous les jours sans se douter qu'elle redoutait autrefois de rencontrer des étrangers parce qu'elle se sentait gênée à cause de ses varices.

Vous aussi, qui avez des varices, pourrez retrouver votre assurance, être à l'aise et avoir de belles jambes. Les Bas Élastiques Bauer & Black assurent du soulagement et un support bien réparti sur toute la jambe. Ils sont légers et frais; de couleur chair pour être presque invisibles sous le bas fin et pour atténuer les décolorations de la peau causées par les varices. Ils sont spécialement conçus pour les femmes qui veulent être actives, sûres d'elles-mêmes et jolies malgré les varices.

Si vous avez la chance d'avoir des Bas Élastiques Bauer & Black, lavez-les régulièrement dans de l'eau tiède mousseuse, et faites-les sécher loin de la chaleur et des rayons du soleil, afin de les faire durer.

EN TÊTE EN FAIT DE SUPPORTS ÉLASTIQUES

BAUER & BLACK

BAS *Elastiques*

Bas Élastiques . . . Bandages Tensor
Molletières et Genouillères Élastiques

Boutons et Vers à Tête Noire

Soulagés par cet Onguent Médicinal

Que vous soyez en costume de bain ou en robe de soirée, vous serez beaucoup embarrassée par les affections de la peau et les irritations sur les épaules, le dos, ainsi que sur le visage.

Pourquoi ne pas faire quelque chose pour enrayer cette condition—quelque chose qui vaut la peine. L'Onguent du Dr. Chase est un produit médicinal sur lequel vous pouvez vous fier pour clairer les troubles de la peau de cette sorte ainsi que les démangeaisons et l'eczéma.

Les mères qui sont accoutumées d'employer l'Onguent du Dr. Chase pour la peau du bébé et pour l'eczéma le trouvent plaisamment doux et calmant et bientôt elles prennent l'habitude de l'employer elles-mêmes pour les affections de leur peau. 60 cents la boîte. Bocal économique, contenant cinq fois autant, $2.00.



L'Onguent Dr. Chase



LE SECRET D'UN BON ESTOMAC

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG., Montréal

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour un an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois. IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE. LIMITEE

975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.



de siècle n'a cessé de grandir, au point que si cet écrivain avait écrit autre chose, on eût dit : « Après *Le Grand Meaulnes*, il aurait fallu qu'Alain-Fournier pût se taire pour toujours. »

Images d'Alain-Fournier par sa sœur Isabelle met à nouveau ce chef d'œuvre en lumière. Ainsi que l'écrivait André Rousseaux ces souvenirs contiennent exactement tous les dessous et, pour ainsi parler, tout le matériel du *Grand Meaulnes*. Si le *Grand Meaulnes* garde ce charme qui nous captive, le «livre d'Isabelle» aide à comprendre pourquoi, après que le livre de son frère nous l'a fait sentir. Le frère et la sœur n'ont pas voulu évoquer seulement la poésie naturelle des souvenirs d'enfance ; ils ont voulu faire une évocation de la vie enfantine qui fût une sorte de clef magique d'une autre vie. Car l'aventure dont *Le Grand Meaulnes* développe le récit, c'est l'évocation d'un amour immense et pur comme il en peut naître dans un cœur d'enfant ou chez un adolescent dont l'âme peut être troublée sans que les sens le soient encore. Au royaume merveilleux où l'amour rêve d'échapper à la condition humaine, l'œuvre des deux écrivains prend place dans la littérature français au chapitre du « vert paradis des amours enfantines. »

Images d'Alain-Fournier par sa sœur Isabelle est en vente au prix de $1.50 ($1.60 par la poste) aux Editions Bernard Valiquette, Case postale 26, Station "H", Montréal. (Tél. FItzroy 3584) et dans toutes les bonnes librairies.

•

JEUX DE CARTES ENCYCLOPEDIE

Encyclopédie. Qui ne connaît les jeux de cartes *Encyclopédie* de l'abbé Etienne Blanchard, p.s.s. et ne s'est amusé ferme avec les trois premiers? Trois nouvelles séries viennent de paraître (4e, 5e et 6e séries), nouvelle sorte de S.V.P. On peut se les procurer chez l'auteur, Eglise Notre-Dame, Montréal, ou chez les libraires, moyennant 35 sous chaque jeu, qui se vent séparément. Les six jeux pour $2.00.

•

MAITRES ET TEMOINS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

par Pierre Brodin

Pour faire suite à son premier recueil d'essais sur les *Ecrivains Français de l'Entre-deux-guerres*, M. Pierre Brodin vient de publier aux Editions Bernard Valiquette une nouvelle série d'études sous le titre : *Maître et Témoins de l'Entre-deux-guerres*, portant sur cinq maîtres et représentants caractéristiques de la génération de l'entre-deux-guerres.

Ces dix écrivains présentent des aspects fort divers du génie français. On trouvera dans le premier groupe un poète héroïque, « prophète des temps modernes », un nationaliste impénitent, un doctrinaire de la monarchie, un « citoyen contre les pouvoirs », un délicat apôtre du cosmopolitisme littéraire. Dans le second groupe figurent un « honnête homme du XXe siècle », un « voyageur traqué », un grand chrétien irréductible, un poète païen de la Haute-Provence, un frémissant révolté de la génération de 19. Entre Maurras et Alain, entre Morand et Bernanos, en passant par Péguy, Benda, Larbaud, Maurois, Morand, Giono et Chamson, que de différences et combien les contrastes semblent l'emporter sur les ressemblances ! Pourtant, ainsi que le remarque si bien l'auteur en analysant leur carrière et leurs œuvres, ces maîtres et témoins de l'entre-deux-guerres offrent un trait commun : ils ont aimé leur pays, ils ont enrichi le patrimoine littéraire et intellectuel de leur nation, ils se sont montrés dignes de leurs prédécesseurs et de la grande tradition des lettres françaises.

Maîtres et Témoins de l'Entre-deux-guerres, par Pierre Brodin, est en vente au prix de $1.25 ($1.35 par la poste) aux Editions Bernard Valiquette, Case postale 26, Station "H", Montréal. (Tél. FItzroy 3584) et dans toutes les bonnes librairies.

•

HITLER ET LE CHRISTIANISME

par Edmond Vermeil

Hitler a écrit dans *Mein Kampf* : « Rien ne me retiendra d'extirper d'Allemagne le Christianisme jusqu'à ses dernières fibres et racines ». Il l'a dit maintes fois : « A la doctrine chrétienne touchant la valeur infinie de l'âme humaine individuelle et de la responsabilité personnelle, j'oppose froidement, et en toute clarté d'esprit, une autre doctrine de salut, celle qui affirme le néant et l'insignifiance de l'individu et de son existence future en face de l'immortalité visible dont jouit la nation. »

C'est en appliquant cette théorie barbare, depuis son accession au pouvoir, qu'Hitler a pris à l'égard des Eglises chrétiennes des mesures qui relèvent de la persécution systématique et organisée. Sa dictature s'est donné comme mission de substituer au Christianisme une *religion nationale et purement allemande*, suivant la formule bien connue maintenant : un seul Peuple, un seul Reich, une seule Eglise.

Ceux qui comprennent la gravité du problème trouveront dans *Hitler et le Christianisme*, que viennent de publier Les Editions Variétés, des précisions sur les origines du conflit religieux et sur les débuts de la polémique entre le national-socialisme et le Christianisme. Ils verront mieux la position que les chefs nazis prennent à l'égard de l'Eglise et la persécution qu'ont subie, depuis leur avènement au pouvoir, les catholiques et les protestants du IIIe Reich. (Un volume de 100 pages. Prix 60¢, par la poste 65¢. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.)

•

"CHENIER, L'OPINIATRE"

par Robert Prévost

Chénier ! A la seule mention de ce nom, les cœurs canadiens-français ne battent-ils pas d'orgeuil et d'admiration ?

A part quelques articles parus ici et là, la vie du héros de Saint-Eustache, qui, le 14 décembre 1837, à la tête d'une poignée de braves résista pendant plusieurs heures aux 2,500 soldats de Colborne dans la vieille église n'avait pas encore été tracée.

M. Robert Prévost historien et journaliste, vient de combler une lacune avec *Chénier, l'Opiniâtre*, la première biographie du grand patriote. C'est le plus récent titre paru dans la Collection Illustrée « Les Anciens », publiée par l'Institut de la Nouvelle-France.

L'auteur nous fait voir un Chénier humain, tenace et valeureux, qui paya de sa vie la revendication de nos droits.

Nous recommandons fortement la lecture.

Le dîner de l'enfant à l'école

D'APRÈS de récentes enquêtes poursuivies par les Services d'Hygiène alimentaire, on en est venu à la conclusion qu'un enfant bien nourri se porte mieux et donne un bien meilleur rendement au travail, tout comme les adultes d'ailleurs.

Pour être vraiment substantielle, la boîte à lunch doit comprendre trois groupes d'aliments :

1. De la viande, du poisson, des œufs, du fromage ou des fèves (un ou plusieurs de ces aliments).

2. Un fruit ou un légume (autre que les pommes de terre — les deux de préférence).

3. Lait — dans les aliments ou comme breuvage.

Il y a aussi les petits à côtés tels que le gâteau, les galettes, les beignes, les tartines au miel ou au sirop, etc.

Voici quelques suggestions pour le dîner de l'enfant à l'école :

1. Crème de tomate, sandwichs — œuf cuit dur ou viande hachée — tarte aux pommes, lait ou chocolat au lait.

2. Soupe aux légumes, sandwich — saucissons et marinade — fromage, languettes et navet, beigne, lait.

Voici une délicieuse préparation à sandwich et une marinade, recettes fournies par la Section des Consommateurs, du ministère fédéral de l'Agriculture et qui feront très bien dans la boîte à lunch.

PRÉPARATION POUR SANDWICH
ŒUFS ET FROMAGE

1 cuil. à table de gras
1 cuil. à thé d'oignon haché
1½ cuil. à table de farine
2 cuil. à table de sucre
¼ cuil. à thé de moutarde
sel au goût
¾ tasse de lait
1 cuil. à table de vinaigre
½ livre de fromage râpé
2 œufs cuits durs hachés

Faire revenir l'oignon dans le gras. Ajouter la farine, le sucre, la moutarde et le sel mêlés ensemble. Incorporer le lait. Laisser cuire jusqu'à consistance crémeuse. Ajouter le vinaigre et le fromage. Laisser cuire jusqu'à ce que le fromage soit fondu et bien mélangé à la sauce. Ajouter les œufs hachés et laisser refroidir. Serrer dans un bocal couvert, dans un endroit frais. Donnera environ deux tasses et un quart de préparation à sandwich.

MARINADE DE TOMATES VERTES

1 gallon de tomates vertes
½ tasse de sel
la moitié d'un chou de grosseur moyenne
3 piments verts
2 piments rouges doux
3 oignons de grosseur moyenne
6 tasses et demie de vinaigre
1¾ tasse de sucre
1 cuil. à table de grains de céleri
1 cuil. à table de grains de moutarde
½ cuil. à table de clous entiers

Passer les tomates au hache-viande, utilisant une grosse lame. saler, laisser égoutter toute la nuit dans un morceau de coton ou une passoire. Ajouter le chou, les piments et l'oignon préalablement hachés. Mêler le tout, ajouter le vinaigre, le sucre, les épices déposées dans un sac. Cuire sur un feu bas jusqu'à ce que les légumes soient cuits. Verser dans des bocaux stérilisés et cacheter. Donnera de 6 à 7 chopines.

Essayer de maigrir constitue la plupart du temps un danger

UN TRÈS grand nombre de nos grandes fillettes et de nos jeunes filles ont passé l'été au dehors, en vacances, ou à travailler sur les fermes.

Le grand air, le soleil et le dur exercice leur ont donné un appétit de fer. Aussi beaucoup d'entre elles sont retournées vers l'école ou le couvent avec des joues pleines, éclatantes de santé et plusieurs livres de plus.

La plupart de ces jeunesses ne prisent guère cette mine débordante et ces membres potelés. Aussi, il est fort probable que plusieurs d'entre elles seront tentées de choisir une alimentation qui leur fera perdre ce surplus de graisse.

Le docteur L.B. Pett, directeur des Services d'hygiène alimentaire, leur donne à ce sujet des conseils intéressants.

« Quelques livres de graisse supplémentaires sont un témoignage de bonne santé chez les jeunes. Essayer de maigrir constitue souvent un danger. Beaucoup de jeunes filles voudront peut-être diminuer leur poids en se passant de déjeuner, en refusant de boire du lait, de manger des pommes de terre. Ce sont là de bien piètres résolutions à prendre.

Il peut être préférable pour certaines jeunes filles de perdre quelques livres mais il est de première importance que les aliments essentiels, c'est-à-dire ceux qui sont nécessaires à la santé, soient consommés chaque jour en quantité suffisante.

« Inspirez-vous des règles officielles de l'alimentation, » conseille le docteur Pett. « Absorbez chaque jour, lait, fruits, légumes ou produits de grain entier qui y sont énumérés. Mais luttez de toutes vos forces contre la tentation de manger une couple de morceaux de tarte ou de gâteau, quelques barres de chocolat, car ce sont là les aliments qui font engraisser et qui ne contribuent aucunement à l'amélioration et au maintien de la santé.





"ENRÔLONS-NOUS, JEANNETTE, CE SERA PASSIONNANT"



● Oui, ce sera vraiment passionnant: Vous connaîtrez des amis nouveaux, vous verrez du pays et votre vie sera tellement plus agréable que vous goûterez chaque minute de votre nouvelle existence.

Et, ce qui est d'abord plus important, vous ferez votre DEVOIR.

Vous avez certaines aptitudes, certains talents, Le C.W.A.C. vous dirigera dans une voie où il vous sera facile de les faire valoir avec avantage. Vous serez heureuse d'accomplir un travail facile et agréable qui, en même temps, vous offrira des chances d'avancement.

C'est, pour une femme, une vie merveilleuse—merveilleuse dans toute l'acception du mot. Vous ne pouvez pas—vous ne devez pas laisser seulement aux hommes la tâche de gagner la guerre . . . enrôlez-vous dès aujourd'hui.

C'est aussi notre guerre!

ACHETEZ DES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE

CANADIAN WOMEN'S ARMY CORPS